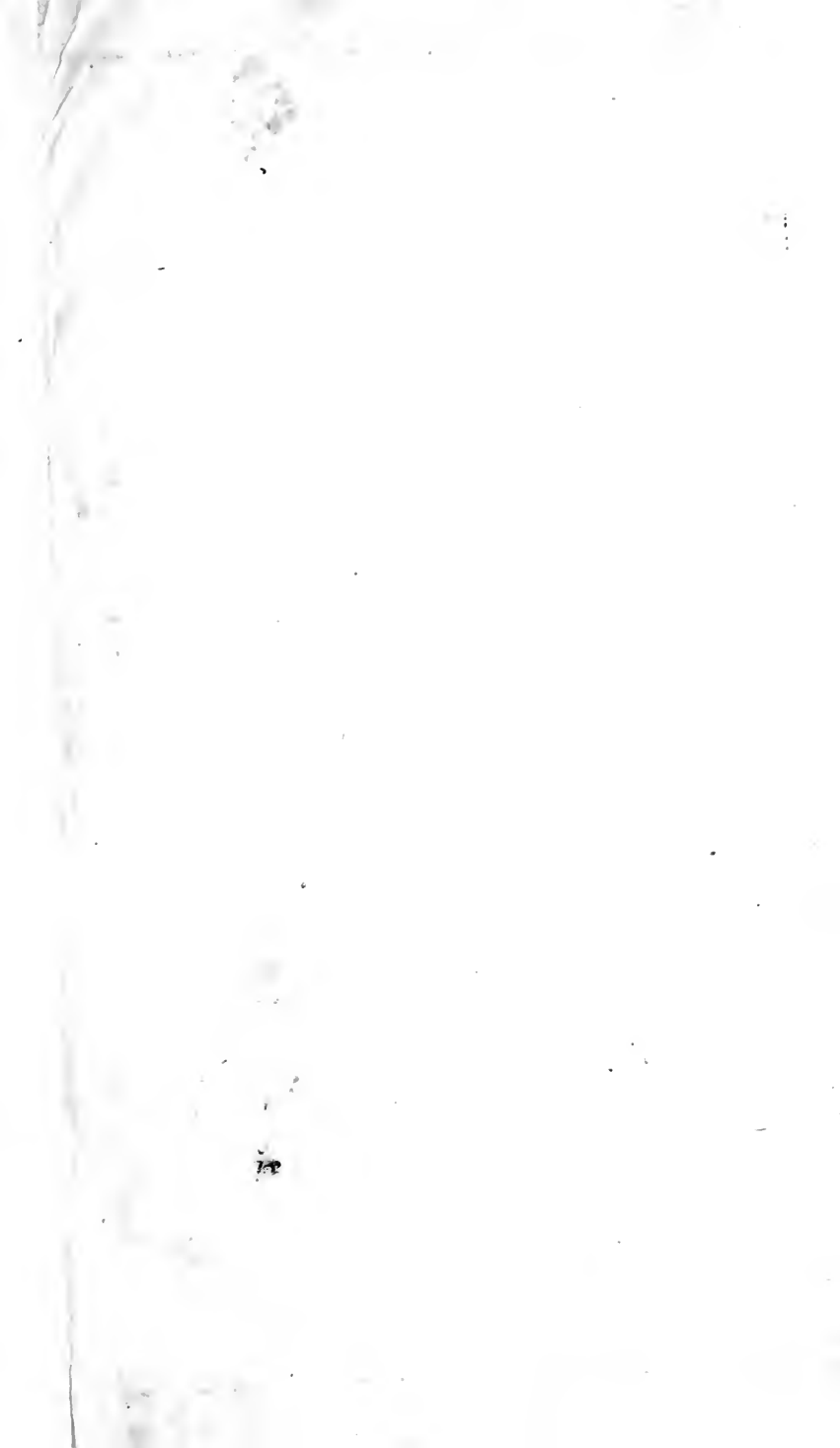




3 1761 06980030 8







Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/lalgriechrti00gr>

MAISON CHRETIENNE

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME FORMAT ET DU MÊME PRIX

AMICIE, ou le Devoir.

APÔTRE (l') DE LA CHARITÉ; vie de saint Vincent de Paul.

ARMAND RENTY.

DEVOIR ET VERTU.

BRUNO.

DEUX (les) AMIS.

ERMITAGE (l') DE SAINT-DIDIER.

EXEMPLES (les) traçant le chemin de la vertu.

FERME (la) DE VALCOMBLE.

FERNAND.

JEANNE D'ARC; récit d'un preux chevalier.

LEQUEL DES DEUX.

MES PAILLETES D'OR; par Maxime de Montrond.

MES SOUVENIRS; par le même.

RÉCITS HISTORIQUES ET DRAMATIQUES.

RETOUR DES PYRÉNÉES; par l'auteur des *Souvenirs de voyage*.

SOUVENIRS D'ITALIE, par M. le marquis de Beaufort.

VOIX (la) DE L'EXIL; trad. de l'italien, *recue par le Card. Giraud*.

VOYAGE AUX PYRÉNÉES; par le même.



L'ALGÉRIE CHRÉTIENNE



ALGER

L'ALGÉRIE CHRÉTIENNE

Par ^{arien César} A. ÉGRON, auteur du Livre de l'ouvrier
" "

QUATRIÈME ÉDITION



LILLE

L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE

MDCCCLIX

Droits de reproduction et de traduction réservés.

BR

1400

E3

1859



797537

INTRODUCTION

Aujourd'hui que la France, ayant planté son drapeau victorieux sur le sol africain, veut enraciner à jamais, chez les tribus arabes, la religion et la civilisation qui en est l'heureuse conséquence, ce sera une étude curieuse et tout à la fois édifiante, de rechercher à quelle époque les premières semences du christianisme furent répandues sur ces plages brûlantes, dans ces vastes solitudes et dans toutes ces villes possédées par les Romains, de signaler le nom de ceux qui vinrent les premiers y faire entendre la parole divine, des évêques chargés de l'organisation et de la conduite des églises naissantes; de publier avec honneur la liste des principaux martyrs dont le sang arrosa cette terre, et des pieux anachorètes qui gémissaient nuit et jour au fond des cavernes, pour obtenir de Celui qui change les cœurs la conversion des infidèles.

Nous qui jouissons depuis tant de siècles du bienfait non interrompu de la religion, nous verrons avec intérêt, avec tristesse, le flambeau de la foi s'allumer en Afrique, s'éteindre sous le souffle impur de l'islamisme; nous verrons les autels renversés sur ce sol autrefois si fécond en vertus, les églises profanées, le culte catholique anéanti pendant longtemps, et la piété de

quelques étrangers n'avoit pour temples que les chapelles domestiques de consuls , ou des oratoires dérobés à la surveillance des infidèles. En effet , la barbarie , qui marche de concert avec la superstition , ferma , pendant bien des années , l'entrée des ports aux Européens ; les mers étaient couvertes de corsaires et de forbans ; et si l'on permettait à de pauvres religieux de pénétrer dans ces provinces , ce n'était que pour vendre quelques captifs dont le rachat était payé au poids de l'or. Le Pontife suprême y envoyait aussi de temps en temps quelques prêtres de la *Propagande* ; mais ils n'y recueillaient que peu de fruits , à cause du gouvernement farouche et superstitieux qui les tolérait à peine.

Les princes chrétiens , affligés , irrités des crimes que commettaient les puissances barbaresques , honteux d'être quelquefois leurs tributaires , prirent les armes pour les combattre et les punir. Mais Charles-Quint , ce puissant roi des Espagnes et des Indes , ce grand empereur d'Allemagne , ne put se rendre qu'un instant maître d'Alger ; une tempête subite vint détruire sa flotte et le forcer à la retraite. Le cardinal Ximenès ne fut pas plus heureux dans sa tentative.

Louis XIV lui-même , malgré toute sa puissance , échoua dans son entreprise ; il était réservé à son petit-fils , à Charles X , de s'emparer de ce nid de vautours , et de punir , en 1830 , tant d'insultes et de forfaits.

Bientôt après , notre colonie agrandie , consolidée , vit refleurir la religion catholique ; un évêché y fut érigé en 1858 ; un prêtre élevé à l'école du vénérable cardinal de Cheverus y fut envoyé pour continuer le rôle sacré des Augustin et des Cyprien , avec d'habiles et de saints coopérateurs ; les ruines d'Hippone furent fouillées avec un soin religieux , et le saint sacrifice de la messe fut célébré là où saint Augustin avait fait entendre sa voix

éloquente et pleine de charité. Un temple s'élève aujourd'hui dans ce lieu témoin de tant de vertus, où tant de fois le fils de Monique pria pour les siens et pour toute l'Eglise.

Plus tard, des Sœurs de la Charité vinrent y soigner les malades, au nom de Jésus-Christ, et donner aux enfants les premiers éléments de l'instruction chrétienne; des Trappistes, accourus de toutes les parties de la France, y offrirent aux Arabes et aux Français le double exemple du travail et de la prière. Bientôt un autel fut construit sur les ruines de Carthage, dans l'endroit même où saint Louis avait rendu le dernier soupir en 1270, et un fils de France voulut assister à cette touchante cérémonie pour consacrer, par sa présence, ce pieux souvenir. On vit un vicaire du prélat algérien aller seul, et sans autres armes que la prière, au milieu du camp ennemi, réclamant, par la protection de la sainte Vierge, et au nom de la Religion, ses frères captifs, puis les ramener glorieusement à travers mille périls dans la ville française. Enfin des hôpitaux sont ouverts à toutes les infirmités, des consolations prodiguées à tous ceux qui souffrent, et c'est la religion des conquérants qui a fait tout cela.

C'est de ces heureux changements, de cette sainte transformation, que nous voulons entretenir le lecteur chrétien; la France a obtenu quelques succès, elle a commencé l'œuvre, qu'elle sache y mettre fin; entretenons le feu sacré dans ces contrées trop longtemps abandonnées à l'erreur, par la parole et surtout par l'exemple, et si nos armes ont conquis quelques sujets de plus, gagnons à Dieu de nombreux serviteurs.

D'autres s'occuperont de l'importance matérielle de cette conquête, des moyens divers de la conserver et de l'accroître, du produit et des impôts que peut donner cette colonie africaine; c'est une tâche utile, Sans rester étrangers à ces motifs de poli-

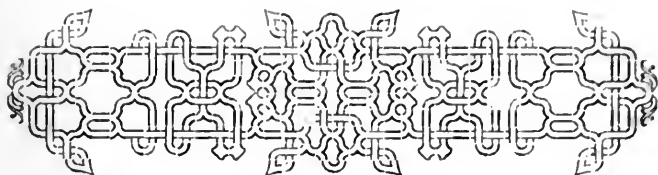
tique humaine, nous verrons surtout, dans l'Algérie conquise, une province de plus gagnée à la foi, à la civilisation.

Les lettres si édifiantes de M. l'abbé Suchet, vicaire-général d'Alger, sont remplies des détails les plus touchants; elles ont le grand mérite d'être écrites sur le lieu même, sur un sol encore tout païen, en présence du culte insensé de Mahomet; elles sont pleines des impressions si vives que produisent les cérémonies religieuses, la célébration des saints mystères, de pieux souvenirs, dans un cœur chrétien, dans l'âme d'un prêtre plein de foi et de talent. Toutefois elles ne présentent pas l'histoire suivie et méthodique de la religion dans la province d'Afrique, vers laquelle la France et surtout les fidèles ont les yeux tournés.

Nous croyons donc faire encore une œuvre utile en réunissant tout ce qui se rapporte à la religion chrétienne, dans ce pays, depuis les premiers temps de l'Eglise jusqu'à l'époque où la Croix a reparu sous la protection du Roi Très-Chrétien.

On y verra comment la lumière véritable y brilla d'un vif éclat, comment elle fut obscurcie et s'éteignit tout à fait; puis, comment, par un bienfait inattendu de la Providence, elle s'est rallumée parmi ces peuples barbares et ignorants.





L'ALGÉRIE CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

L'Algérie sous le point de vue religieux.

La conquête de l'Algérie avait été jusqu'ici considérée uniquement sous le point de vue politique et commercial ; on n'avait pensé qu'à venger l'honneur de la France , à détruire une puissance barbare , et à se rendre maître d'un pays qui pouvait ouvrir des ports à ses flottes , pour donner une colonie voisine , des revenus et des produits matériels. L'homme religieux , le chrétien éclairé des lumières de la foi , n'en est pas demeuré là ; il s'est élevé au-delà de ces avantages , d'ailleurs importants , au-dessus des intérêts humains , qu'il est loin de blâmer ; et , tout en se réjouissant de voir nos armées victorieuses , les Français campés sur le rivage africain , la puissante des pirates anéantie , leurs cruautés devenues impossibles , il a conçu de plus hautes , de plus saintes espérances : il a entrevu le signe

consolant de la rédemption, la Croix reparaissant sur ce sol autrefois si cher à l'Eglise et foulé par les infidèles depuis quatorze cents ans; il a, dans de douces et pieuses prévisions, contemplé les mosquées de Mahomet transformées en églises du vrai Dieu; il a vu la religion refleurir sur les ruines sacrées des anciens temples, retrouvées avec bonheur, purifiées et honorées; son cœur a battu d'une sainte joie en pensant que des populations livrées depuis si longtemps à l'erreur, aux vices les plus honteux et privées de l'enseignement évangélique, allaient entendre la morale si pure de l'Homme-Dieu, et que la charité chrétienne viendrait ainsi adoucir, échauffer ces âmes farouches, livrées à l'égoïsme desséchant, à l'amour de l'or, à des instincts féroces.

Que cet espoir ne soit surtout pas trompé; profitons de nos succès, sachons en faire usage comme des peuples chrétiens. En pesant les événements humains, comme Bossuet dans son *Histoire universelle*, en croyant que Dieu dispose tout pour sa gloire, disons avec l'auteur d'un ouvrage sur *saint Augustin et l'Algérie* :

« Comment sommes-nous en Algérie? Voyez comme Dieu remue les choses de ce monde : c'est un rien, un moment d'impatience, un geste inconvenant d'un barbare, qui vient d'armer la plus puissante nation du monde, mettre en mouvement la plus belle flotte qui se soit vue, et dans un instant toutes ces contrées deviennent françaises. Une fois l'honneur national satisfait, on se met à considérer cette conquête, on la trouve vide; un bruit sourd d'abandon se fait entendre, et tous les cœurs français se soulèvent à cette pensée.... Mais parce que notre susceptibilité a été blessée, il lui faut des garanties de conservation, et l'on donne à la France un titre grave, dont toute l'Europe, tout le monde chrétien s'émeut : — l'établissement régulier de la religion en Afrique, l'érection d'un diocèse, la nomination d'un évêque. — Et nous voici.

» Comprenez-vous les desseins de Dieu, pouvez-vous en me-

surer la portée ? Malheur à nous donc , si nous manquions à notre mission ! mais malheur aussi à nous , si nous gâtions cette œuvre *par un zèle précipité , intempestif !* »

» Si nous avions la foi robuste et brûlante des Godefroi et des Bayard , nous formerions des ordres militaires et religieux qui seraient les têtes de colonnes et les conducteurs militaires de notre invasion. Si nous avions des hommes hardis , vigoureux , sobres , croyants , comme furent les compagnons de Fernand Cortez , ils se précipiteraient à la conquête et à la civilisation sur la trace de ces ordres religieux. Si nous avions la charité chrétienne , de riches sociétés se formeraient , qui donneraient les fonds nécessaires pour transporter les nouveaux croisés. Alors , on peut en être assuré , ceux-ci réussiraient ¹. »

Je m'associe de tout mon cœur à ce projet tout français , éminemment chrétien ; mais ce que le cardinal espagnol , avec un pouvoir absolu , avec une fortune immense , aurait pu faire au quinzième siècle , quand l'armée qu'il commandait était toute chrétienne jusqu'au fond des entrailles , qui pourra dire que le gouverneur français , enchaîné par tant de liens politiques , retenu par de puissantes considérations , avec des troupes sorties d'une société que glace l'indifférence , eût été le maître de recommencer les croisades au dix-neuvième siècle ! Où est le saint enthousiasme , où est la foi ardente et courageuse du temps de saint Louis ? où sont l'ermite Pierre et saint Bernard , pour électriser les citoyens et les soldats ? pouvez-vous réunir aujourd'hui la foule avec ces seuls mots : *Dieu el volt* , Dieu le veut ? Il faut donc tenir compte des temps et des difficultés , opérer le bien peu à peu , se réjouir du pas immense qui a été fait , remercier Dieu d'une grande faveur , et lui demander par l'intercession des saints d'Afrique d'achever son œuvre.

« Mais si Dieu nous a faits les instruments de la conquête

¹ *Solution de la question d'Algérie*, par le général Duvivier, ouvrage dont l'idée dominante est l'organisation par la religion, ouvrage où fomentent les idées religieuses au plus haut degré.

sommes-nous dignes de la garder?... L'Algérie, théâtre de nos vertus guerrières, est le tombeau de notre moralité. Depuis quinze ans nous y avons donné de bien tristes exemples; nous nous sommes fait mépriser par les musulmans comme un peuple sans religion; nous avons fait de stupides avances à celle de nos nouveaux sujets; et par ces manifestations maladroités, nous avons ranimé leur orgueil, sans diminuer leur aversion.

» Cependant le christianisme, longtemps repoussé, est venu à notre suite; mais il n'a pu marcher jusqu'à présent, qu'entouré d'obstacles et de dégoûts.

» S'il est vrai cependant que la conquête de l'Algérie ne soit qu'un dernier chapitre de l'histoire des croisades, si l'avantage de rendre au christianisme la patrie de saint Augustin est le seul qui ressorte clairement de cette lutte, il est permis d'énumérer ce qui serait arrivé si nous avions renouvelé sciemment l'exemple de Ximènes, et si l'étendard de la Croix avait marché dès l'origine en tête de notre armée¹.

» Que de ressources sont à notre disposition maintenant, qui manquaient aux anciens soldats de Jésus-Christ! Le fond de nos armées est excellent, tout le monde le reconnaît: ces enfants de la charrue, qui en constituent la force, ont autant de modération que de courage; ils résistent, pour la plupart, aux mauvais exemples qui les entourent: que serait-ce si ce sentiment d'honneur qui les exalte se trouvait justifié par la conscience d'un grand service rendu à l'humanité?

» La science a mis entre nos mains des armes irrésistibles; l'expérience nous a révélé les principes de l'hygiène, et les ressorts administratifs fonctionnent avec une admirable sûreté. La plupart des maux qui consumaient les armées chrétiennes

¹ « Si les Arabes vous attrapent quelquefois, ils ne massacrent pas celui qui veut se faire mahométan et servir avec eux; mais il faut qu'il renonce Jésus-Christ et la France: plutôt la mort. Il y en a eu qui s'y sont décidés pour sauver leur vie: on les regarde comme de la canaille et des capons. Vous n'avez pas besoin de craindre que j'en fasse autant en cas de malheur. »

(*Lettre d'un soldat à ses parents.*)

du moyen-âge peuvent donc être combattus avec succès, et s'ils reparaisaient en partie, c'est que nos vices ont le secret de tout empoisonner.... Mais qu'on se figure une pensée chrétienne, toujours vigilante et active, présidant à tous les détails de la conquête, avec une disposition commune, fondée sur l'accord de la conscience et des actes, et l'on aura droit de s'attendre à des succès miraculeux.

» La même vigilance qui aurait maintenu l'armée, aurait agrandi derrière elle la société civile à mesure des progrès de la conquête. Les hommes auxquels on parle souvent de Dieu sont seuls capables d'endurer la misère et de résister à l'attrait d'un avantage passager.... Avec l'influence de la religion, nous aurions eu l'accord, la loyauté, la résignation, l'intelligence qui nous ont manqué : en aurions-nous été moins formidables et plus odieux aux musulmans ?

» Cependant on ne reviendra pas sur tous les résultats des quatre dernières années. Alger ne sera jamais un Saint-Jean-d'Acre, dont la reprise soit destinée à constater de nouveau le triomphe de l'islamisme. Le christianisme, qui, au milieu de tant d'obstacles, a repris possession de la terre d'Afrique, ne l'abandonnera plus. Mais si le triomphe du christianisme est certain, celui de la France l'est-il au même degré ? Sommes-nous destinés à jouer en Afrique, comme aux Indes et en Amérique, le rôle d'un torrent qui passe ? L'incertitude de l'avenir est profonde à cet égard, et nous souhaitons vivement que toute l'activité de la pensée chrétienne s'attache à la solution de cet intéressant problème ¹. »

« Alger, s'écrie encore un officier chrétien, Alger, ce repaire

¹ *L'Algérie*, par M. L. Veillot. « Que le plus pur de notre sang, » ajoute M. Ch. Lenormant, professeur distingué, qui a rendu compte de cet ouvrage avec une conviction entière, « n'ait pas été versé inutilement sur cette terre étrangère ! que le nom français y soit honoré et béni, que la tombe de nos soldats y soit environné d'un pieux souvenir ! Pour atteindre à cette consolation de nos pertes, il faut appeler de tous nos vœux, de toutes nos prières, le jour où la Croix y marchera dans sa force et dans sa liberté. »

inabordables de forbans orgueilleux et cruels ; Alger, la métropole de l'islamisme en Afrique, la ville sainte, la ville guerrière si longtemps la terreur des chrétiens, Alger est à la France : il est conquis à la civilisation chrétienne ; il entre dans la grande famille des cités catholiques. Alger, dont l'existence insultait aux droits de l'humanité, dont la vie était une guerre à mort à la chrétienté, tombe à la satisfaction de la France et aux acclamations de l'Europe et du monde. Par cette victoire, qu'il est permis d'appeler sainte, il a été mis fin à la traite des blancs, aux exactions de tous ces tributs honteux que les puissances chrétiennes payaient à des nations barbaresques, et aux avanies si souvent répétées que la civilisation européenne avait trop longtemps souffertes. La Méditerranée devient libre, la côte de Barbarie abordable, *la Croix est replantée en Afrique !*

» Honneur donc et reconnaissance éternelle à notre vaillante armée ! gloire avant tout au Seigneur qui s'est servi de sa valeur pour venger son culte et punir ses ennemis !

» Cependant on ne s'assemble pas pour prier en commun ; la foi sommeille dans ces contrées où elle fut jadis si brillante ; la religion, qui doit rendre notre conquête durable et féconde en résultats avantageux, est laissée en oubli par les vainqueurs ; ils élèvent de magnifiques édifices, ils tracent leurs chemins, ils percent des rues, ils joignent les maisons, et ne songent nullement à bâtir un temple au Seigneur qui leur a donné l'Afrique, à ouvrir une église à leurs soldats chrétiens. Nous courons de toute part, le fusil chargé, disperser nos ennemis, rassurer les tribus alliées : et nous ne sommes suivis d'aucun prêtre, d'aucun missionnaire ; cependant eux seuls pacifieraient ce que nous avons conquis ; eux seuls, par la Croix, soumettraient pour toujours les peuples que nous effrayons par notre audace et notre valeur.

» Que la France y songe bien, l'Algérie ne lui appartiendra que lorsque le christianisme y aura sérieusement dressé ses autels, que lorsque ses apôtres auront porté aux Arabes des

paroles de conciliation.... Il faut faire respecter à la fois l'Évangile et le nom français....

» Des populations agricoles françaises ont absolument besoin des vertus chrétiennes et du zèle religieux, afin de n'être découragées, ni par le travail, ni par la guerre, ni par l'isolement, afin de frapper les Arabes de ce respect et de cette admiration que Dieu leur a laissés comme une voie ouverte à leur retour, pour tout ce qui est sincèrement religieux, afin que des relations brisées par la ruse et la mauvaise foi se renouent par la probité.

» Les conquêtes que l'Europe ne voudrait pas faire pour la foi, elle les fera pour le commerce; les missionnaires sont à la suite des marchands comme ils allaient à la suite des croisés. Nous croyons nous livrer au négoce, et nous achevons les croisades. Nos marchands incrédules terminent l'œuvre des fervents chrétiens du moyen-âge; toute terre où ils s'établissent en force suffisante pour être chez eux, est une terre où l'on dit la messe, où l'on baptise les enfants, où les saints, quel qu'en soit le nombre, font retentir les louanges du vrai Dieu. Il y a là, n'importe à quel titre, une civilisation au voisinage de laquelle l'islamisme ne peut tenir; il lui faut, comme aux bêtes des forêts, un rempart de solitude, son croissant est un astre de nuit. Déjà l'on peut considérer son rôle comme fini, non-seulement dans l'Algérie, où règne aujourd'hui la Croix avec la France, mais dans toute cette partie de l'Afrique que baignent les flots de la Méditerranée. Le sang des compagnons de saint Louis, répandu sur les plages de Tunis, est un vieux titre que nous ferons valoir un jour. Pour ce qui concerne l'Algérie, l'œuvre sainte est commencée; l'Algérie est possession chrétienne. Voilà ce que Dieu a fait; grâces lui soient rendues d'avoir bien voulu se servir de nos mains!...

» Prions pour cette grande œuvre, en bonne voie aujourd'hui, mais non encore terminée; prions pour que la France, ayant accru son territoire, accroisse aussi le royaume de

Dieu ; prions comme chrétiens , prions comme français ¹. »

» Puisse venir bientôt le temps où nos drapeaux qu'environne tant de gloire , seront partout accompagnés de cette voix , de ce pouvoir qui console et raffermi les obscures victimes de la splendeur militaire ! Un grand acte de justice sera accompli devant Dieu , devant le monde lui-même , lorsque , bénis par le prêtre , ceux qui meurent sans récompense , sans gloire , sans nom , et qui vont disparaître sans laisser même un tombeau sur la terre étrangère qui les aura dévorés , pourront cependant se consoler de mourir !

» J'ose le dire , tant que la population européenne de l'Algérie ne sera pas morale , c'est-à-dire chrétienne , elle sera un danger pour notre établissement ; tant que les Arabes ne seront pas chrétiens , ils ne seront pas français ; et tant qu'ils ne seront pas français , nul gouverneur , nulle armée ne pourra garantir une paix durable.

» Dans l'intérêt même de la politique et de la puissance française en Afrique , il était nécessaire que les ministres du Dieu de paix apparussent sur cette plage africaine , qui fut depuis si longtemps le théâtre de tant de scènes de violence et de barbarie.... Un des grands griefs que les Algériens conservaient contre les Français , un des reproches qu'ils nous adressaient le plus souvent , c'est qu'ils ne nous voyaient pratiquer aucun acte religieux. Aux yeux de ce peuple si vivement attaché à son culte mensonger , des hommes qui ne manifestent aucun sentiment religieux ne méritent pas de confiance et ne peuvent être animés de bonnes intentions. Suivant leur bon sens naïf , une entreprise quelconque où la religion n'a pas présidé ne peut avoir de résultats durables. En ne nous voyant ouvrir aucune église , fonder aucun établissement religieux , les Arabes ne peuvent pas croire que nous eussions la volonté ni le pouvoir de créer un établissement permanent sur ce rivage ; ils considèrent notre occupation comme l'agression passagère d'un peuple aban-

¹ L. Veillot , *Les Français en Algérie*.

donné du Ciel, sur lequel les fidèles sectateurs de Mahomet devront toujours reprendre tôt ou tard l'avantage. Aujourd'hui qu'ils verront les ministres du vrai Dieu bénir nos armes, ils ne nous regarderont plus comme un peuple sans croyance et sans foi ; en voyant ce signe sacré de notre salut élevé au-dessus de nos étendards victorieux, en voyant nos monuments religieux se fonder au milieu de nos cités, ils acquerront la conviction que nous voulons faire en Afrique une seconde patrie ; ils sauront bien enfin que nous n'élevons pas des autels sur cette plage avec la pensée de les abandonner un jour.... La conquête du pays par les armes semble maintenant assurée ; il est temps d'essayer de conquérir les esprits par l'exemple des vertus que les Arabes ne soupçonnent pas chez nous. Dès leurs premiers pas sur cette terre, nos prêtres ont inspiré un profond respect et une entière confiance qui leur présagent pour l'avenir une récompense digne de leurs dévouements et de leurs sacrifices ¹. »

A présent que tout le monde fasse son devoir selon ses moyens et sa position. Que le clergé de la ville métropolitaine, les prêtres, les religieux, les sœurs de St-Vincent de Paul, échelonnés sur le sol de la colonie, y répandent et fassent aimer la religion ; que la population catholique, encore faible, ne rougisse pas de professer son culte au milieu d'une foule qui appartient à toutes les croyances, que les Espagnols, les Italiens, les Allemands, attachés au culte de leurs pères, forment un noyau avec les Français attachés au christianisme ; que les soldats et leurs chefs n'aient pas de honte de croire et de pratiquer devant les disciples de Mahomet ; que le gouvernement enfin féconde l'élan de tous ceux qui pensent que le plus grand avantage que la France puisse retirer de sa conquête est la propagation de la foi dans cette partie de l'Afrique soumise à notre domination ; et l'Algérie sera française et chrétienne !

¹ *Histoire d'Alger*, par Stéphen d'Esty.

CHAPITRE II

Souvenirs religieux de l'Afrique. — Premiers établissements de la religion dans ce pays. — Martyrs et autres saints de cette contrée. — Conciles.

Avant de peindre l'état du christianisme en Algérie à l'époque où nous sommes arrivés, il nous semble nécessaire de remonter à ces beaux temps où la religion était si florissante en Afrique, et de retrouver ainsi, au milieu des ruines que le temps et les hommes ont faites, une foule de souvenirs pieux et consolants. On verra par ce tableau religieux ce que l'Afrique a perdu, ce que Dieu veut peut-être qu'elle recouvre un jour.

Il serait difficile de désigner d'une manière certaine les noms de ceux qui les premiers apportèrent dans l'Afrique la bonne nouvelle de l'Évangile de Jésus-Christ. Peu d'années s'étaient écoulées depuis la mort du Sauveur des hommes, que déjà saint Pierre vint arborer le drapeau du christianisme à Rome, au centre de l'idolâtrie et des superstitions, et de là l'Évangile projeta ses divines clartés dans une province peu éloignée de la grande ville, et ainsi l'Afrique numidienne et mauritanienne en fut illuminée dès le premier siècle de l'Église. Moins de cent ans après la mort des apôtres, l'Afrique donne à la chrétienté un pape d'une éclatante vertu. Saint Victor 1^{er}, qui succéda en l'an 185 à saint Eleuthère sur la chaire de Rome, était également né en Afrique. Plus riche que d'autres contrées de prêtres savants et dignes de leur caractère, elle envoie des

évêque dans les Gaules, et pendant que l'univers était comme en ruines, elle réunissait un nombre assez considérable d'hommes éminents pour les charger de porter le salut aux peuples les plus éloignés.

Carthage surtout avait accueilli avec empressement la prédication de l'Évangile; ce même peuple qui se pressait en foule autour de la tribune des rhéteurs et écoutait avec des transports d'enthousiasme leurs pâles et futiles discours, lorsqu'il eut entendu l'éloquence mâle et sérieuse de ces orateurs nouveaux qui lui annonçaient la venue du Christ et les sublimes vérités de l'Évangile, ce peuple, disons-nous, les suivit dans les tombeaux et les cavernes, et jusque sous le fer des bourreaux. Le culte nouveau grandit rapidement dans l'opulente Carthage, il s'étendit sous la persécution; dès le deuxième siècle presque toute la ville était conquise au Christ. « Que ferez-vous, disait Tertullien aux persécuteurs, que ferez-vous de tant de milliers d'hommes, de femmes de tout âge, de tout rang, qui présentent leurs bras à vos chaînes? de combien de feux, de combien de glaives n'aurez-vous pas besoin? décimerez-vous Carthage? »

On ferait une longue liste des saints évêques qui ont gouverné cette église. Nous ne pouvons faire connaître que les principaux.

Saint Cyprien, que l'on croit né à Carthage, avait, dans ses premières années, vécu en homme du monde; des liaisons intimes avec le prêtre Cæcilius commencèrent sa conversion. Cyprien venait à peine de recevoir le baptême, qu'il fit vœu de continence et vendit tous ses biens pour les distribuer aux pauvres; débarrassé de tout autre soin, on le vit uniquement se livrer à l'étude des livres saints et des ouvrages des Pères de l'Église. En 248 ou 249, il fut appelé à la dignité d'évêque de Carthage, malgré ses résistances. Son premier soin fut d'établir l'ordre dans son église et de travailler à l'instruction de son peuple. Pendant la persécution de Dèce, son zèle redoubla. Pensant qu'il pouvait être plus utile à la religion en

s'éloignant de la ville dont les habitants avaient voulu le livrer aux lions dans les jeux sanglants du théâtre, il consola les fidèles par des lettres, soutenant le courage des membres du clergé, envoyant des aumônes aux pauvres, administrant, réglant tout comme s'il eût été présent. Remonté sur son siège après la persécution, il assembla un concile pour résoudre différentes difficultés surgies pendant son absence, et il eut la consolation de voir la concorde et l'harmonie rétablie dans son église. C'est à cette occasion que saint Augustin disait : *Vicit pax in cordibus eorum*. La paix a triomphé dans leurs cœurs.

Cependant l'Eglise fut de nouveau persécutée. Sous l'empereur Valérien, le 30 août 257 environ, saint Cyprien fut mandé devant le proconsul, et interrogé sur sa croyance, il confessa généreusement sa foi, fut envoyé en exil à douze lieues de Carthage et y demeura onze mois. Ayant été rappelé par Gallère-Maxime, il eut ordre de résider dans les jardins qui lui appartenaient, près de Carthage. Peu de temps après, sachant que ce magistrat, qui demeurait à Utique, avait ordonné de l'y faire conduire, il désira souffrir le martyre à la vue de son église et en présence de son peuple, et se déroba aux poursuites. Ses vœux furent exaucés : le proconsul, de retour à Carthage, le fit arrêter et conduire à Sexti, ville dans le voisinage. L'ordre de sacrifier lui fut intimé. Le saint évêque refusa énergiquement. Alors la sentence de mort lui fut ainsi prononcée : « Nous ordonnons que Thascius Cyprianus ait la tête tranchée. » Le saint répondit par ces seules paroles : « Dieu soit loué¹. » Conduit au lieu de son supplice, il se dépouilla lui-même de ses vêtements, fit donner vingt-cinq sicles d'or à celui qui devait le décapiter, et consumma ensuite courageusement son sacrifice. Le soir, après que les fidèles eurent recueilli religieusement son sang, il fut enterré honorablement près du chemin de Mappalia, où dans la suite une église fut élevée. Vers l'an 806, des ambassadeurs de

¹ Parmi les successeurs de saint Cyprien, se trouve un évêque qui portait nom de *Quod vult Deus*, Ce que veut Dieu.

Charlemagne¹, revenant de la Perse, obtinrent d'un prince mahométan la permission d'ouvrir le tombeau de saint Cyprien et d'en extraire les reliques ; ils les déposèrent d'abord à Arles , d'où elles furent transportées à Lyon , et enfin à l'abbaye de saint Cornille de Compiègne , bâtie par Charles le Chauve. La mémoire de saint Cyprien doit être chère aux Français qui possèdent ses précieux restes.

Saint Cyprien laissa un grand nombre d'ouvrages. Son style est tour à tour grave et orné.

Eugène fut élu évêque de Carthage dans un temps où cette église était persécutée par les ariens que Hunéric soutenait. Ce prélat se rendit bientôt vénérable à ceux mêmes qui n'étaient pas de la communion de l'Eglise. Pour les catholiques, il gagna leurs cœurs à un point que chacun se fût estimé heureux de donner sa vie pour lui. Sa charité se repandit sur tous avec tant d'abondance qu'on était surpris qu'il pût faire tant d'aumônes dans un temps où les barbares , maîtres de tout , laissaient l'Eglise dans l'indigence et la pauvreté. Il trouvait ses ressources dans les cœurs qu'il se conciliait par sa douceur, et dans l'austérité de sa vie , car il se refusait tout pour le donner aux autres. Son jeûne était continuel , et souvent il ne le rompait qu'en prenant du pain et de l'eau. Quand on lui représentait qu'il devait du moins se réserver de quoi pourvoir à ses propres besoins , « Puisque le bon pasteur , répondait-il , doit être prêt à donner sa vie pour son troupeau , lui convient-il de se mettre beaucoup en peine des besoins de son corps ? »

Tant de vertus l'exposèrent à l'envie et à la haine des évêques ariens. Chaque jour ils inventaient de nouvelles calomnies contre lui ; et enfin le roi Hunéric vint à lui-défendre de s'asseoir sur le siège épiscopal , de prêcher la parole de Dieu au peuple , et de souffrir dans son église ni hommes ni femmes qui fussent

¹ Ce grand roi étendit ses soins pieux et charitables au-delà des mers, et il envoyait en Afrique des personnes de sa cour pour distribuer aux chrétiens captifs des sommes considérables.

habillés à la vandale. Nous ne savons point ce que le saint évêque répondit aux deux premiers articles ; mais il dit sur le troisième : « Que la maison de Dieu étant ouverte à tout le monde , il ne lui était pas permis d'empêcher ceux qui voulaient y entrer , ni d'en chasser ceux qui y étaient. »

Hunéric , irrité de cette réponse , fit mettre à la porte de l'église des bourreaux qui , dès qu'ils voyaient un homme ou une femme y entrer avec l'habit de leur nation , leur jetaient sur la tête de petits bâtons dentelés , dont ils leur entortillaient les cheveux , et , les tirant avec force , ils arrachaient la chevelure avec la peau. Quelques-uns en perdirent les yeux , d'autres en moururent après avoir longtemps souffert ; plusieurs expirèrent à la porte même de l'église. On menait par la ville des femmes avec leur tête ainsi écorchée , précédées d'un crieur pour les montrer à tout le peuple. Hunéric ôta toutes les pensions aux catholiques qui étaient en sa cour , et les employa aux travaux les plus rudes de la campagne. Ainsi l'on vit des personnes de condition et d'une santé faible obligées de faire la moisson pendant les plus grandes chaleurs. Ce prince barbare , croyant abattre les catholiques à force d'être cruel , ne se contenta pas de ces premiers coups ; il chassa les laïcs de leurs maisons , les dépouilla de leurs biens et les reléqua dans l'île de Sardaigne. Il fit assembler les vierges , et les traita indignement , pour les obliger à déposer contre les ecclésiastiques. Il fit prendre près de cinq mille évêques , prêtres , diacres et autres ecclésiastiques , et les reléqua dans les déserts.

Saint Eugène fut exilé dans les déserts de la Tripolitaine , et mis à la garde d'un nommé Antoine , qui exerça contre lui toutes sortes de cruautés. Le saint évêque , réduit en cet état , ne se crut pas encore assez pénitent ; et pour ajouter quelque peine à la rigueur de sa situation , il couvrait son corps d'un rude cilice , couchait sur la terre nue , et passait les nuits à prier pour les maux de l'Eglise. Cette austérité le rendit paralytique. Son garde , ingénieux à le tourmenter , lui faisait avaler de force le

vinaigre le plus violent , parce qu'il savait que cette liqueur était très-contraire à son mal. Mais Dieu , qui donne la vie ou la mort à qui lui plaît , rendit la santé à Eugène , parce qu'il le réservait pour d'autres combats.

Hunéric sentit enfin le poids de la colère du Seigneur. Saint Victor de Vite dit qu'il fut mangé de vers qui sortaient de toutes les parties de son corps , et qu'il mourut ainsi dans le désespoir.

L'Eglise , après cette tempête , respira un peu sous son successeur. Saint Eugène eut la liberté de revenir à Carthage l'an 487 , et il fit tant par ses prières auprès de Dieu , et par ses sollicitations auprès du nouveau roi , que ce prince rappela tous les évêques. Mais ce calme dura peu. Ce roi mourut l'an 496 ; et Trasimond , son successeur , recommença la persécution. Dès la même année , ou tout au plus la suivante , saint Eugène fut enlevé tout d'un coup et conduit au roi. Il disputa en sa présence avec le patriarche des ariens , qu'il confondit et réduisit au silence. Pour prix de sa victoire , le Seigneur lui en prépara une seconde , dont il réserva le prix pour l'autre vie. Il fut condamné à perdre la tête , avec deux autres qui l'avaient accompagné , et qui eurent en effet la tête tranchée. Pour Eugène , il eut seulement la gloire de montrer que Dieu lui avait donné le courage et la constance d'un généreux martyr ; car Trasimond lui envia cet honneur : Le bourreau avait déjà l'épée tirée , prêt à le frapper , lorsqu'on lui demanda encore quelle était sa résolution : « C'est , dit-il , de perdre la vie plutôt que d'abandonner la foi. » Le roi sembla avoir honte de faire mourir un homme respectable par sa science et sa vertu , et faisant arrêter le bras du bourreau , il exila le saint dans le Languedoc. Eugène se retira à Alby , où on le laissa en paix , quoique Alarie , roi des Visigoths , qui étaient ariens comme les Vandales , fût maître de cette province. Le saint prélat y fut aussi respecté qu'à Carthage , et l'on dit que le grand nombre de catholiques qui voulurent se mettre sous sa conduite l'obligea à bâtir un monastère dans le lieu de son exil. Il y finit sa glorieuse car-

rière l'an 505. Ce saint appartient donc encore à notre patrie.

On sait que pendant l'occupation de l'Afrique par les Vandales, occupation qui dura près de cent ans, les chrétiens eurent à souffrir toutes sortes de cruautés. Toutefois la religion, par le mélange des païens barbares avec les chrétiens, faisait plus de conquêtes qu'elle ne perdait de ses enfants. Nul de ceux-ci n'était séduit par la tentation de changer sa croyance contre celle de ses voisins nomades et grossiers; et dans ce contact de la barbarie païenne avec la civilisation chrétienne, il n'y avait pas à craindre que celle-ci reculât; le contraire devait arriver, selon toute vraisemblance, et arriva en effet; la paix comme la guerre, non moins que le commerce, tout y contribuait. Souvent les chrétiens, enlevés et réduits en captivité dans les invasions des barbares, convertissaient leurs maîtres, comme autrefois, dans les temps de persécution, les martyrs avaient converti leurs geôliers et leurs bourreaux. Une femme de Sétif (à vingt-huit lieues d'Alger) avait été emmenée captive par les barbares et en avait d'abord été fort maltraitée; cependant les trois fils de son maître étaient tombés malades, et deux étaient morts successivement; la mère de ces jeunes gens, voyant son esclave prier Dieu avec une ferveur qui adoucissait les tourments de la solitude, lui demanda de l'invoquer pour qu'il sauvât son dernier enfant. L'esclave obéit, et le jeune homme ayant guéri, toute la famille se convertit au christianisme ¹.

L'Eglise d'Afrique, vivante jusque dans le tombeau, n'a point cessé d'exister; toujours des chrétiens ont souffert et combattu sur cette terre, toujours il s'en est trouvé qui ont préféré les mauvais traitements et la mort à l'apostasie, et qui ont laissé sur ce rivage funeste leurs ossements sacrés, titres acquis, imprescriptibles, et qui se retrouvent aujourd'hui. Là aussi, pour secourir les esclaves et pour les retirer, ont combattu ces croisés d'une espèce nouvelle, les humbles et saints religieux de la Merci, qui méprisant les avanies sans

¹ Saint Augustin, ou l'Afrique au cinquième siècle.

nombre , administraient les sacrements , offraient le saint sacrifice de la messe , à l'ombre du Croissant.

A l'appui de cette assertion , recueillons à présent , dans leur ordre chronologique , les souvenirs religieux qui se rattachent à quelques-unes des villes et des localités de l'Afrique , et voyons avec reconnaissance comment la foi vivait toujours dans quelque coin de cette contrée.

Plaçons à la première ligne ce qui se rapporte à la métropole de notre colonie. Le dernier des évêques d'Alger connus s'appelait Victor : en l'an 484 , il s'était rendu à Carthage pour assister , avec la plupart de ses frères dans l'épiscopat , à l'assemblée indiquée par le roi Hunéric ; mais bientôt il fut envoyé en exil à cause de son inviolable attachement à la foi catholique , et il y trouva la mort.

Du temps d'Ebn-Khaldoun , au quatorzième siècle , les chrétiens étaient fort nombreux à Tlemcen : cet historien assure qu'il y avait plusieurs églises dans lesquelles ils pratiquaient librement l'exercice de leur religion.

Dans les environs de Tlemcen et d'Oran , on trouve des tribus qui se souviennent encore du temps où les chrétiens occupaient une partie de leur pays , et qui regrettent l'aisance que leur commerce avec ces étrangers avait répandue dans leurs tentes.

Dans un ouvrage publié en 1624 on lit ces mots : « Dans l'église et couvent de Sainte-Catherine (au bastion cédé à la France , avec la Calle , etc.) , il y a deux religieux de Saint-François , pour exercer l'office divin et administrer les saints sacrements , auxquels pour récompense de leurs travaux , on donne la nourriture et les habits , et suivant la volonté du capitaine , on délivre tous les ans quelques charges de blé au couvent de Marseille. Deux garçons qui les servent n'ont que la nourriture et les habits. » Nous verrons à l'article des religieux de la Merci que ces rédempteurs ont eu constamment , depuis saint Louis , des chapelles et des oratoires dans plusieurs

villes d'Afrique, qu'ils y pratiquaient l'exercice de la religion au péril de leur vie, et tâchaient de prémunir les pauvres captifs contre la tentation de renoncer à la foi de leurs pères.

Dès que les Espagnols se furent rendus maîtres d'Oran, sous le commandement du cardinal Ximènes, ils commencèrent à y bâtir plusieurs belles églises et autres édifices publics, à la manière des Romains; une d'elles, élevée au lieu où était autrefois une synagogue, était sous l'invocation du *Saint Christ de la Patience*.

Pendant que Charles V faisait le siège d'Alger, et qu'une tempête violente menaçait de détruire ses vaisseaux (catastrophe qui malheureusement vint l'affliger peu de temps après), l'empereur au milieu de la nuit, rempli d'une sainte pensée, animé d'une foi ardente, fit appeler un pilote et lui dit : « Combien de temps la flotte peut-elle encore résister? — Deux heures; reprit le marin. — Quelle heure est-il? — Onze heures et demie. — Ah! tant mieux, reprit le prince d'un air satisfait, c'est à minuit que les bons religieux se lèvent, en Espagne, pour faire la prière; ils auront le temps de me recommander à Dieu ¹. »

Il y avait à Alger, dit Laugier de Tassy², en 1725, liberté de religion pour tous les étrangers, tant libres qu'esclaves; l'Espagne y entretenait un hôpital avec chapelle desservie par les Pères de la Merci : on célébrait le culte dans la maison de France et dans la maison des missions de France. Les chrétiens avaient un cimetière; mais depuis la révolution de juillet, il n'y avait plus de culte officiel catholique pour l'administration ou pour l'armée, et comme les établissements antérieurs avaient

¹ Non-seulement en Espagne, mais dans toute la catholicité, la nuit et le jour, on priait pour les vengeurs de notre sainte religion. Le Ciel, qui avait ses desseins, ne devait pas encore écouter les vœux de ses enfants; avant qu'ils fussent délivrés et de leurs cruels ennemis, plusieurs siècles d'expiation devaient s'écouler encore.

² Cet écrivain est père du savant et pieux orientaliste membre de l'Acad. des inscript. etc.

disparu , il n'y avait plus qu'un culte privé dans une maison particulière.

« Je vis, dit Bruce , qui voyageait vers la fin du dix-huitième siècle en Afrique , sur l'Auras , montagne remarquable par sa culture et sa fécondité , située dans le royaume d'Alger , des hommes qui avaient le teint plus clair que les habitants du midi de la Grande-Bretagne ; ils avaient aussi les cheveux rouges et les yeux bleus. J'en fus bien reçu , ils me laissèrent libre de faire tout ce qui me plaisait. Ils sont Kabyles , et portent entre les deux yeux une croix grecque qu'ils se font avec de l'antimoine. Ils m'avouèrent avec grand plaisir que leurs ancêtres étaient chrétiens , et ils semblaient bien plus satisfaits de cette origine que d'aucun rapport avec les Maures , à qui ils font une guerre continuelle.

Au sud de Nepta et de Tozer , Ebn-Khaldoun¹ place une peuplade de Frandias , reste des anciens Romains , et qui étaient chrétiens , de même qu'une tribu à vingt lieues d'Alger. En 1450 , les chrétiens étaient en assez grand nombre dans toutes ces contrées. Il existait encore , il y a cinquante ans , selon M. de Quatremère , une population chrétienne à quelque distance , au sud d'Alger. Nous n'avons donc fait , en rentrant dans la possession de cette partie de l'Afrique , que nous réunir à nos anciens coreligionnaires ; puissent leur nombre s'accroître chaque jour par nos bons exemples et par les enseignements des ministres de l'Évangile !

Il a été élevé un beau monument à la gloire de l'Église d'Afrique ; c'est l'ouvrage du P. Morcelli , jésuite , intitulé *Africa christiana*². Ce beau travail est dédié au souverain pontife Pie VII. L'auteur exprime le regret que tant d'armées qui ont combattu et péri pour l'ambition des hommes n'aient pas été employées à soumettre les barbares habitants de l'Afrique , et désire vivement que les puissances se réunissent un jour pour

¹ Hist. des Berbers , manuscrite.

² 3 vol. petit in-8°, *Brescia* , 1816.

faire refleurir l'antique religion des Cyprien, des Augustin, des Possidius....

Il appelle de toute son âme un nouveau Bélisaire qui détruise le pouvoir brutal des Sarrasins. La Croix replantée sur le sol africain serait, dit-il, le plus beau titre de gloire pour le chef de l'Eglise!

Les six vers latins qui précèdent la préface, finissent par ces deux vers, qui viennent encore exprimer cette bonne pensée de l'auteur :

Exoriare aliquis, sædam qui pellere gentem
Indè ausus, tutum ferro iter expediat.

Cet écrivain scrupuleux et infatigable a compulsé tous les historiens les plus recommandables, les géographes, les poètes, les inscriptions antiques : il n'a rien négligé pour qu'aucune erreur ne pût se glisser dans son livre, et que rien d'honorable pour la religion dans cette contrée du monde ne fût oublié. Après avoir donné la description des provinces d'Afrique, et la liste des évêchés, dont le nombre s'élevait à plus de six cents, le savant jésuite fait mention de saint François d'Assise, qui, au treizième siècle, essaya de ramener les Africains dans le sein de l'Eglise.

Des religieux de son ordre firent d'incroyables efforts pour détruire les superstitions mahométanes, et ne recueillirent que la gloire de cette sainte entreprise : l'un d'eux fut martyrisé à Maroc. Il parcourt ensuite la série des évêchés, donne un extrait de la vie des pontifes, des martyrs et des saints qui ont honoré ces églises.

Le second volume commence par quatre vers qui font connaître les divers ouvrages de Morelli. Vient ensuite un coup-d'œil général sur les annales de l'Eglise d'Afrique, et à l'année 670 on trouve cette triste mention : *Afrorum exitus luctuosos lamentatione prosequendus ; indè homini documentum humana omnia caduca esse* : la religion chrétienne avait cessé d'exister en Afrique.

L'Eglise de Carthage, comme la plus importante, occupe

une grande place dans ce second volume ; l'auteur y fait l'histoire de ce qui s'est passé d'intéressant sous chacun des évêques de cette ville , relate les hérésies combattues par l'Eglise et les conciles. Ce second volume est terminé par le martyrologe de l'Eglise d'Afrique , c'est-à-dire par son plus beau titre de gloire ; ce catalogue de saints confesseurs est divisé par mois. Les annales de l'Eglise africaine occupent encore le troisième volume , et viennent finir à l'année 670 , qui vit périr la foi dans cette contrée autrefois si chrétienne ; « calamité , dit l'auteur , qu'il faut attribuer aux Africains eux-mêmes. » Trois cartes , où les noms des villes et villages des provinces de l'Afrique sont indiqués en latin , complètent ce bel ouvrage , dû à un ecclésiastique bienfaiteur de son pays , et qui termina sa laborieuse carrière par ces recherches dont l'utilité se fait encore mieux sentir pour nous en ce moment.

On voit quel intérêt puissant se rattache à cette œuvre ; aujourd'hui que la religion a replanté son vieil étendard au milieu de l'Afrique , il est à désirer que l'on abrège ces trois volumes , et qu'une traduction française en soit publiée.

Et comme les vertus des saints africains sont le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette contrée , nous allons citer quelques-uns de ceux qui scellèrent leur croyance de leur sang ; car dans ces temps de persécutions incessantes , la foi conduisait presque toujours au martyre ; et nous verrons des femmes courageuses et héroïques qui nous feront rougir de notre faiblesse et de notre lâcheté.

L'an 200 de l'ère chrétienne , le 16 juillet , sept hommes et cinq femmes , nés à Scillite , ville de la province consulaire d'Afrique , furent emmenés au tribunal du proconsul Saturus : on leur reprochait de n'avoir pas voulu sacrifier aux dieux de Rome. Spérat , l'un d'eux , fit entendre des paroles qui , depuis près de deux siècles , avaient déjà bien souvent retenti dans l'empire , mais que les tribunaux de Carthage entendaient peut-être pour la première fois : « Nous n'avons commis aucun

crime, nous n'avons insulté personne; au contraire, nous en avons remercié le Seigneur; sachez que nous n'adorons que le vrai Dieu, qui est le maître et l'arbitre de toutes choses; nous conformant à sa loi, nous prions pour ceux qui nous persécutent injustement.» Le proconsul les pressa de jurer par le génie de l'empereur. « Je ne connais point, répondit Spérat, le génie de l'empereur de ce monde; mais je sers par la loi l'empereur et la charité du Dieu du ciel, que nul homme n'a vu ni ne peut voir.» Sатурus, injuriant Spérat, se tourna vers les autres chrétiens et les pressa d'obéir. « O proconsul, dit Cittin, ce que notre compagnon Spérat a confessé nous le confessons, et vous n'entendrez point de nous d'autres paroles; nous n'avons à craindre personne que notre Dieu et Seigneur qui est au ciel.» Sатурus les renvoya en prison, ordonnant qu'on leur mît les ceps aux pieds, torture cruelle qui était alors en usage. Le lendemain, il se les fit présenter pâles et meurtris; s'adressant aux femmes: « Honorez votre souverain, et sacrifiez aux dieux, leur dit-il.» Donate, aussi courageuse que ceux qui venaient de subir leur interrogatoire, répondit: « Nous rendons l'honneur à César; mais la crainte ou le culte, nous le réservons au Christ. — Ce que méditera toujours mon cœur, dit Vestine une autre femme, ce que prononceront toujours mes lèvres, c'est que je suis chrétienne. — Je suis aussi chrétienne, ajouta Seconde, je veux l'être, nous le serons, et nous n'adorerons point vos dieux.» Le proconsul commanda de les séparer, et fit approcher les hommes, puis adressant la parole à Spérat, « Persévères-tu, lui dit-il, es-tu toujours chrétien. — Je persévère, répondit Spérat, et j'ai la confiance d'avoir cette persévérance chrétienne, non par mes propres forces, mais par la grâce de Dieu. Si donc vous voulez savoir la pensée de mon cœur, je suis chrétien, écoutez bien, je suis chrétien! » Tous ceux qu'on avait arrêtés en même temps que lui, s'écrièrent, à son exemple, qu'ils étaient chrétiens.

Cette lutte généreuse dura encore quelque temps; après quoi

Saturus, dans l'espoir de vaincre la résistance de ces étranges criminels, leur dit qu'il leur donnait un délai de trois jours pour rétracter leur confession et revenir aux sacrées cérémonies des dieux. « Ce délai, répondit Spérat, nous est inutile, délibérez plutôt vous-même, abandonnez le culte si honteux des idoles, embrassez la religion du vrai Dieu; que si vous n'en êtes pas digne, ne différez pas davantage, prononcez la sentence. » Saturus, les voyant inébranlables, rendit le jugement que le greffier écrivit en ces termes : « Spérat, etc., s'étant avoués chrétiens, et ayant refusé l'honneur et le respect à l'empereur, j'ordonne qu'ils aient la tête tranchée. » On lut la sentence aux condamnés, et bientôt d'une voix unanime ils bénirent Dieu. Conduits au lieu du supplice, ils se mirent à genoux et renouvelèrent leurs actions de grâces. Les bourreaux leur tranchèrent la tête pendant qu'ils priaient¹.

Le 7 mars 203, souffrirent à Carthage les deux illustres saintes veuves Perpétue et Félicité, avec leurs compagnons Révoat, Saturnin et Secundulus, tous les cinq jeunes et simples catéchumènes. Perpétue, d'une famille considérable, avait épousé un homme de qualité; Félicité et Révoat étaient esclaves; Saturus, qui les avait instruits, se livra pour leur être réuni. Félicité se trouvait enceinte. Perpétue, âgée d'environ vingt-deux ans, avait un enfant à la mamelle; son père, encore païen, la conjurait avec larmes de revenir au culte des dieux; sa mère et ses frères appartenaient à Jésus-Christ. Rien de plus beau n'a été légué à l'admiration des hommes, que le martyre de sainte Perpétue, dont elle nous a laissé elle-même le récit, et qu'a terminé quelque témoin oculaire; jamais plus sublime courage ne lutta contre une plus lâche férocité. La civilisation romaine livrait aux huées de la multitude, aux fouets des bour-

¹ Il nous a paru nécessaire de raconter avec un grand détail, et en recourant à un écrivain chrétien, le martyre de ces premiers chrétiens d'Afrique : ce sont eux qui ont ouvert la carrière de sang et de gloire à la foule des confesseurs de la foi. Les martyrs suivants ont acquis et légué la Croix à la terre d'Afrique.

reaux, à la dent des bêtes, des enfants, des jeunes femmes, qui chantaient paisiblement les louanges de Dieu au milieu des supplices, et qui, se tenant par la main, se donnaient le baiser de paix avant de mourir. Lorsque les spectateurs virent Perpétue si délicate, et Félicité nouvellement mère, exposées dans un filet aux cornes d'une vache furieuse qui la traînait sur l'arène, leur pitié fut enfin émue, et ils demandèrent à grands cris qu'on mît par le glaive un terme à d'aussi horribles tortures. Les martyrs se rendirent d'eux-mêmes au milieu de l'amphithéâtre et reçurent le dernier coup, immobiles et en silence. Les noms de Perpétue et de Félicité ont été insérés dans le canon de la messe¹, tant le combat de ces deux femmes admirables parut glorieux, et leur palme éclatante; et depuis seize siècles, l'adorable sacrifice n'a pas été célébré une fois dans le monde sans que le prêtre et les fidèles aient solennellement prié Dieu de leur donner part et société avec Félicité et Perpétue. Les précieuses dépouilles de ces martyrs étaient, au cinquième siècle, dans la grande église de Carthage. Leur fête, au rapport de saint Augustin, attirait plus de monde pour les honorer que la férocité païenne n'avait jadis réuni de spectateurs et d'insulteurs à leur supplice².

Numidique se rendit célèbre dans l'Eglise d'Afrique, au milieu du troisième siècle, par la grandeur de sa foi et de sa charité. Il en donna des preuves dans la ville de Carthage, durant la persécution de l'empereur Dèce. Il tâcha alors de suppléer à l'absence de saint Cyprien, qui en était évêque, et qui s'en était retiré pour être plus en état de servir son église. Selon le témoignage du saint évêque, Numidique fortifiait les fidèles

¹ Ma mère et l'une de mes sœurs s'appelaient Félicité; la femme qui m'a tenu sur les fonts du baptême avait pour patronne sainte Perpétue : comment les aurais-je oubliées dans cette précieuse liste des saints et des martyrs d'Afrique qu'il me faut abrégé? comment ne pas m'unir avec plus de ferveur qu'aucun autre aux prières de l'Eglise, quand elle prononce des noms si vénérés et si chers?

² L. Veuillot, *les Français en Algérie*.

par ses exhortations, et réglait, par la sagesse de ses conseils, l'impatience des *tombés*, c'est-à-dire de ceux qui, ayant succombé aux violences des tourments, demandaient à être réconciliés, sans attendre que le temps prescrit par les canons pour leur pénitence fût expiré.

Numidique, travaillant sans relâche à procurer des confesseurs et des martyrs à Jésus-Christ, envoya devant lui au ciel une foule de prédestinés qu'il avait encouragés par ses exhortations et son exemple à souffrir les pierres et le feu. Après avoir vu brûler sa propre femme à ses côtés, il demeura lui-même sur la place, à demi-brulé, sous un monceau de pierres dont on l'avait accablé. Mais Dieu lui conserva la vie, afin qu'il continuât d'être utile au clergé et au peuple de Carthage. Sa fille, venant chercher son corps pour lui rendre les derniers devoirs, le trouva respirant encore et prêt à rendre le dernier soupir. Elle le débarrassa des corps morts parmi lesquels il se trouvait, et le fit si bien panser qu'il recouvra la santé.

Saint Cyprien, de qui nous apprenons ce que l'on vient de rapporter, le fit depuis prêtre de Carthage, sur la fin de l'an 240, et il en écrivit à toute son Eglise comme d'une grace particulière que Dieu lui faisait. Il avait le dessein de l'élever à l'épiscopat ; mais on ne sait pas s'il l'exécuta. Le reste de la vie de saint Numidique nous est entièrement inconnu.

Entre les martyrs qui ont souffert dans la persécution de l'empereur Licinius, il n'en est point de plus illustres dans l'antiquité, que ceux que l'on appelle les quarante martyrs et qui confessèrent Jésus-Christ à Sébaste vers l'an 325. Ils étaient à la fleur de l'âge, bien faits, braves et fort considérés pour leurs services. Quand ils eurent appris les ordres que l'empereur avait donnés pour obliger les gens de guerre à sacrifier, ils se séparèrent des autres, et déclarèrent qu'ils ne voulaient point prendre part à l'idolâtrie. On les prit, et ils furent présentés au juge, qui leur fit savoir les ordres de l'empereur et les somma d'y obéir. Ils répondirent touchardiment, qu'ils étaient

chrétiens, et préparés à tout souffrir plutôt que d'abandonner leur sainte religion. Le juge, ayant tenté vainement de les gagner par ses promesses, et puis de les intimider par ses menaces, les fit déchirer par les fouets et les ongles de fer; et après les avoir chargés de chaînes, il les fit remettre en prison. Ils y demeurèrent longtemps, et n'en sortirent que pour être conduits à un supplice d'un genre nouveau. L'Arménie est un pays froid; c'était l'hiver, et un vent de bise qui soufflait y causait une forte gelée. Le juge ordonna qu'ils fussent exposés tout nus, pendant une nuit, sur un étang glacé qui était au milieu de la ville: et pour les tenter plus violemment par la facilité du remède, il fit préparer un bain chaud tout proche de là, avec ordre d'y transporter sur-le-champ ceux qui, succombant à la rigueur du froid, promettaient de sacrifier pour sauver leur vie.

Les martyrs se dépouillèrent gaiement de tous leurs habits. Ils s'encourageaient l'un l'autre en disant qu'une seule nuit leur vaudrait une éternité. « Puisqu'il faut mourir une fois, ajoutaient-ils, mourons pour vivre éternellement; donnons volontiers pour Dieu une vie que tant de soldats exposent tous les jours pour le service d'un prince mortel; il serait honteux que nous ne puissions souffrir pour la défense de la vérité ce que les scélérats sont obligés de souffrir pour la punition de leurs crimes. » Ils faisaient tous la même prière et disaient: « Nous sommes entrés quarante dans la lice, faites, Seigneur, que nous soyons couronnés quarante, qu'il n'en manque pas un de ce nombre mystérieux! » Dieu exauça leur prière, mais d'une autre manière qu'ils ne pensaient; et il montra dans cette occasion la vérité de ce que dit saint Paul, que tout dépend non de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde et qui la fait à qui il lui plaît. Les martyrs eurent la douleur de voir un de leur compagnie perdre courage et sortir de dessus l'étang pour aller se jeter dans le bain chaud. Mais il fut remplacé sur-le-champ. Il y avait là un garde qui se

chauffait en attendant la fin de ce combat , prêt à recevoir dans le bain ceux d'entre les martyrs qui se viendraient rendre. Il vit un spectacle surprenant : des anges qui descendaient du ciel et qui distribuait des récompenses à ces généreux soldats , excepté à un seul , et c'était ce lâche qui se laissa vaincre à la douleur ; mais en perdant par son crime la vie de l'âme , il ne put même conserver celle du corps , car dès qu'il eut touché l'eau chaude il mourut.

Le garde qui avait eu la vision que nous avons dite , ayant vu ce malheureux déserteur courir au bain , ôta ses habits et se mit à sa place avec les martyrs , criant comme eux qu'il était chrétien. Il consola ainsi ces généreux soldats de Jésus-Christ de la perte de l'un d'entre eux , et remporta la couronne dont l'autre n'avait pas été trouvé digne : exemple étonnant , qui doit humilier et faire trembler les plus forts , en les faisant souvenir que la persévérance est une grâce que Dieu donne à qui lui plaît , parce qu'il ne la doit à personne.

Le jour étant venu , comme ils respiraient encore , on les mit sur des chariots , et on les jeta dans le feu , qui rendit leurs douleurs plus cruelles , en les faisant passer d'une extrémité à l'autre. Il y en eut un que les bourreaux laissèrent , parce qu'il leur semblait plus vigoureux que les autres et qu'ils espéraient le faire changer. Mais sa mère , qui se trouva présente , s'élevant par la foi au-dessus des sentiments de la nature , le prit entre ses bras et le mit dans le chariot avec les autres , en disant : « Allez , mon fils , achevez cet heureux voyage avec vos camarades , afin qu'on ne vous trouve point manquant dans une si glorieuse compagnie , et que vous ne soyez point présenté à Dieu le dernier. » Après qu'ils eurent été brûlés , on jeta dans la rivière ce qui n'avait pas été consumé par le feu ; et toutefois les fidèles conservèrent beaucoup de leurs reliques. Elles furent portées en diverses provinces , où depuis on bâtit des églises en leur honneur , et on célébra leur mémoire avec grande solennité.

L'an 303, l'empereur Dioclétien avait, par un édit, sommé les chrétiens d'Afrique de livrer leurs livres sacrés aux magistrats civils. La plupart des évêques et des prêtres préférèrent mourir dans les angoisses des supplices plutôt que d'abandonner ces précieux monuments. L'histoire a conservé les noms de ces courageux athlètes. Le premier qui donna ce noble exemple fut saint Félix, évêque de Tubysacène. Envoyé à Rome par le proconsul d'Afrique pour y être jugé, il fut de là transporté à Nole, où il fut condamné à avoir la tête tranchée, le 12 janvier 303. Jaloux de suivre les traces du saint martyr, « une foule de confesseurs se précipitèrent sur le champ du combat, selon l'expression du martyrologe, et partout où ils trouvèrent un ennemi, ils dressèrent la tente du Seigneur. » Non-seulement les évêques et les prêtres bravèrent les supplices plutôt que d'obéir aux ordres de l'empereur, mais les femmes et les enfants voulurent aussi donner leur vie pour cette sainte cause. Quarante-sept personnes de tout âge, de toute condition, de tout sexe, furent prises à la fois dans une maison où elles étaient réunies pour prier, et conduites devant les magistrats pour y être sommées de remettre leurs livres sacrés. Pas un d'eux ne faiblit dans cette héroïque épreuve; pendant plusieurs jours ils furent martyrisés sous les yeux les uns des autres; les bourreaux s'ingéniaient à inventer des supplices, passant alternativement de l'un des martyrs à l'autre, ne les faisant pas mourir tout de suite, mais se plaisant à prolonger leurs angoisses et leur agonie. Datus, l'un d'eux, attaché verticalement à un chevalet, comme les autres, avait été martyrisé le premier; tandis que les bourreaux le déchiraient avec des fouets et des tenailles ardentes, il ne poussait pas même un gémissement, et ne faisait que répéter ces mots: « O Christ! je ne serai pas confondu, *O Christe, non confundar*. O Christ, viens à mon secours, fortifie mon âme, sauve-la, j'en conjure. »

Vers l'an 404 de Jésus-Christ, on arrêta en Afrique quarante-six ou quarante-sept chrétiens, que l'on présenta au proconsul

Anulin, comme coupables d'avoir célébré les mystères contre la défense des empereurs. Un des principaux était le prêtre Saturnin. « Est-ce vous, lui dit Anulin, qui avez rassemblé tous ces gens-la contre la défense des empereurs? » Saturnin répondit : « Nous avons fait ce que l'Esprit de Dieu nous a inspiré, nous n'avons pas craint de célébrer les mystères du Seigneur. — Pourquoi? dit Anulin. — C'est, répliqua Saturnin, parce qu'il ne nous est pas permis d'y manquer. » Aussitôt qu'il eut fait cette réponse, le proconsul le fit attacher sur le chevalet. On lui demanda s'il était l'auteur de l'assemblée, il répondit : « Oui, j'y ai été présent. — Pourquoi, dit le proconsul, avez-vous désobéi aux ordonnances? » Saturnin répondit : « On ne peut omettre la célébration des saints mystères, la foi l'ordonne. — Vous ne deviez pourtant pas, dit le proconsul, mépriser les défenses des empereurs. » Puis il commanda aux bourreaux de le tourmenter. Ils se jetèrent sur le corps de ce vieillard, et le déchirèrent de telle sorte, qu'au milieu des ruisseaux de sang qui coulaient, on voyait les os à découvert. Le martyr, qui craignait d'expirer sur le chevalet avant d'être condamné à mort, disait à Jésus-Christ : « Exaucez-moi, Seigneur; je vous rends grâces de ce que je souffre, mais accordez-moi encore d'être décapité pour votre nom : Christ, ayez pitié de moi; Fils de Dieu, secourez-moi. » Anulin lui demanda encore pourquoi il avait contrevenu aux ordonnances : « La loi de Dieu me l'a appris, répondit le martyr, la loi me l'ordonne. » Ce qu'il entendait seulement par rapport aux ordonnances auxquelles on ne peut obéir sans violer la loi de Dieu. En tout autre cas, les chrétiens regardaient comme un de leurs premiers devoirs d'obéir aux princes. A ce mot de loi, le proconsul dit « C'est assez, » et il le fit mettre en prison, le destinant au supplice qu'il souhaitait.

On y amena encore, de divers endroits de la province, des évêques, des prêtres et d'autres ecclésiastiques, dont tout le crime était d'avoir tenu des assemblées pour la célébration des

saints mystères, et de n'avoir pas voulu livrer aux païens les saintes Ecritures. Ils souffraient beaucoup dans cette prison, non-seulement par la douleur de leurs plaies, par l'incommodité du grand nombre et par la pesanteur des chaînes dont ils étaient chargés, mais encore par la faim, la soif et le froid dont ils étaient tourmentés. Il y avait des gens à la porte des prisons qui chassaient à coups de fouets les parents des martyrs et tous ceux qui venaient leur apporter quelque rafraîchissement. Rien n'ébranlait le courage de ces saints, que l'Esprit de Dieu soutenait par des consolations ineffables. Ils n'attendaient tous que l'arrêt qui devait les condamner à la mort; mais Anulin et le conseil de la province étant détournés par d'autres affaires, ils moururent l'un après l'autre, dans la prison, de faim et de misère; martyr d'autant plus glorieux devant Dieu, qu'il était en même temps et plus cruel par la longueur du supplice, et moins éclatant aux yeux des hommes.

Saint Augustin a fait l'éloge de saint Marcellin dans une de ses lettres. « Il a vécu, dit-il, dans une grande piété, dans une conduite sainte et dans des sentiments véritablement chrétiens. Combien trouvait-on de probité dans ses mœurs, de fidélité dans son amitié, de zèle pour soutenir la vérité, de solidité dans sa piété! Il était chaste dans le mariage, intègre dans l'administration de la justice, patient avec ses ennemis, humble avec les saints, commode avec ses amis, charitable envers tous, prêt à faire plaisir, réservé à demander aux autres qu'on lui fit quelque grâce. Combien les bonnes œuvres lui donnaient-elles de joie, et combien ressentait-il de douleur des mauvaises! Combien était-il compatissant et secourable, prêt à pardonner à ses ennemis et même à les aimer! Il était plein de confiance en Dieu et appliqué à la prière. Jamais il ne parlait des vérités du salut, dont il était bien instruit, qu'avec beaucoup de respect et de modestie. Il aurait renoncé à tous les emplois du siècle, s'il n'eût été engagé dans le mariage; mais au milieu de ses liens il était fortement attaché à Jésus-Christ. »

Dieu couronna tant de vertus par un glorieux martyr. Le comte Marin le fit prendre comme complice de la révolte d'Héraclien ; et quoique ce crime fût faux , Marcellin fut mis avec son frère dans une affreuse prison où il n'y avait pas même de jour. Etant dans ce lieu , son frère lui dit un jour : « Si ce sont mes péchés qui m'ont attiré cette disgrâce , par où avez-vous mérité d'y tomber, vous dont la vie a toujours été chrétienne ? » Marcellin lui dit : « Quand ce que vous dites serait véritable , et quand néanmoins je devrais perdre la vie , n'en dois-je pas rendre grâces à Dieu , qui me punit en cette vie pour m'épargner en l'autre ? » L'innocence des deux frères était si constante que le comte Marin reçut ordre de les élargir. Mais ce comte , pour satisfaire sa haine particulière , les avait déjà fait exécuter. L'Eglise l'honore comme martyr , parce que la cause de sa mort était le zèle qu'il avait fait paraître contre les hérétiques nommés donatistes. Saint Marcellin souffrit le martyre à Carthage , l'an 413.

Calame , à quelques lieues de Bone , aujourd'hui Guelma , célèbre par le faste de Lucullus , prêtre en Afrique , et par le souvenir de Salluste , l'un des meilleurs historiens romains , est bien autrement remarquable par le zèle , la science , la sainteté de son évêque Possidius , disciple intime et l'ami de saint Augustin. Ce fut lui qui acheva de détruire le paganisme dans cette ville et y fonda un ordre religieux qui suivait la règle de saint Augustin ¹. Il eut beaucoup à souffrir de la part des païens , mais surtout des donatistes ², et plus tard des Vandales , qui le forcèrent à quitter son siège. Il se réfugia alors à Hippone , où il assista à la mort de son ami saint Augustin , dont il a écrit la vie. Il a fait aussi une description pathétique des horribles ravages des Vandales dans les villes d'Afrique , et de la déplorable

¹ La vie détaillée de ce grand évêque se trouve reportée à l'histoire religieuse d'Hippone.

² Hérétiques qui troublèrent et ensanglantèrent l'Eglise pendant longtemps et qui furent combattus victorieusement par saint Augustin.

situation des chrétiens dans ces temps malheureux. Calame était un des sièges les plus illustres de la Numidie ; son évêque est appelé primat de Numidie , dans un concile tenu à Hippone en 393 , et présidé par Aurèle , évêque de Carthage.

M. Suchet , étant dans cette ville , adressa la prière suivante à l'ami de saint Augustin :

Du haut du ciel regarde , ô grand Possidius ,
Des ruines partout... Ton église n'est plus...
Viens essuyer les pleurs que tu me vois répandre ;
De tes fervents chrétiens viens ranimer la cendre.

En 484 , un roi impie (Hunéric) voulut imposer un évêque arien aux habitants de Tipasa , qui déjà avaient souffert pour la foi une cruelle persécution. Au premier bruit de l'arrivée du faux pasteur , ceux-ci rassemblèrent le plus grand nombre de barques possible , et passèrent en Espagne , préférant l'exil à l'apostasie. Tous cependant n'avaient pas quitté ces rivages. A cette nouvelle , le tyran redouble de fureur et de rage ; il envoie un commissaire revêtu de pouvoirs sans bornes ; il donne des ordres extraordinaires ; une armée entière envahit cette belle cité ; toutes les autorités de la province , la province elle-même sont convoquées : tous les catholiques fidèles , dignes et généreux frères des exilés , sont trainés dans le Forum. Sommés une dernière fois de reconnaître l'évêque arien , tous refusent. Bientôt tous , sans exception , eurent la main droite coupée et la langue arrachée. Mais , ô prodige ! ils parlent encore , ils confessent encore , avec plus de ferveur que jamais , la foi catholique. Dispersés plus tard par tout l'Orient , ils y furent jusqu'à leur mort l'objet de l'admiration , de la vénération des peuples et des princes. Sans parler d'une foule d'auteurs profanes et sacrés qui nous ont transmis la mémoire de ces scènes héroïques , l'empereur Justinien en a consigné l'impérissable souvenir dans son recueil célèbre de *Lois romaines* , et il existe un ouvrage fort remarquable intitulé , *la Divinité du christianisme prouvée , démontrée par le miracle de Tipasa*.

Vers la fin du cinquième siècle, la ville de Carthage fut témoin de la constance de Libérat. Il était médecin, habile dans son art, appliqué à s'en servir pour l'utilité des autres, et plus occupé encore à guérir ses propres passions et celles de ses frères, comme étant des maladies infiniment plus dangereuses que celles qui ne peuvent tuer que le corps. Il fut arrêté avec sa femme, parce qu'ils étaient catholiques et ennemis des ariens, et on les mit tous deux en prison, mais séparément, de peur qu'ils ne s'animassent mutuellement à la constance. Les ariens crurent que la femme céderait plutôt, parce qu'ils ignoraient qu'il n'y a point de distinction de sexe auprès de Dieu, et que les plus faibles deviennent les plus forts par sa grâce; ils allèrent donc la trouver et lui dirent pour la surprendre: « Cessez d'être opiniâtre, votre mari a obéi au commandement du roi et a embrassé notre religion. » Elle répondit: « Que je le voie, et après cela je ferai ce que Dieu m'inspirera. » On la tira donc de prison, et on la mena au lieu où était son mari. Dès qu'elle l'eut aperçu devant le tribunal du juge, enchaîné avec une grande multitude, l'amour ardent qu'elle avait pour la vérité lui faisait craindre ce qu'on lui avait dit de son mari; elle s'avança vers lui, et sans autre examen lui dit: « Malheureux époux, pourquoi te rendre indigne de la grâce de Dieu? pourquoi veux-tu périr éternellement pour des biens passagers? à quoi te serviront l'or et l'argent? te délivreront-ils du feu de l'enfer? » Son mari, étonné, mais se doutant de ce qui était arrivé, lui répondit: « Qu'avez-vous, ma femme? que vous a-t-on dit de moi? Je suis toujours catholique par la grâce de Jésus-Christ, et j'espère ne jamais perdre sa foi? » Ainsi la fourberie des hérétiques fut découverte, et ils n'en retirèrent que de la confusion. Le roi commanda qu'on envoyât en exil Libérat et sa femme avec leurs enfants qui étaient encore dans le bas âge.

Les ariens, pour rendre cet exil plus dur, s'avisèrent de séparer les enfants, dans le dessein de profiter de leur âge pour les engager dans l'arianisme. Cette séparation fit de la peine à

Libérat, et, par une tendresse naturelle, il était prêt de verser des larmes, lorsque sa femme lui dit : « Quoi ! perdrez-vous votre âme pour vos enfants ? Ne pensez pas plus à eux que s'ils n'étaient pas nés. Jésus-Christ en prendra soin lui-même. Ne les entendez-vous pas déjà crier : Nous sommes chrétiens ! » La foi de cette femme ranima le courage de son mari. On dit qu'ils souffrirent l'un et l'autre le martyre dans la suite avec leurs enfants.

Hunéric, roi des Vandales en Afrique, ayant résolu la ruine totale de la foi catholique dans toute l'étendue de ses états, envoya, pour une seule fois, en exil dans les déserts quarante-neuf mille cent soixante-seize, tant évêques que prêtres, diacres et simples fidèles, malgré les incommodités et les maladies d'un grand nombre et le grand âge des autres. Du nombre de ces derniers était l'évêque Félix, à qui la paralysie avait fait perdre le sentiment et la parole. Quelques-uns des principaux représentèrent au roi la situation de cet évêque, le prièrent de le laisser mourir à Carthage, puisqu'il lui restait si peu de temps à vivre, et que d'ailleurs il n'était presque pas possible de l'emmener. Ce prince cruel répondit en fureur : « S'il ne peut aller à cheval, qu'on l'attache avec des cordes à des bœufs qui le traîneront dans le lieu où je veux qu'il aille. » Ainsi l'on fut contraint de le mettre de travers sur un mulet, comme l'on aurait fait d'un tronc d'arbre.

Tous ces confesseurs de la divinité de Jésus-Christ furent rassemblés dans les villes de Sicque et de Lare, pour être mis sous la garde des Maures qui devaient les conduire dans les déserts. Deux comtes vandales, qui étaient chargés de l'exécution des ordres du roi, crurent qu'il leur serait aisé de ramener à la religion du prince cette troupe accablée d'infirmités et de fatigues : ainsi ils leur proposèrent d'obéir à ce que la cour demandait d'eux. Mais ils furent bien étonnés de trouver, parmi un si grand nombre, une confession unanime de la foi catholique ; ils prirent donc le parti de les faire enfermer dans de

vastes prisons, où d'abord on les traita avec quelque ménagement.

Quand les exécuteurs de la persécution virent qu'ils ne gagnaient rien par là, ils eurent recours aux mauvais traitements. Les serviteurs de Jésus-Christ furent resserrés dans de méchantes petites chambres, avec défense expresse aux gardes de les laisser visiter ; et ceux qui, par argent ou par pitié, se laissaient gagner, étaient chargés de coups de bâton dès qu'on le savait. Les saints confesseurs se trouvèrent réduits, par la petitesse des lieux, à demeurer entassés les uns sur les autres, comme les fagots d'un bûcher, ou plutôt comme les grains d'un froment très-pur. Comme on ne leur permettait pas de sortir pour satisfaire aux besoins de la nature, il se forma une corruption dont la puanteur surpassait tous les genres de supplice. L'infection en fit mourir plusieurs : ce qui obligea enfin les Maures à faire sortir les autres pour achever leur voyage. Le bienheureux Cyprien, évêque, était celui qui avait le plus de talent pour consoler tant d'illustres persécutés. Il n'était pas du nombre des exilés, mais son zèle l'attacha à cette généreuse troupe dont il enviait la gloire. Quelque temps après, il eut le bonheur d'avoir part à leurs souffrances et d'être banni pour la foi de Jésus-Christ.

Les chemins par où passaient les confesseurs étaient couverts d'une multitude de catholiques qui accouraient des villes et des provinces voisines, la plupart le cierge en main, pour honorer leur triomphe. Ils faisaient baiser à leur enfants la trace des pas de ces saints martyrs, et demandaient, par leurs cris et leurs plaintes, qu'on leur rendît quelques-uns de leurs évêques et de leurs prêtres pour les conduire et leur administrer les sacrements. Mais on n'eut égard ni à leurs prières ni à leurs larmes. On pressait rudement les confesseurs de doubler le pas, afin de pouvoir arriver dans les déserts. Les vieillards et les enfants ne pouvant plus se soutenir, on les piquait avec la pointe des javelots ; puis on leur jetait des pierres pour les faire avancer. Mais on s'aperçut que tous ces moyens ne servaient qu'à les

affaiblir davantage ; ainsi on ordonna aux Maures de les lier par les pieds, et de les traîner, comme les cadavres des bêtes mortes, à travers les cailloux et les épines. La plupart en eurent la tête et les côtes brisées, et rendirent l'esprit entre les mains de ces barbares. Ceux qui survécurent furent conduits enfin au lieu de leur exil ; c'était un endroit sec et aride, rempli de serpents et de scorpions. Les serviteurs de Dieu y étaient d'abord nourris d'orge, comme les bêtes ; mais on leur ôta ce secours bientôt après. Saint Victor de Vite, qui nous a laissé par écrit l'histoire de cette persécution, était un de ceux qui suivirent les saints confesseurs pour les consoler et leur rendre tous les secours qui dépendaient de lui.

Le 1^{er} septembre, l'Église célèbre la mémoire de douze frères africains qui, ayant été élevés par Boniface leur père, et Thècle leur mère, dans la religion chrétienne, convertirent beaucoup d'idolâtres dans *Adrumentum*¹, ville de leur naissance ; ils furent pris et tourmentés au même lieu, et ensuite emmenés en Italie, où ils consommèrent glorieusement leur vie par le martyre. Leurs corps ont été transportés à Bénévent, au royaume de Naples.

On ne sait pas d'une manière certaine dans quel siècle ils ont vécu.

On voit que ces héros de la foi souffrirent les tourments et la mort pour diverses causes, mais avec le même zèle et la même constance. Les uns refusent d'abandonner les livres saints, dépôt sacré confié à leurs mains ; d'autres ne reconnaissent de Dieu que celui qui a créé le ciel et la terre, et dont le Fils est descendu parmi nous pour nous racheter par son sang ; ceux-ci, fidèles à l'enseignement de leurs pères et attachés à l'Église de Rome, combattent toutes les hérésies, et meurent plutôt que de rompre l'union catholique. Et la liste de ces athlètes chrétiens est si considérable que le P. Morcelli dit : *Tantus martyrum Africanorum numerus fuit, ut Italia prope laureas*

¹ Ville dans les états de Tunis, où aborda César quand il porta la guerre en Afrique.

exæquet. « Le nombre des martyrs d'Afrique fut si grand, qu'il égale presque les palmes de l'Italie ¹.

Nous avons admiré la foule glorieuse des martyrs qui ont péri pour la foi sur tous les points de l'Afrique chrétienne : il faut voir à présent comment la pureté du dogme y fut défendue victorieusement, et comment les règles de la discipline ecclésiastique y furent proclamées à haute voix. La seule série des conciles d'Afrique montre quel rang elle tenait dans l'Eglise à cette époque ; c'est un titre de gloire pour elle. Le premier concile, où tous les évêques d'Afrique et de Numidie se trouvaient, fut assemblé à Roc, par Agripin, évêque de Carthage ; il fut décidé qu'il ne fallait plus admettre sans baptême ceux qui l'avaient reçu hors de l'Eglise.

En 231, un concile eut lieu à l'occasion des *tombés* dans la persécution, et du schisme de Félicissime et de Novatien.

En 349, concile sous Gratus, évêque de Carthage : on y fit treize canons sur la discipline ecclésiastique.

En 393, concile général tenu à Hippone : Aurèle de Carthage y présida. On vit, en cette occasion, quelle estime saint Augustin s'était déjà acquise, puisque, alors simple prêtre, il fit un discours devant cette assemblée sur la foi et le symbole, à la sollicitation des évêques, et il combattit victorieusement les manichéens.

En 397, troisième concile de Carthage : on tâcha de remédier à certains abus dénoncés par les évêques.

En 401, concile où l'on régla de quelle manière on devait se conduire envers les donatistes, où la plus grande douceur fut recommandée à leur égard.

En 403, concile de Carthage : saint Alype, saint Augustin et saint Possidius s'y trouvaient. On demanda à l'empereur une loi contre les donatistes qui avaient refusé avec hauteur de comparaître devant les pères du concile.

¹ M. l'abbé Suchet travaille en ce moment au Martyrologe spécial des saints de l'Algérie.

En 405, concile à Carthage : les gouverneurs des provinces sont invités à travailler à l'union dans toute l'Afrique ; elle ne régnait encore que dans la ville de Carthage.

En 407, autre concile : l'assemblée règle de quelle manière les évêques pourront aller à la cour de l'empereur, et demande au prince cinq avocats pour poursuivre, en qualité de défenseurs, toutes les affaires de l'Eglise.

En 411, eut lieu à Carthage la célèbre conférence entre les catholiques et les donatistes ; les évêques Aurèle, saint Augustin, Alype, Vincent et Fortunat de Cyrthe ou Constantine, s'y trouvaient.

En 418, concile où se trouvent plus de deux cents évêques ; neuf articles de doctrine sont dressés par saint Augustin, l'âme de cette assemblée, contre les pélagiens : ces neuf articles sont venus jusqu'à nous.

En 419, concile de Carthage : les députés de diverses provinces d'Afrique, au nombre de deux cent dix-sept évêques, s'y trouvent rassemblés ; saint Augustin et saint Alype en étaient membres : le symbole de Nicée y fut lu, et devint le sujet de plusieurs discussions.

En 426, concile tenu à l'occasion d'Appiarius, prêtre de Sicque, qui, étant retombé dans des crimes énormes, avait été privé de la communion de l'Eglise.

En 533, concile général, composé de deux cent dix-sept évêques ; il fut convoqué à Carthage par saint Réparat, dont le tombeau a été retrouvé dans toute son intégrité, à El-Essam. On y demandait à l'empereur la restitution des droits et des biens de l'Eglise d'Afrique, usurpés par les Vandales, ce qui fut accordé par une loi de la même année.

Un grand nombre de conciles eurent lieu à Carthage, et furent présidés par saint Cyprien. Dans d'autres assemblées tenues dans la même ville, on s'étayait toujours des écrits de ce savant évêque. L'Eglise a toujours témoigné une grande vénération pour saint Cyprien : elle honore particulièrement sa mémoire

dans le canon de la messe , saint Augustin a dit qu'il était recommandable autant par son esprit et son éloquence que par sa douceur et sa modération envers ceux qui combattaient ses opinions.

Enfin , dans l'année 594 , il fut ordonné , dans le concile qui termine la série de ces grandes réunions d'évêques¹ , qu'ils veilleraient à la recherche des donatistes sous peine de perdre leurs biens et leurs titres.

Quel beau jour que celui où la Croix sera replantée partout où elle a reçu, pendant cinq siècles, les hommages des fidèles ! Quand les temples chrétiens remplaceront-ils les mosquées ? quand la douce voix de la religion et de ses ministres , plus puissante que la force, pénétrera-t-elle dans les cœurs fermés depuis longtemps à la raison, à la piété, à la lumière ?

¹ La religion de Mahomet , mort en 632, avait déjà gagné cette partie du monde, et bientôt l'islamisme, envahissant toute l'Afrique, ne laissa plus à la religion catholique que de rares autels et un culte caché.



CHAPITRE III

Archéologie chrétienne.

De même que les savants entreprennent de longs voyages pour explorer avec la plus curieuse attention les ruines des anciennes villes, des monuments célèbres et de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, avec de grandes fatigues d'esprit et de corps, et quelquefois même en courant le danger de perdre la vie, pour y retrouver les traces des peuples qui nous ont précédés, leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leur littérature, et qu'ils trouvent un bonheur immense lorsqu'ils peuvent faire la plus petite découverte dans l'intérêt de la science et de l'histoire, quelle jouissance l'archéologue chrétien ne doit-il pas éprouver en relisant une inscription pieuse sous les ronces et les débris de quatorze siècles; en suivant sous les couches de terre amoncelées par le temps, les traces incertaines d'une chapelle, d'une église, d'un tombeau!... Quels sont ses cris de joie, quand il peut saluer la Croix, la Croix qui sauva le monde, encore intacte dans quelque coin demeuré ignoré aux peuples idolâtres! Comme il s'agenouille pieusement devant le lieu consacré par le sang des martyrs, et qu'il lit, sur un marbre brisé, deux mots, deux mots seulement, qui attestent que là périrent pour la foi un évêque, une pauvre femme, un fidèle serviteur de la religion du Christ! Ces saints débris, ces lignes à demi effacées, ces colonnes mutilées, ces arceaux prêts à s'écouler, ce sont là les

archives les plus précieuses , les titres de gloire les plus honorables ; c'est un livre incomplet qu'il peut parcourir , reconstituant ainsi , avec le secours des annales de la religion , l'histoire qui pour lui est mille fois plus belle , plus instructive que celle des Grecs et des Romains.

Ainsi , nous avons voulu réunir avec soin , et placer dans un même chapitre , ce que l'Algérie , autrefois si dévouée au Rédempteur des hommes , conserve encore sur le marbre et sur l'airain , des souvenirs religieux remarquables et allégoriques.

Il y a dans Alger une mosquée , dite de la *Pêcherie* , qui serait admirablement appropriée au culte catholique. Elle est bâtie en forme de croix et tout à fait comme un temple chrétien. Cette disposition étrange vient , dit-on , de ce qu'elle fût construite par des captifs européens qui en cimentèrent les pierres de leurs larmes et de leur sang : l'architecte , généreux confesseur de la foi , en paya le plan de sa tête ; elle devait , selon eux , servir l'Eglise chrétienne *quand reviendrait sur ce rivage la religion de Jésus-Christ.* » Souhait chrétien que les temps modernes ont vu s'accomplir.

Le tombeau de la *Chrétienne* , dont l'origine remonte aux temps dont parle Tertullien , où les chrétiens remplissaient l'empire romain tout entier ; ce monument antique , quoi qu'en disent quelques historiens mal informés , et malgré les légendes insignifiantes , fabuleuses , j'ajouterai même scandaleuses , des modernes voyageurs en Algérie , s'élève au bord de la mer sur une petite colline , qui est la continuation de cette partie de terre accidentée , nommée Sahel , et qui s'étend depuis la maison carrée , près d'Alger , jusqu'à la montagne de Scheruouan. Il est construit , mais sur une plus grande échelle , dans les mêmes formes que les nombreux tombeaux de Scherchell , à six lieues de là , lesquels ont été reconnus , par tous les archéologues qui les ont visités , pour des tombeaux chrétiens. Sa forme est pyramidale : sa base est en partie enfoncée dans la terre ; sur les côtés on remarque la place des incrustations ou revête-

ments de marbre qui ont été enlevés, et sur lesquels étaient sans doute quelques bas-reliefs ou inscriptions. On le voit de très-loin en mer, ainsi que de tous les points de la Mitidja, des sommets et du versant-nord de la grande chaîne de l'Atlas.

Les Arabes hadjoutes ¹, qui habitent cette contrée depuis plusieurs siècles, et chez qui la tradition arabe se conserve si bien, affirment tous que c'est le *tombeau de la chrétienne Gbr-Roumia*, monument très-célèbre dans le pays par son antiquité et par les prodiges surprenants qui s'y sont opérés. Ils racontent de fabuleuses et terribles punitions arrivés à ceux qui ont voulu, de tous temps, violer ou détruire ce tombeau. Ils ont un grand respect pour ce monument, et assurent que c'est le tombeau d'une *chrétienne puissante* et regardée comme sainte par les chrétiens qui ont habité ou sont venus visiter ce pays.

En traversant les mines de cuivre, près le col de la Mouzaya, on voit, à deux toises environ du sol, une grotte dont l'entrée est surmontée par une croix latine profondément gravée dans le roc. Là, sans doute, aux siècles chrétiens de l'Algérie, vécut et pria quelque pieux anachorète; les humbles et divines paroles qu'il adressait à ses sauvages voisins, avancèrent la civilisation maintenant éteinte dans ces contrées, mieux que ne pourrait le faire le bruit de cette artillerie que nous roulons avec un grand fracas au pied de sa demeure de paix.

« La belle mosaïque d'El-Esslam (ville aux statues) est bien le pavé d'une des plus anciennes basiliques de la chrétienté; si l'on en juge par son inscription, écrite en grands caractères, elle daterait des premières années du troisième siècle: elle n'a pas moins de quarante pas de longueur, sur vingt-un de largeur, sans y comprendre les bas côtés qui étaient séparés de la nef par deux grandes colonnes.

A l'extrémité est de cet admirable pavé, et au milieu d'un hémicycle, se trouvait l'autel: au-devant de l'autel est un agneau percé d'une flèche; et un peu au-dessous des deux côtés, des

¹ Tribu indomptable très hostile aux Français.

poissons d'un merveilleux travail. Le poisson, dans ces temps antiques, était un signe symbolique du christianisme.

Sous l'autel, dans une crypte voûtée, est un tombeau creusé dans le plâtre; à droite et à gauche, s'élèvent deux colonnes de marbre blanc. A l'extrémité opposée, et dans un triangle semblable à celui où est l'autel, mais presque au niveau du pavé, orné, comme le premier, de deux colonnes de marbre blanc, on lit, au milieu d'une belle rosace entourée de guirlandes de feuillages, l'inscription tumulaire qui suit :

Hic requiescit.
sanctæ. memoriæ. pater. noster.
REPARATUS. e. p. s. qui fecit.
in sacerdotium. annos viii.
menses xi. et nos preces-
sit. in. pace die vndecima
k. a. l. a. g. prov. n. (ccccxxx
et sexta.)

Ici repose notre père de sainte mémoire, Reparat, évêque. Il vécut dans le sacerdoce huit ans et onze mois; il nous a précédés dans la paix, le onzième jour des calendes d'août de l'an de notre province 436.

» L'inscription est aussi en grands caractères et en mosaïque; la rosace est encadrée entre deux colonnes en mosaïque et une arcade surmontée d'une corbeille de fleurs; tout à l'entour, serpentent des guirlandes supportées par des colombes; vers le bas, d'autres colombes boivent dans de beaux vases.

» Evidemment le tombeau de Reparat n'a pas été violé; le pontife a été enseveli là, et il y repose : *Hic requiescit*. Des travaux pour parvenir jusqu'à ce précieux dépôt seront entrepris.

Le reste de la mosaïque se compose alternativement de guirlandes, de feuillages et des rosaces de fleurs au milieu, et sur les côtés, de compartiments variés avec arabesques émaillées des plus vives couleurs. En avant de la porte latérale, à gauche, se trouve une dernière inscription, véritable jeu de lettres, où

ne figurent que ces deux mots , répétés plusieurs fois : *Ecclesia sancta*.

On voit à Constantine un monument bien précieux pour l'histoire de la religion dans les temps les plus reculés : c'est une inscription gravée sur le roc vif , tout près de l'endroit où le Rummel s'engouffre dans les rochers , sous les murs mêmes de la ville. Elle porte en substance que ce lieu est consacré par le martyre de *Marianus* et de *Jacobus*, et que ceux qui connaissent ces noms veillent bien se rappeler d'eux devant le Seigneur. Il serait à désirer que l'on pût élever contre ce rocher mémorable une petite chapelle dont la précieuse inscription serait le fond. Ces mots , comme miraculeusement conservés , *passione martyrum Mauriani et Jacobi*, seront aux yeux du vrai catholique le plus beau tableau qui puisse orner ce monument.

Sur une des arcades du magnifique pont del Kantara , construit par les Romains , et restauré par les Espagnols , sur le Rummel , à Constantine , existe un bas-relief assez bien conservé , représentant la *Madone* : c'est probablement une *Assomption de la Vierge*.

A Announah , dans la province de Constantine , entre des pierres tumulaires , des inscriptions , des colonnes en marbre d'une grosseur prodigieuse , on voit encore debout trois arcs de triomphe , ou portes , peu dégradés. Mais ce qu'il y a de plus précieux et de plus intéressant , c'est une petite église chrétienne , dont la voûte seule et quelques pans de murs de côté sont tombés ; la façade est restée intacte : on y voit une croix sculptée au-dessus de la porte d'entrée.

Les ruines chrétiennes de Calame , bâtie dans un site délicieux , sont nombreuses et présentent un grand intérêt. La plus précieuse des inscriptions qu'on rencontre à chaque pas est gravée sur le frontispice des thermes ; les voûtes seules de ce vaste bâtiment sont écroulées : elle porte que ces bains publics , avec leurs deux tours , étaient placés sous la protection des martyrs saint Clément et saint Vincent , et qu'aucune main ne

pourra jamais les détruire : prophétie qui se trouve vérifiée aujourd'hui. En effet, ces thermes et ces tours existent encore, et aujourd'hui les voilà sous la protection d'un peuple chrétien !

A une lieue de la ville de Bone actuelle, où était l'ancienne ville d'Hippone, dans un champ de figuiers, se trouvent des ruines qu'on dit être celles de l'église épiscopale de saint Augustin. On voit encore (1731), parmi ces ruines, une statue de marbre toute mutilée et dont il est difficile de connaître le sujet. Il y a auprès une source d'eau très-belle et très-excellente, que les gens du pays appellent communément *la fontaine de S. Augustin*. Les matelots provençaux et italiens qui y abordent, ne manquent pas d'aller boire de cette eau, et de faire leur prière à genoux devant cette statue mutilée pour y adresser des prières à saint Augustin. On en voit quelques-uns qui en rompent de petites parcelles pour les conserver. A chacun de ces figuiers, dont le fruit est très-bon et très-beau, on voit pendre entre des branches, des chapelets de figues amères et sèches. Les Maures prétendent que les figues amères attirent toute l'amertume des figues, et que le fruit en devient plus doux.

A une demi-lieue de Bone, au fond d'une carrière, et sur l'une des parois, j'ai été agréablement surpris de trouver une croix de vingt-cinq coudées de haut, gravée avec le ciseau, à trois coudées de profondeur; elle reposait sur une base en forme de fer à cheval, gravée de la même manière. Je traçai aussi dans cette base avec la pointe de mon couteau les initiales des noms de Jésus et de Marie ¹.

Nous verrons dans le récit qu'a fait Mgr l'évêque d'Alger, de son double pèlerinage à Hippone, combien de ruines précieuses et authentiques offre encore à l'observateur et au savant, cette ville jadis si célèbre en Afrique.

On a retrouvé à Orléansville l'emplacement et les débris d'une église chrétienne, au lieu même où s'élève l'hôpital militaire; et à un quart de lieue environ, au milieu du nécropole

¹ M. l'abbé Suchet.

chrétien de Sufazar, dont saint Reparat était évêque, les restes de deux chapelles ou oratoires dont la forme et la destination ne sauraient être douteuses.

Sur les bords escarpés de Chélif, et parmi les éboulements de terrains, causés soit par des inondations, soit par de nouvelles fouilles, se sont trouvées, au milieu d'ossements brisés, plusieurs pierres tumulaires ornées d'inscriptions et de figures symboliques, vestiges sacrés qui recouvraient autrefois les dépouilles sanglantes des martyrs, comme l'attestent encore des inscriptions touchantes. Tout auprès est encore une grande pierre taillée et creusée en dessin ; sur la face antérieure, on lit en gros caractères et en toutes lettres :

Aram Deo
sancto æterno.

(Autel à Dieu saint éternel.)

En général on a découvert jusqu'ici, à Orléansville, peu d'inscriptions et de monuments païens caractérisés, tandis qu'à chaque pas on y rencontre des restes, des tracés incontestables du christianisme.

On vient de découvrir aux environs de Philippeville, dans une espèce de chapelle, une inscription qui prouverait que ces ruines, très-bien conservées, ont été primitivement une chapelle dédiée à *Marie Mère de Dieu*. Les habitants du pays appellent encore aujourd'hui ces ruines : *la maison de la Dame du Maître*.

On a aussi trouvé, à trente-deux kilomètres de Guelma, sur les flancs d'une montagne, une caverne très-remarquable au point de vue archéologique et par sa vaste proportion. Cette caverne est creusée dans un immense rocher calcaire, et s'ouvre au nord par une entrée circulaire de sept à huit mètres de diamètre. Elle plonge à une profondeur de plus de quatre cents mètres, en suivant un plan incliné dont la longueur n'est pas moindre de mille à douze cents mètres. Il faut descendre pendant trente-cinq minutes pour en atteindre le fond. Elle est

garnie de stalactites aux formes les plus variées : ce sol est encombré d'une prodigieuse quantité de blocs énormes détachés de la voûte.

Mais ce qui contribue surtout à l'intérêt qu'inspire cette vaste caverne, ce sont des inscriptions latines qui en garnissent l'entrée et qui appartiennent aux premiers temps du christianisme. La plupart sont illisibles ; cependant l'une d'elles indique le nom de Donatus : sur plusieurs autres on trouve des noms de martyrs inconnus. Les premiers chrétiens d'Afrique se réfugièrent sans doute dans cette caverne pendant les époques de persécutions, et ce souvenir établit volontairement un parallèle entre ce souterrain et celui de Ouled-Riah.

Parmi les ruines qui sont sur une montagne voisine, on trouve une porte ovale avec cette inscription en demi-cercle : *Domine, protege nomen gloriosum*. Des deux côtés de l'ouverture, on voit des croix dont chaque extrémité est ornée d'un croisillon.

Sur la plaine de Tlemcen se trouvent des sources d'eau qui se joignent et forment une cascade. Il y a près de là un ruisseau, nommé Annasarani, qui fait tourner un moulin : on l'appelait *le Ruisseau du Chrétien*... Sur ses rives avaient été bâtis des oratoires et autres maisons religieuses avec de grands jardins¹.

Espérons que ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités chrétiennes en Algérie, parviendront, à force de courage et de persévérance, à retrouver de nouvelles richesses, à les coordonner, à nous en donner l'explication avec des dessins élégants et fidèles, et que nous aurons ainsi, grâce à leur zèle religieux et artistique, une archéologie chrétienne de la province soumise par nos armes et rendue au culte des anciens habitants !

¹ A mesure que la paix intérieure consolidera notre conquête, nous pourrions rechercher les vestiges de ces pieuses constructions, et des chrétiens rétabliront peut-être sur ces ruines, des établissements consacrés à la prière, au travail et à la prédication de l'Évangile.

CHAPITRE IV

Mœurs, habitudes religieuses des Arabes; leur haine profonde pour les chrétiens, etc.

Pour bien comprendre la mission du prêtre chrétien en Algérie, pour apprécier les obstacles que la religion doit rencontrer avant d'y jeter de profondes racines, et pour juger en même temps la conduite du gouvernement dans cette œuvre difficile, il est nécessaire d'avoir une donnée certaine sur le caractère, les habitudes et les mœurs des habitants que nos armes ont conquis, mais non encore soumis, et parmi lesquels nous voulons surtout implanter nos principes religieux et naturaliser les bienfaits de la civilisation européenne. D'abord la religion de l'Arabe musulman, qui ne consiste guère qu'en cérémonies et pratiques extérieures, récitation rapide et insignifiante de prières¹, ablutions, etc., est poussée jusqu'au fanatisme, et à un fanatisme cruel; ils croient aussi à un destin aveugle, et reçoivent la mort sans murmure, semblable à l'animal frappé d'un coup mortel, mais non pas comme le chrétien éclairé, qui sait qu'après le trépas les bons trouvent leur récompense éternelle dans le sein de Dieu, tandis que les méchants

¹ Il y a des mots qui se répètent jusqu'à six mille fois dans le même jour. On ne peut troubler un mahométan pendant sa prière: un officier français prisonnier avait à se plaindre d'un vol; il ne put se faire rendre justice parce qu'Abd-el-Kader était en prière.

seront punis par des maux sans fin. Puis, cette haine invétérée contre les sectateurs de la religion véritable se produit sous toutes les formes et dans chaque circonstance de la vie ; et pour ne pas remonter à des temps éloignés , où nous retrouverions les chrétiens en proie à des insultes , des avanies et des tortures de toute espèce ; pour qu'on ne croie pas que ces indignités viennent des gens du peuple et des dernières classes de la société , lorsqu'un officier de marine poussé par la tempête sur le rivage ennemi fut récemment fait prisonnier , il n'y eut sorte de cruautés qui ne fût exercée à son égard et à l'égard de ses camarades , tant qu'ils n'étaient pas sous les yeux et la protection immédiate d'Abd-el-Kader ; et quand ce jeune français , plein d'honneur et de bravoure , couvert de blessures , de boue , et souillé par les crachats des petits enfants , sollicitait un peu de café pour se réconforter : « Du café à un chien de chrétien ! lui répondait-on brutalement ; *fils de chien , chien de chrétien , faites la prière. »*

Abd-el-Kader lui-même , que l'on devrait supposer plus tolérant , plus éclairé , refusait par mépris de parler chrétien (français) , avec un chrétien , avec ce jeune enseigne de vaisseau.

Quand des Français sont échangés et quittent le camp des Arabes , on entend ces hommes farouches s'écrier : *Ah ! les chiens de chrétiens s'en vont !* Dans les rues étroites , les esclaves chrétiens étaient obligés , en portant de l'eau ou des fardeaux , d'user des plus grandes précautions et de crier sans cesse : *Faites place !* car s'ils touchaient quelqu'un , ils ne manqueraient pas de recevoir de grands coups de bâton. Les gardes chargés de la surveillance des bagnes où sont renfermés les esclaves , tirent souvent des coups de fusil sur les prisonniers qui font un peu de bruit. Ils sont au guet comme nos factionnaires , et s'avertissent par ces mots : *Prends garde aux chrétiens.*

Lorsqu'un esclave est malade , on le tue d'un coup de fusil , ou bien on le jette dehors du bagne , et les lions , les tigres et autres bêtes féroces , pour conserver leur proie , se battent long-

temps entre eux ; et ce spectacle , fort intéressant pour les Arabes , les met dans une grande gaieté : « Vois-tu , disent-ils , ce chrétien ? Dieu ne le connaît pas , puisqu'il le laisse dévorer¹. » Et enfin la loi de Mahomet ne permet d'assassiner les chrétiens que la nuit... car c'est , selon eux , un moyen de salut².

¹ Ce raisonnement pour les Arabes paraît décisif.

² C'est une opinion presque généralement reçue parmi les Arabes , que c'est une œuvre bien méritoire devant Dieu de lui sacrifier un chrétien , et d'autres croient qu'ils ne peuvent mériter le bonheur de la gloire céleste s'ils ne tuent pas un chrétien avant de mourir. Ceux qui soutiennent cette opinion sont partagés sur la manière de l'entendre : les uns croient qu'il faut tuer un chrétien par le sort des armes ; et les autres , qu'il suffit de le tuer , quoiqu'il ne soit pas en état de se défendre. On raconte , à ce sujet , qu'un jour Hali Pelegini , renégat italien , général des galères d'Alger , étant au port avec un bâtiment espagnol qui avait bien combattu , et d'où l'on tira beaucoup de morts et de blessés , il s'attoupa une quantité d'Algériens qui jetaient des cris de joie et qui observaient curieusement toutes choses. Un vieux maure , fort superstitieux , se jeta aux pieds de ce général , et lui dit d'un ton fort suppliant : « Seigneur , vous êtes bien heureux d'avoir tué tant de chrétiens et d'avoir occasion d'en tuer tous les jours , et vous serez bien glorieux dans le royaume de Dieu et fort agréable au Prophète. Pour moi , j'ai toujours vécu en observant religieusement la loi autant que je l'ai pu , et il ne me manque plus , avant de mourir , que d'avoir le bonheur de sacrifier un chrétien au Dieu tout-puissant ; puisque vous en avez tant , vous pouvez me rendre heureux en m'en abandonnant un seul , tel que vous voudrez m'accorder , pour le tuer. » Hali , qui n'était guère mahométan que par l'habit , lui dit , « Je t'accorde ta demande , » en lui montrant un Espagnol jeune et robuste ; il ajouta : « Va-t-en dans le bois voisin , où je t'enverrai le chrétien pour le tuer , si tu veux te satisfaire. » Le vieux maure lui fit de grands remerciements , et alla se cacher dans le bois. Hali appela l'esclave , et l'ayant fait armer d'un fusil , d'un sabre et d'un bâton , lui commanda d'aller dans le bois , où il trouverait un maure à qui il dirait que le général son maître l'envoyait pour ce qu'il savait ; et que si le maure voulait lui faire quelque tort , il fallait lui donner des coups de bâton et faire semblant de le tuer. L'esclave obéit et se rendit à l'endroit désigné ; mais le maure , le voyant venir armé , prit la fuite et revint près de Hali lui dire que le chrétien étant armé , il ne pouvait exécuter son projet. Alors Hali lui dit : « Vieux coquin , c'est en tuant comme moi des chrétiens qui se défendent que l'on fait des actions agréables à Dieu et à son prophète , et non pas en tuant des gens qui ne peuvent se défendre. » Il renvoya ainsi le maure tout confus du mépris qu'on avait fait de lui après l'espérance dont il s'était flatté.

Enfin , lorsque les mahométans frappent de jeunes esclaves à coups de baguettes longues et pliantes , jusqu'à ne faire de leurs corps qu'une large plaie toute ruisselante , ils s'écrient : Ah ! qu'il est doux le sang des chrétiens !

Le 20 mars 1816 , des corailleurs français et espagnols , surpris dans une église de Bone par les Algériens , furent massacrés sans pitié pendant l'office divin.

On le voit , c'est toujours par principe de religion que cette animosité indomptable s'exerce contre les chrétiens , et tant que le Coran sera la loi des Arabes , il faut désespérer du changement de mœurs parmi cette nation ignorante et cruelle.

Cette antipathie , si profondément innée dans le cœur des Arabes , s'explique encore mieux par les associations religieuses sur lesquelles un officier français nous a donné récemment des renseignements si curieux.

« On ne peut calculer la force des résistances contre lesquelles nous avons à lutter en Afrique , et la vitalité que conserve encore le principe religieux au sein de ce peuple que nous voulons dompter : à voir les éclairs qu'il jette encore sous le fer des Chrétiens et des Français , on dirait que l'islamisme avait depuis des siècles secrètement couvé sa flamme sur ce rivage , qui touche presque au rivage de l'Europe....

» Un intérêt particulier s'attache donc à tous les renseignements qui peuvent être recueillis sur la constitution religieuse des musulmans de l'Algérie et sur les *ordres religieux* qui existent dans le nord de l'Afrique ; ils mettent sur la voie de la plupart des insurrections que l'on voit éclater contre notre souveraineté.

» Les six ordres de l'Algérie ont pour base commune le mahométisme pur. De toutes ces associations dont les membres sont unis par des liens invisibles et d'autant plus puissants , celle qui présente le plus de dangers pour nous , et par conséquent plus d'intérêt , est celle de Mouleï-Taïeb. Le chef est toujours de la famille impériale de Maroc , et nous révèle comment l'em-

pereur Abderrhaman peut disposer, en Algérie même, d'une foule de volontés qui lui sont sincèrement dévoués; et il faut également observer que ce lien religieux unit les deux pays, même quand les intérêts politiques les séparent. Ainsi les Mouleï-Taïeb seront en complot permanent contre la France.

» La lutte soutenue par la France en Afrique est donc non-seulement une lutte de races, mais encore et surtout une lutte de religion... Il y a là une grande pensée qui anime toutes les résistances, la pensée religieuse...

» Il est facile aussi de proposer de faire de tous les musulmans des catholiques. A ce compte, en effet, la question serait promptement résolue; mais, de même que pour Abd-el-Kader « le tout est de savoir le prendre, » pour les musulmans le tout est de les convertir; et cela est plus aisé en théorie qu'en pratique. Il ne faut pas oublier que nous avons affaire à une autre race que celle des indigènes de Taïti, et aussi à un autre paganisme qu'à celui de l'Océanie... Nous sommes aux prises avec l'islamisme primitif, avec le vrai Coran, celui qui a enseigné l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme, qui a prêché l'abstinence, les privations, qui a été presque chrétien; il se dresse devant nous de toute part; il nous combattra jusqu'à ce que nous l'ayons exterminé ou absorbé¹. »

A présent, un mot sur le sentiment religieux en général qui règne chez le peuple conquis. Tout acte religieux a droit au respect des Arabes, quel que soit le culte de celui qui s'y livre.

Le pèlerinage à la maison-sainte, à la Mecque, situé dans l'Arabie Heureuse, pèlerinage qui ne s'accomplit plus avec autant de dévotion et d'unanimité qu'autrefois, constitue chez les mahométans un des actes les plus importants, et ceux qui l'accomplissent prennent pour le reste de leur vie un surnom (*Hadji*) qui rappelle ce voyage pieux. Le gouverneur français non-seu-

¹ *Des Ordres religieux chez les musulmans de l'Algérie*, par M. E. de Neveu, capitaine d'état-major.

lement ne s'est pas opposé à cette coutume religieuse, mais il a fourni des bateaux aux pèlerins, afin d'amener la population africaine à des sentiments de tolérance envers les chrétiens qui les protégeaient.

» Je me suis trouvé, dit le capitaine d'état-major Pelissier dans ses *Annules algériennes*, sous leurs tentes, avec des juifs voyageurs comme moi, et qui faisaient devant eux leurs prières hérissées de petites cérémonies ridicules et puérides, sans exciter chez leurs hôtes la plus petite marque de désapprobation ou de dédain. Ils paraissaient étonnés d'une chose, c'était de voir que je n'eusse pas aussi de prières à faire comme eux et les juifs; et j'avoue qu'humilié de la pensée que cela pouvait leur donner une mauvaise opinion de moi, et entraîné par l'exemple de ces hommes à fortes convictions, il m'est arrivé plus d'une fois de leur donner par quelques signes extérieurs la preuve que j'avais aussi des croyances et un culte... Car malheur aux peuples et aux individus qui ne croient à rien. »

La dévotion des chrétiens à la sainte Vierge les touche et les émeut pour la plupart.

A Constantine, une religieuse ayant présenté sa croix à une femme arabe, elle la pressa vivement sur ses lèvres, et voyant l'effigie de la sainte Vierge, elle s'écria, *Ah! Lélé Mariem!* et elle la baisa avec attendrissement. L'abbé Suchet, devant lequel cette scène se passait, donna une petite statuette de la sainte Vierge au mari, et une médaille aussi de la sainte Vierge à son épouse et à sa fille. Ils les suspendirent aussitôt à leur cou. Le vicaire-général d'Alger leur dit alors : « Puisque vous aimez tant *Lélé Mariem*, il faut lui faire tous les jours soir et matin et à midi, cette petite prière : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.* » Aussitôt ils voulurent que je leur répétasse plusieurs fois cette prière; et la femme alla chercher un stylet en roseau, dont les Arabes se servent pour écrire, et elle écrivit sur un cahier cette prière en arabe et en français.

Puis ils corrompent et altèrent encore des faits rejetés par une saine critique, mais qui appartiennent à notre agiographie.

Ainsi une tradition qu'on ne s'attendait pas certainement à trouver à Hickouse, dont Léon l'Africain a fait un portrait si enchanteur, est celle qui place dans cette ville le tombeau des sept Dormants. On connaît la tradition fabuleuse touchant ces saints martyrs d'Ephèse, qui, persécutés sous l'empereur Décius, s'endormirent dans une caverne où on les avait enfermés, et ne s'éveillèrent que sous le règne de Théodose le Jeune¹. Les habitants de Hickouse soutiennent que cet événement s'est passé dans leur ville, que les sept frères étaient de bons musulmans, et ils se glorifient de posséder encore leurs tombeaux.

Il faut aussi leur savoir gré d'une certaine tolérance dont ils donnent quelquefois l'exemple.

Par une coïncidence fort rare, la fête commémorative de la naissance de Mahomet (Mouloud-el-hebi) était célébrée en 1845, en Algérie, le jour même où l'Eglise chrétienne marquait par de lugubres cérémonies le retour anniversaire de la mort de Jésus-Christ. Il est résulté de cette coïncidence de grands contrastes, dont l'effet a généralement frappé l'attention, et a surtout mis en lumière les sentiments de tolérance et de mutuel respect qui déjà circulent comme une sève fécondante dans les artères de cette société nouvelle que la France fonde sur l'autre rive de la Méditerranée.

« Pendant que les chrétiens allaient dans l'église nue et dépouillée d'ornements, baiser l'effigie des plaies du Rédempteur; pendant qu'en signe de deuil, les navires européens mettaient leurs pavillons en berne et inclinaient leurs vergues en panne, les musulmans, parés de leurs plus beaux habits de fête s'embrassaient dans la rue en se félicitant; leurs enfants sau-

¹ C'est peut-être une allégorie, dont le sens caché était que la religion, persécutée sous Décius et ses successeurs, respira enfin sous le règne de Théodose; ou plutôt, c'est que les reliques de ces saints furent retrouvées en 479, plus de deux siècles après leur martyre.

taient , couraient de maison en maison ; prodigues comme des enfants , ils éparpillaient gaiement en mille largesses leurs petites économies , se donnant surtout le plaisir de se promener en voiture. Gens tristes , préoccupés de plaisirs , de piété ou d'affaires , musulmans et chrétiens se croisaient , et ne se maudissaient pas les uns les autres.

» Faut-il remonter bien loin dans l'histoire des deux races , des deux religions , pour rencontrer l'époque où un pareil rapprochement eût été impossible , où la douleur des uns , les réjouissances des autres seraient devenues le signal des violences les plus brutales. »

Quelques-unes de leurs fêtes religieuses , cependant , sont sanglantes et accompagnées d'excès en tout genre ; mais , sauf la mort de quelques animaux , que se permettent les mahométans , nous n'imitons que trop leurs folies dans nos réunions de villages les jours de divertissements , et dans les villes pendant les fêtes de carnaval , époque à laquelle les chrétiens deviennent *fous* , au dire des Arabes.

« Il est malheureux que des ruines qui rappellent des souvenirs si religieux , soient encore le théâtre de cérémonies sanglantes et ridicules. On lit dans l'*Algérie* , 22 août 1845 , les détails suivants sur la fête de Lella-Bona.

» On sait que les Arabes appellent les ruines d'Hippone du nom de Lella-Bona (Madame Bona). Madame Bona est une sainte dont la mémoire est en grand honneur ; elle est enterrée dans les citernes dont on retrouve à Hippone la ruine colossale. Le 3 août , c'était la fête de Lella-Bona-Bent-el-Hamsa ; c'était l'anniversaire du jour où la sainte fut inhumée. Ce jour-là la mémoire de cette sainte demande du sang ; aussi lui immole-t-on des coqs , toujours des coqs rouges , parce que Lella-Bona est *fille de la rouge* , Bent-el-Hamsa.

» Cette fête est célébrée par les nègres , qui passent la nuit en divertissements dans les vastes souterrains dont tous les voyageurs ont admiré les ruines. Le soir , les bougies s'allument

le kouscoussou est préparé par les négesses; le tambourin et le fifre ne cessent de faire entendre leur bruit assourdissant : alors nègres et négresses dansent chacun de leur côté, chacun à leur manière. D'abord, les mouvements ont de la lenteur et une sorte de nonchalance; puis, peu à peu, la mesure se précipite, les cadences deviennent plus vives; danseurs et danseuses, haletant de fatigue, ruisselant de sueur, finissent par tomber de lassitude en poussant de grands cris.

» Tout cela, vu à la lueur de quelques bougies, par une nuit sombre, dans de vastes souterrains auxquels tous les visages noirs donnent une certaine ressemblance avec l'enfer; çà et là des feux allumés, des femmes, des enfants accroupis le long des murs, d'autres qui courent échevelés à travers les danses; au-dessus de toutes ces têtes en mouvement, une voûte énorme en partie détruite, à travers laquelle on aperçoit les étoiles du firmament et les hautes cîmes des arbres qui ont poussé dans les crevasses formées par le temps : toute cette fantasmagorie forme un spectacle fort curieux.

Voilà le peuple parmi lequel nous avons à vivre : on voit d'après cette esquisse rapide des mœurs arabes, qu'il y a bien peu de points de contact entre les vainqueurs et les vaincus, et l'on pressent quels obstacles nous restent encore à vaincre. C'est à la patience, à la charité chrétienne, c'est aux bons exemples, c'est à la sagesse de l'administration, à terminer une œuvre difficile, mais bien précieuse aux yeux de la religion.



CHAPITRE V

Erection de l'évêché d'Alger. — Bulle de Grégoire XVI. — Mandement de Mgr l'évêque. — Installation, cérémonies, etc. — Catéchisme de saint Augustin.

Le rétablissement de la religion dans un pays livré depuis longtemps à l'erreur est consolant pour le chrétien qui se plaît à bénir la divine Providence faisant briller de nouveau le flambeau de la foi au milieu d'une nation plongée dans de vieilles et profondes ténèbres. Pour celui-là même qui n'a pas le bonheur de croire, c'est encore un spectacle plein d'intérêt et bien digne de ses méditations. Il ne peut en effet nier que la civilisation ne marche à côté de la religion sur le terrain qu'elle vient de conquérir, que l'homme jusque-là livré aux instincts de la brute et à toute l'intensité de ses passions commence à connaître un frein dès qu'il prête une oreille attentive aux leçons évangéliques et qu'il y conforme peu à peu ses actions; il est dès lors plus fidèle à sa parole; le livre que le prêtre met entre les mains de l'Arabe fataliste, lui donne la patience et la résignation, et lui fait espérer un avenir meilleur après les peines inséparables d'une vie passagère. Puis encore, les enfants de ces malheureux mahométans, ramenés à la foi, tout en recevant l'instruction chrétienne et les grâces surnaturelles attachées aux sacrements de l'Eglise, acquièrent des connaissances utiles même à leur bonheur matériel. Le vicaire qui les catéchise,

ces humbles frères qui s'occupent gratuitement de leur éducation première et les charment par la douceur de leurs entretiens familiers et la récitation des cantiques, les bonnes sœurs de la Charité qui les soignent dans leurs maladies avec une tendresse maternelle ou qui façonnent leurs jeunes filles à des habitudes laborieuses, la puissance de la prière et de l'aumône qu'on leur apprend avant tout, c'est le cortège nécessaire, c'est le complément du nouveau culte, apporté par la charité au milieu d'eux avec le code d'union et de paix, que les passions mauvaises dénaturent quelquefois, mais qui n'en reste pas moins l'œuvre et le bienfait de Dieu, semence divine qui germe à la longue dans la terre la plus stérile.

Obligé, pendant deux années, de chercher un refuge dans une chapelle improvisée à la hâte, le culte catholique circonscrit, gêné dans son exercice, ne répondait plus aux vœux d'une population que chaque jour voyait s'accroître devant ce besoin de tous les temps; la sollicitude de l'administration ne pouvait rester oisive. A la suite d'une négociation conduite avec autant de mesure que de convenance, et sous l'inspiration d'une nécessité réciproquement appréciée, le culte catholique à Alger a trouvé, dès la fin de 1832, un lieu digne de lui¹. Oran, d'abord, Bône, ensuite, ont imité cet exemple.

Ainsi, sur les points où nous sommes, le christianisme a maintenant relevé ses autels. Les premiers en appelleront d'autres, et la Croix une fois plantée, les ans et le séjour lui donneront de nouveaux soldats.

C'est dans les troisième et quatrième siècle que le christianisme parvint à s'établir dans le littoral de l'Afrique : à cette époque, sous la salutaire influence d'une tribune devenue l'écho

¹ Pour attirer les Arabes dans cette église, on en a décoré le frontispice des quatre passages suivants dans leur langue : Dieu, qu'il soit béni et exalté a dit : Que le temple soit fondé sur la piété. — Les temples appartiennent à Dieu; n'y invoquons pas d'autres divinités que Dieu. — La prière est pour les fidèles une obligation déterminée à certaines heures. — Acquitez-vous des prières, ainsi que de la prière du matin, et montrez-vous obéissant à Dieu.

des vérités les plus sublimes comme des plus pures leçons de la morale , fleurirent Carthage , Hippone et d'autres villes que l'islamisme vint replonger plus tard dans les ténèbres de l'ignorance.

Après un si long exil, était réservé à la France de le faire reparaître sur des rivages dont il avait déjà rendu les populations plus heureuses : ses doctrines de salut pénétreront encore dans les cœurs. Les églises catholiques de la Régence sont à la fois les premières qui , depuis quatorze siècles, aient été consacrées en Afrique , et les seules qui existent aujourd'hui dans cette partie du monde. Ainsi l'Égypte et les États barbaresques auront vu briller tour à tour les armes et auront servi de théâtre aux victoires de la France, qui , par son zèle charitable autant que par sa valeur , est appelée de Dieu à ramener les populations à l'unité catholique.

» Chez ces peuples des montagnes, qui n'ont d'autre religion que la force , d'autre Dieu que leur épée, si de nouveaux apôtres chrétiens veulent tenter une conversion, qu'ils partent, la lice est ouverte , nos vœux suivront leur pieuse audace : l'Afrique profitera de leur triomphe, et les couronnes de martyrs qui les attirent , pourront devenir aussi dans ces contrées sationnaires le marchepied de la civilisation.

» On assure que le gouvernement français , d'accord avec le Saint-Siège, a l'intention d'envoyer dans la Régence des lazaristes orientalistes : ce serait là sans doute une excellente idée ; étrangers à l'ambition et au monde, ces saints hommes ne veulent le bien que pour le bien, et en pareil cas , pour le faire, peu leur importe le théâtre, c'est dans leur conscience seule qu'ils en trouvent la récompense¹. »

Deux actes de l'administration du duc de Rovigo , gouverneur général de l'Algérie , doivent être cités avec éloge : l'établissement de l'hôpital du dey , et celui de l'église catholique. Cette dernière mesure choqua beaucoup moins les musulmans qu'on

¹ Genty de Bussy, *Régence d'Alger*.

n'aurait pu le croire , car notre indifférence religieuse était ce qui les blessait le plus ; ils furent bien-aises de voir que nous consentions enfin à prier Dieu.

« Le lendemain de la victoire de Staoueli ¹ , le 19 juin 1835, fut le premier dimanche que l'armée salua sur la terre d'Afrique. Au pied de la hauteur que couronne le marabout , deux tonneaux supportant quelques planches servaient à improviser un modeste autel , le grand palmier de la fontaine était comme une colonne de ce temple illimité , et un ciel pur en était le dôme. Là fut solennisé pour la première fois depuis tant d'années , le saint jour du Seigneur : le catholicisme prit de nouveau possession d'une contrée où il avait été si longtemps florissant ; un aumônier célébra la messe, et les guerriers encore tout poudreux de la gloire de la veille, sous les rayons brûlants d'Afrique , humilièrent leur front devant le Dieu dispensateur des batailles. Le sacrifice divin semblait sanctionner le retour de la liberté et de la civilisation , filles de l'Évangile , sur ce rivage, où peu de jours auparavant le despotisme et la barbarie, en face du Coran, planaient sur un désert.

Mais pour établir d'une manière durable et régulière l'empire de la religion dans la nouvelle colonie , pour frapper en même temps les regards des populations par l'éclat des ornements ecclésiastiques , l'érection d'un évêché devenait d'un besoin indispensable et d'une utilité majeure, et le gouvernement s'en occupa dès que cette mesure devint possible.

Le roi ayant sollicité , en 1838 , l'érection d'un évêché pour les possessions françaises du nord de l'Afrique , cette demande fut accueillie avec empressement par le souverain pontife. Le siège épiscopal fut fixé dans la ville d'Alger , principal point de la colonie , et devint suffragant de la métropole d'Aix, avec laquelle , au moyen de bateaux à vapeur, les communications sont rapides. La cathédrale fut mise sous l'invocation

¹ C'est sur ce champ de bataille que les Trappistes exercent aujourd'hui leur industrie agronomique et donnent l'exemple de toutes les vertus.

de saint Philippe. Le pape, dans sa bulle donnée à Rome le quatrième jour avant les ides d'août (9 août), entre dans de grands détails sur l'Afrique; il exprime combien il est consolé au milieu des soins multipliés de son pontificat, et combien est adoucie la douleur dont son âme est navrée à l'aspect déplorable de l'état présent de la religion; puis il retrace dans les termes suivants l'ancienne gloire de l'Eglise d'Afrique: « Lorsque nous nous rappelons les églises de Carthage et d'Hippone, l'une illustrée par le sang du martyr Cyprien, l'autre qui a acquis tant de gloire par la sainteté et le savoir d'Augustin; lorsque nous reportons nos souvenirs sur les autres et nombreuses églises d'Afrique, honorées par le zèle et la doctrine de leurs évêques, célèbres par la fréquente réunion des conciles, glorifiées enfin par la piété et l'inébranlable fermeté des fidèles qui aimèrent mieux braver la mort que d'abjurer la vraie foi de Jésus-Christ, cette pensée nous réjouit et soutient notre espoir que toute l'Afrique, avec l'aide de Dieu, sera un jour rétablie dans son ancienne gloire et splendeur. Telle doit être notre attente, si nous mesurons nos espérances à d'aussi brillants débuts. »

Dès le 28 octobre de la même année, M. A. A. Dupuch, grand vicaire de Bordeaux, ayant été nommé au siège d'Alger, s'empressa de publier un mandement dans lequel il faisait connaître ses sentiments, ses vœux et sa charité pour le peuple chrétien qu'il allait gouverner. Il disait aux soldats :

« Ecoutez, vous, d'abord, généreux et vaillants guerriers, dignes fils, dignes soldats de la France, dignes chefs de pareils soldats! à vos armes victorieuses et invincibles nous venons joindre les pacifiques armes, les armes plus invincibles encore de la charité; à vos palmes, qui seront immortelles parmi les hommes, nous venons unir les impérissables triomphes de la charité qui doit demeurer toujours. — Votre vaillante épée nous a préparé les voies; mais, sans nous, vous l'avez saintement proclamé vous-mêmes, vos glorieux trophées, vos con-

quêtes, n'eussent jamais été qu'incomplets et mal assurés. »

Il rappelait, à ce sujet, l'admirable expression d'un ministre : « Il nous faut prendre une dernière et solennelle possession de cette terre au nom de Dieu et de la France. » Et il complétait cette pensée en disant : « qu'il voulait replanter, sur cette ancienne terre d'Afrique, jadis si riche, si heureuse, si glorieuse, la Croix qui a civilisé le monde, éclairé les nations, brisé les liens des captifs, et répandu tant de lumières et de bénédictions partout où elle a brillé. »

Mgr l'évêque d'Alger, qui a pour armes le pélican¹, et qui veut aimer ses ouailles comme saint Augustin, et les aimer beaucoup et toujours, parce que où il y a de l'amour il n'y a plus de fatigue, traçait ce beau portrait de la contrée qui allait être confiée à ses soins.

« O Eglise d'Afrique, si célèbre parmi toutes les Eglises, et par la lumière éclatante de tes docteurs, et par l'invincible courage de tes martyrs, et par l'héroïque constance de tes confesseurs illustres, et par la pureté de tes vierges sacrées, et par les solitaires de tes déserts, et par la multitude et les décisions importantes de tes conciles, où s'asseyaient autour des Cyprien, des Augustin, tant de saints évêques dont tu étais si fière ! ô Eglise d'Afrique, Eglise des Augustin, des Cyprien, des Tertulien, des Eugène, des Fulgence, des Perpétue, des Félicité, cesse, cesse enfin tes gémissements et tes larmes. Terre des Vincent de Paul et des saint Louis, l'heure de ta délivrance a

¹ Le signe qui décore la première page de notre lettre, qui en va orner et unir les dernières lignes, c'est le nôtre, toutes nos lettres, tous nos actes, tous nos rapports avec vous en seront marqués, partout il nous accompagnera : tel il aura brillé à l'autel saint au jour solennel de notre consécration épiscopale, attaché aux flambeaux ardents du sacrifice, tel il brillera toujours devant nous : heureux s'il n'a pas perdu son éclat au jour de nos funérailles paternelles, si compris enfin de vous dans toute sa plénitude d'amour et de force, vous le gravez un jour vous-mêmes en l'arrosant de vos larmes sur notre tombe que nous choisissons déjà parmi les vôtres, parmi celle de vos parents, de vos amis les plus chers. »

sonné. Assez longtemps tu fus éivrée des pleurs et du sang des captifs ; assez longtemps, ô guerrière Alger, ton nom répandit au loin l'horreur et l'effroi.... Tu es tombée, tu es tombée, Alger ! ou plutôt, lève-toi, lève-toi ; n'as-tu pas entendu la voix du successeur de Pierre, qui, au dix-neuvième siècle comme au cinquième, au quatrième, au premier, l'annonçait avec une ineffable allégresse, que ton évêque allait venir, et avec lui le règne de la charité. *Hæc scilicet causa est cur merito repletur gaudio cor nostrum et lingua nostra exultatione* ¹.

» Ou plutôt mille fois, levez-vous tout entière, sainte Eglise d'Afrique ; regardez autour de vous, tous ceux-ci sont encore à vous ; voici que la chaîne de vos pontifes se renoue ; le sang de vos martyrs germe, plus fécond que jamais ; le siège d'Augustin se relève ; avec lui, se relèvera le siège empourpré du sang de Cyprien ! Salut donc, salut, jour sacré, jour de bénédiction et de gloire, jour un des plus beaux qui aient lui depuis longtemps pour l'Afrique, pour la France, pour l'Eglise de Jésus-Christ ! jour préparé par tant de courage, de revers et de victoire ! brille, brille enfin de toutes les splendeurs les plus vives, les plus ardentes de la charité ! »

Enfin arriva le jour où le prélat africain allait prendre possession de son siège ; il bénit cette population qui se dressait autour de lui, foule nombreuse composé de Français, d'Italiens, d'Espagnols, de Maltais et d'Arabes. Les détails de cette religieuse cérémonie qui toujours émeut le spectateur pressé, dans nos villes chrétiennes, autour de son nouvel évêque, avaient un intérêt nouveau en raison du pays où elle se passait. Le nouveau prélat arrivait sous d'heureux auspices : sa charité ardente, son savoir, son zèle, la bienveillance que lui avait témoignée le souverain pontife, dont il avait reçu des reliques précieuses et un calice d'or ², donnèrent les plus douces espé-

¹ Allocutione habita in consistorio secreto, 13 sept. anno 1838.

² Plus tard S. S. fit passer dans notre colonie africaine une somme de mille écus romains, environ cinq mille francs, pour les besoins de l'Eglise naissante.

rances ; puis , son caractère aimable et plein de douceur lui attirait tous les cœurs ; son esprit conciliant était très-propre à créer tout ce qui manquait dans la colonie, et ses actions en parfaite harmonie avec ses Instructions publiques ne pouvaient que gagner l'esprit du peuple.

« Ce qui a manqué pendant longtemps à l'Algérie française , dit un écrivain dont le témoignage ne peut être suspecté, c'est la pensée religieuse.... Nous craignions d'exciter le fanatisme des Arabes si nous nous étions montrés trop bons chrétiens !... Etait chrétien qui voulait, mais le gouvernement ne l'était pas, et cette sécularisation complète du pouvoir semblait plus politique encore en Algérie qu'en France... Tout sauvages qu'ils nous paraissent, les Arabes n'ont pas tardé à pénétrer ce secret de notre tolérance , et ils l'ont estimée ce qu'elle nous coûtait ; et tandis que nous étions tentés de les traiter de barbares parce qu'ils n'avaient pas nos arts et nos sciences , ils étaient tentés , de leur côté , de nous prendre pour barbares parce que nous paraissions à peine avoir une religion... Nous avons craint d'être détestés comme chrétiens, et nous l'étions encore plus comme impies... De tous nos établissements en Algérie, le plus fort et le plus efficace c'est *l'évêché*, c'est celui qui a le mieux montré aux Arabes que nous voulons fonder en Afrique un empire durable.

» Un prince polonais avait établi une grande ferme dont les terres étaient cultivées par des Arabes et des Kabiles. Au commencement le prince avait cru devoir y placer un détachement de cavalerie pour protéger l'établissement contre les tentatives de révolte des ouvriers qu'il employait ; il a bientôt demandé qu'on lui retirât ces hôtes inutiles ; il est resté avec quelques ouvriers allemands au milieu des indigènes ; et jamais cheik ne

¹ L'indifférence des Français en matière de religion a produit sur les Arabes un étrange résultat. Ils en sont venus à désirer qu'il y ait chez nous un principe religieux, et on leur entend dire souvent . Il n'est pas fâcheux que les Français soient chrétiens, mais qu'ils ne soient pas même chrétiens.

fut plus respecté à la tête de sa tribu. L'opinion que les nouveaux compatriotes ont conçue de ses sentiments religieux, est une des principales bases de l'ascendant qu'il exerce sur eux. Une des premières constructions qu'il a fait élever est une chapelle, et c'est au son d'une cloche et au pied d'une croix que les Arabes se réunissent pour les travaux de la communauté.

» J'attends beaucoup de l'Eglise d'Alger, d'abord à cause de son évêque, mais surtout en voyant la carrière ouverte devant elle. Cette Eglise en Orient est la seule qui soit libre, et qui ait près d'elle un gouvernement qui professe son culte; c'est le culte du maître. C'est ce que la cour de Rome a compris avec sa sagesse ordinaire, lorsque, sur la demande du gouvernement français, elle s'est hâtée d'ériger l'évêché d'Alger; s'alliant avec bonheur aux vues du gouvernement, elle le remerciait de relever en Afrique les autels consacrés par le sang des martyrs; elle s'applaudissait d'ouvrir avec lui une nouvelle carrière au catholicisme, et proclamait à la face du monde chrétien combien le clergé français était digne par ses vertus, de la mission que lui donnaient les victoires de nos soldats.

» Placée près du péril, exposée au martyre, ayant sans cesse des infortunes à consoler, des misères à soulager, des prisonniers français à délivrer, des prisonniers arabes à soigner, toujours en action, toujours en vue, l'Eglise d'Alger, retrouve les beaux jours de l'Eglise chrétienne¹. »

Lorsque la religion catholique a été inaugurée en Afrique, lorsque la Croix y a été replantée de nouveau, lorsqu'il a fallu promulguer le code catholique au milieu des enfants de Mahomet, ç'a été une pieuse pensée de publier le recueil des premiers enseignements de la foi et les règles de conduite pour le chrétien, sous le patronage du grand évêque d'Hippone. Sa parole, ressuscitée, après tant de siècles, sur ce sol autrefois évangélisé par lui, produira peut-être les mêmes fruits que lorsqu'il rassemblait autour de sa chair la foule attentive. Mgr Dupuch aura

¹ Saint-Marc Girardin.

laissé, par la publication de son catéchisme, un monument, et son nom y demeurera, quel que soit le jugement qu'on portera de cet évêque. Avant de condamner ce prélat, il faut bien apprécier les circonstances difficiles où il a été placé ; si son zèle l'a quelquefois porté trop loin, il restera constant que ce fut un saint prêtre, un pontife savant et charitable.

« Ceux qui lisent ce livre, s'ils le comprennent, en rendent grâce à Dieu ; s'ils ne le comprennent pas, qu'ils prient afin que Dieu les instruisse intérieurement, lui dont le visage est plein de science et d'intelligence¹.

» Que pouvons-nous désirer, que pouvons-nous faire, dit M. l'abbé Dagret dans son épître à l'évêque d'Alger, heureux de chercher en vous, comme vous cherchez dans saint Augustin, la règle et l'esprit de nos devoirs ? Et lorsque nous vous donnâtes le charge de formuler pour vos fidèles la foi que vous leur veniez apporter, comment n'aurions-nous pas eu la pensée de puiser aux sources d'Augustin ? Nous venions d'ailleurs de recevoir les œuvres magnifiques de notre saint docteur, lorsqu'une de vos paroles bénies vint nous frapper. Dans les effusions de notre cœur, en présence de votre peuple, vous vous êtes écrié : Augustin !... ce saint docteur dont nous ne savons que nous rappeler les leçons et les œuvres, et plût à Dieu que nous pussions le reproduire au milieu de vous ! A ce désir, notre pensée se trouva fortifiée, et nous nous mîmes à l'œuvre. »

Mgr l'évêque d'Alger, en félicitant M. Dagret sur le zèle qu'il avait apporté à la rédaction du catéchisme de saint Augustin, lui disait² : « Combien ils sont délicieux les fruits de cet arbre qui *nous appartient*, suivant votre heureuse expression, tels surtout que vous les offrez dans votre corbeille mystérieuse ! qu'il est suave, qu'il sera salutaire aux âmes, le miel que vous avez composé, abeille diligente et nourrie des sucres les plus

¹ Saint Augustin. *De dono perseverantie.*

² Lettre de Ch. Dupuch à son cher et bien-aimé coopérateur. (Alger, 19 juillet 1841.)

purs... Nous prions, par saint Augustin, Celui qui est l'unique vie de nos âmes, de bénir de plus en plus vos efforts, afin que selon les desseins de Dieu sur notre Eglise, le *Catéchisme d'Alger, expliqué par saint Augustin*, produise parmi ceux vers lesquels nous avons été envoyés ensemble, les fruits continuels de grâce, de science et de sanctification. »

Dans une introduction, M. Dagret fait l'histoire de l'Eglise d'Afrique, et son ouvrage n'est que l'expression simple de la doctrine chrétienne; il renferme des instructions sur l'étude de la religion, sur la connaissance de Dieu, sur l'homme, sur l'histoire de la religion, les prédications de Jésus-Christ, ses miracles et sa passion, sur les mystères. Ensuite l'histoire de l'Eglise, les fins de l'homme, la loi de Dieu en général, ses commandements et ceux de l'Eglise, le péché, les vertus chrétiennes, remplissent plusieurs chapitres, et les sacrements terminent l'ouvrage.



CHAPITRE VI

Etablissements religieux fondés en Algérie depuis l'occupation. — Lettre de l'évêque d'Alger à ce sujet. — Sa visite pastorale en 1843.

C'était bien au chef de l'Eglise d'Alger qu'il convenait de donner la statistique religieuse de son diocèse ; lui seul, mieux que tout autre, pouvait connaître comment les mosquées s'étaient peu à peu transformées en temples chrétiens ; comment des hospices , des maisons pour les malades , les orphelins et les vieillards , s'étaient établis ; comment, à mesure que notre domination s'était étendue en Afrique , tout ce qui peut contribuer à la dignité du culte , à l'exercice de la charité , à la pompe des cérémonies , avait pris un égal accroissement. Nous allons donc nous servir d'abord des renseignements fournis par Mgr Dupuch ; puis , le récit de sa visite pastorale entreprise en 1843 mettra le lecteur à même de se former une idée aproximative et consolante de tout ce qui a été fait pour la religion et de ce qui peut se faire encore.

Extrait d'une lettre de Monseigneur l'évêque d'Alger à MM. les membres du conseil central de l'œuvre pour la Propagation de la Foi¹.

Bone, 22 avril 1839.

« J'ai dans la seule ville d'Alger, environ dix mille catholiques, sans y comprendre les troupes de la garnison. Je ne

¹ Personne n'appréciait mieux que Mgr l'évêque d'Alger cette œuvre

sais pas d'une manière précise le nombre des catholiques dispersés dans le massif d'Alger ; ce que je sais , c'est qu'il me faudrait au moins quatre églises pour administrer décemment les secours de la religion aux colons , soit aux vingt-cinq mille soldats répandus dans les divers camps du massif , soit aux douze cents condamnés militaires employés aux travaux des routes ; et pourtant c'est à peine si l'on peut célébrer les saints mystères au village de Delhy-Ibrahim , dans une espèce de cabane qui sert malheureusement à la fois d'église catholique et de temple calviniste. Il me faudrait non-seulement des églises provisoires , mais encore et surtout des fonds pour entretenir trois ou quatre missionnaires. Une excellente famille , établie à deux lieues d'Alger , avait donné une chambre assez grande pour contenir soixante personnes ; on l'a convertie elle-même en chapelle ; autel , ornement , tout a été offert et préparé : c'est beaucoup pour nous qui sommes si pauvres.

» A Alger même , indépendamment de la petite cathédrale de Saint-Philippe , qui deviendra une très-jolie église¹,

éminemment chrétienne , dont les fruits abondants devaient profiter à son diocèse , peuplé de tant d'infidèles , plus qu'à tout autre ; aussi , le 27 janvier suivant , adressait-il à ses collaborateurs une circulaire dans laquelle il leur recommande l'association pour la Propagation de la Foi.

¹ Au-dessus de chaque galerie , excepté dans la partie orientale , règne une tribune munie d'une balustrade en bois travaillée avec beaucoup d'art. Une place y est réservée pour le gouverneur et sa famille , et il s'y rend de son palais , qui est attenant au temple , par une porte de communication. Des armoires ont été pratiquées çà et là le long des murs , et sont fermées par des portes de bois , composées de plusieurs pièces de rapport , chacune d'une couleur différente ; les pans intérieurs sont revêtus , jusqu'à la hauteur de la tribune , de carreaux de porcelaine blanche et bleue , qui produisent le reflet le plus singulier sur ceux qui entrent. La chaire , adossée à une colonne , est ornée de sculpture d'une délicatesse et d'un fini remarquable : devant le lieu où l'on conservait le Coran , et vers lequel les musulmans se tournaient dans leurs prières en implorant le secours d'Allah , on a dressé une statue de la Vierge. A quelque pas de là surgit le maître-autel , dont la richesse est en harmonie avec le temple. Il offre plusieurs espèces de marbres précieux , des sculptures élégantes et des formes gracieuses ; une balustrade sépare le sanctuaire du reste

les promesses qui m'ont été faites à Paris se réalisent, j'aurai bientôt dans la mosquée extérieure de la Casbah, que je consacrerai le 3 mai prochain, à la Sainte-Croix, une succursale fort utile et presque indispensable aux habitants de ce quartier ainsi qu'aux habitants du fort de l'Empereur et des deux communes environnantes. Les sœurs de Saint-Joseph, mes chères et infatigables auxiliaires, font bâtir une chapelle dans leur principal établissement d'Alger. On me promet d'en construire une au nouvel hôpital civil et au collège; on va même jusqu'à me faire espérer qu'avant la fin de l'année je pourrai bénir une seconde succursale vers la porte Bab-el-Ouel, où se trouve une mosquée qui sert encore de magasin militaire. Déjà j'ai une école de filles très-florissante, une sale d'asile de cent petits enfants, un couvent, une société de charité, composée de cent dames divisées en sept sections, de bonnes âmes qui se partageront les plus pressantes misères d'une population malheureuse. — Mais pour ces églises naissantes, pour les prisons où sont entassés des milliers d'infortunés, et pour d'immenses hôpitaux, je n'ai que deux prêtres qui ne reçoivent que 1800 francs chacun par an. Il faut avec le traitement des trois chanoines, pourvoir à la cure de la cathédrale, aux succursales, au secrétariat de l'évêché, et en tout cinq personnes pour un travail aussi considérable.

de l'édifice; il est orné d'un côté par le banc des marguilliers, et de l'autre par le trône épiscopal.

» Mais ce qui frappe le plus en entrant dans la mosquée, ce sont les inscriptions presque colossales (chaque lettre n'a pas moins de trois à quatre pieds de long) qui en ornent les parois; elle contiennent des sentences tirées pour la plupart du Coran, propres à réveiller la foi d'un disciple du prophète et à lui inspirer du respect pour le lieu saint. Une inscription rappelle l'histoire des sept Dormants,

» Ce monument, grâce au zèle éclairé du prélat qui gouverne l'Eglise d'Alger, n'a subi aucune modification essentielle, et sa transformation en temple chrétien n'amènera jamais, nous l'espérons, aucune espèce de changement capable de faire naître des regrets dans le cœur des véritables amis des beaux-arts. »

(*Descrip. par M. l'abbé Bargès.*)

» Je n'ai, sur Oran, Mostaganem et toute cette province, que des renseignements incomplets : dans quelques semaines j'aurai tout vu par moi-même. Les lettres de deux prêtres que j'y ai déjà envoyés me déchirent le cœur. Ils n'ont pas d'église ; une chambre étroite , voilà tout ce qu'ils possèdent jusqu'à présent dans la première de ces villes , qui compte environ cinq mille habitants catholiques , sans parler d'une garnison nombreuse. A Mostaganem, à Arzew, et tout près d'Oran, il n'y a pas même de chapelle. Ils demandent à grands cris des sœurs, des écoles, un prêtre de plus, des ornements, des livres.

» Quant aux provinces de Boue, de Constantine, au territoire de Beugie, je peux m'expliquer plus longuement. Bougie, petite ville composée de toutes sortes de ruines, n'est encore qu'un commencement de possession française, et a besoin, plus que le reste de l'Algérie, des lumières de la foi et des bienfaits d'une colonisation chrétienne. Le gouvernement français ne reconnaît encore aucun prêtre pour desservir la petite église de cette ville, dont tant de maisons furent détruites par suite du siège : mais les autorités locales, qui, là comme partout, sont admirables de zèle et de dévouement religieux, ont assuré une chapelle et un humble presbytère. J'y ai placé un excellent ecclésiastique alsacien, vraie providence pour les soldats de la légion étrangère et pour l'enfance ; il est tout à la fois curé et maître d'école.

Il faudrait à Philippeville, qui s'élève comme par enchantement (la garnison et les habitants le demandent à grands cris) un prêtre, un instituteur, et par conséquent une église et une école. J'ai eu la pensée de faire construire, à la fin de mai prochain, une grande baraque en planches, qui servirait à la fois de presbytère, de chapelle et d'école, le curé étant encore instituteur primaire, ce qui est inappréciable dans ce pays nouveau. Avec l'hôpital militaire, les soins que réclameraient les soldats qui, partout en Afrique, nous donnent d'inexprimables consolations, avec les enfants et une population qui croît à

chaque instant, un bon prêtre trouvera de quoi remplir une sainte et laborieuse vie.

» Constantine compte à peu près trente mille habitants. Les vingt lieues de désert qui la séparent de Philippeville et de Stora sont peuplées d'une foule de tribus qui seraient bientôt chrétiennes si elles ressemblaient aux indigènes de la capitale et à ceux du grand désert qui m'ont été présentés par le cheik El-Arab. M. l'abbé Suchet, qui a généreusement sollicité et admirablement rempli les fonctions de missionnaire de Constantine, y a déjà parfaitement approprié une belle église, un presbytère, un établissement pour les sœurs que j'y ai conduites et installées. J'y ai été reçu comme un ami, un père, un véritable évêque; j'y ai béni solennellement l'église, le cimetière, un autel portatif; j'y ai célébré une messe d'actions de grâces pour la conquête, et un service pour les braves morts sous les remparts de la ville; puis, j'ai donné la première communion à cinq enfants confirmés venus à notre secours. Trois saints prêtres seraient nécessaires dans cette seule partie de l'Algérie. J'oubliais de vous dire qu'à Philippeville, j'avais béni un cimetière et la ville elle-même, à la fin d'une magnifique cérémonie, au milieu d'un camp, entouré d'une foule d'Arabes, au bruit des fanfares et du canon. Après avoir célébré la messe, sur un autel de fleurs, de gazon et de trophées d'armes, j'adressai quelques mots à nos soldats ivres de joie et à leurs dignes chefs, et je donnai la bénédiction pontificale, qui fut reçue avec un pieux respect.

» A Bone, il y a eu cinq cents communions pascales; j'y ai confirmé environ soixante personnes; et j'y ai baptisé la première cloche du diocèse, celle de l'église de Saint-Eugène de Prariah, celle de la charmante église de Sainte-Philomène de Byr-Kaden, etc. Saintes et délicieuses journées, que je compte parmi les plus belles journées de mon épiscopat!

» Elles duraient encore que je repartais, traversant les premières chaînes de l'Atlas, remontant désormais sans effort les gorges pittoresques de la Chiffa pour gagner Médéah, Quelle

jolie église, et comme elle a été merveilleusement pourvue de tout ! la Croix la domine... mais bientôt quel sera le hameau, la cité mauresque ou française, sur lesquels on ne la verra pas briller !

» Le 6 août, je franchissais le col célèbre de Mouzaya. Le 8, jour anniversaire de ma première communion, arrivé sur le col même, et à genoux sur le plus haut sommet, je priais pour ceux qui tant de fois et si vaillamment y combattirent, et dont je mouillais de mes larmes les ossements cachés sous les myrthes et les bruyères. C'est alors que d'une voix profondément émue et retentissante par tous ces échos étonnés, je bénis, en étendant ma croix, ces montagnes, ces campagnes immenses, et jusqu'à cette mer immense qu'un prince avait déclarées françaises en étendant sa victorieuse épée, comme je les déclarais chrétiennes en les foulant de ma houlette pastorale, en offrant le sang de la Victime sainte !

» Je célébrai la messe un peu plus tard, sur le revers opposé de l'Atlas, au plateau de la Croix ; il était dix heures. Figurez-vous des grottes profondément creusées dans le roc vif, portant encore la trace séculaire de leurs premiers habitants, et au-dessus une croix, une véritable croix chrétienne, une croix incrustée parmi des touffes de lauriers-roses chargés de fleurs embaumées. Du pied de la croix, où il enfonce ses racines sauvages, un figuier immense se détache et forme une gracieuse coupole ; le Bouroumi, *ruisseau du père des chrétiens*, coule auprès sous une voûte de feuillages et de fleurs.

» Mais déjà un de nos spahis roule avec effort la pierre ou s'appuiera l'autel ; un second fait feu avec sa carabine et allume la mèche qui doit éclairer nos rustiques flambeaux ; un autre est descendu et puise dans des burettes éclatantes l'onde pure du Bouroumi. Des rameaux fleuris s'enfoncent, avec nos cierges improvisés, dans les anfractuosités du rocher ; d'autres gracieux rameaux effeuillés forment le tapis épiscopal ; les stalactites descendent comme de magnifiques guirlandes. J'ai revêtu

nos plus beaux ornements pontificaux ; j'attache ma crosse à une ronce qui descend du roc , parmi les pampres de vignes et de fleurs , symbole singulièrement expressif ... J'offre l'auguste sacrifice , je renouvelle ma première communion. J'avais prié pour ceux qui succombèrent dans ces lieux mémorables , pour d'anciens et infortunés esclaves chrétiens qui avaient creusé la mine de cuivre voisine , pour ceux à qui je devais un pareil jour , pour l'Afrique , pour vous , pour vous mille fois bénis que vous êtes de tous les biens que vous ne cessez de faire¹.

» A Millianah , j'allais visiter nos guerriers malades , baptiser des enfants , et préparer une église pour l'arrivée prochaine du curé de Saint-Adéodat. Avant de repartir , le 11 au matin , dès les premières clartés de l'aurore , j'étais à genoux au pied de la cime du mont Zauhar , le géant de ces contrées. Le sol était jonché , par les mains des soldats , de fleurs humides de rosée. Dans la redoute voisine , devant laquelle se dressait comme par enchantement un autel , la musique militaire se faisait entendre à travers les crénaux noirs par la poudre : le général Reveu , son état-major , la garnison gravissaient la colline ; j'offrais encore les sacrés mystères , et encore et toujours pour ceux qui moururent en nous frayant la route : quel ministère !

» Encore quarante-huit heures , et nous rentrions dans Alger , d'où , après avoir chanté la glorieuse assomption de Marie , nous repartions , sans plus de délai , le 15 , à huit heures du soir , pour continuer nos courses pastorales dans la province de l'ouest.

» A Cherchell , l'ancienne *Julia Cæsarea* , dont il porte le titre épiscopal , les cinq cents habitants civils et sa garnison célèbrent à l'envi la piété et le zèle de leur excellent curé.

» A Mostaganem , rendue célèbre par nos soldats , cent petits Arabes *in extremis* y ont été baptisés : saintes et joyeuses prémices !

¹ Cette lettre est adressée aux membres du conseil général de l'Œuvre pour la Propagation de la Foi , qui a tant fait pour le diocèse d'Alger.

» Arzew, *Arsenaria* des Romains, n'avait jusqu'ici été visitée que de loin en loin; désormais, et sous le patronnage de saint Jacques, apôtre, sa petite chapelle sera régulièrement desservie par un des pères auxiliaires d'Oran.

» Je revois Oran, la seconde ville chrétienne du diocèse, car il y a, sans compter des hameaux, etc., près de neuf mille catholiques; l'établissement des sœurs trinitaires fleurit de plus en plus et rend d'immenses services; il y a un an, j'en avais consacré la belle chapelle; l'église paroissiale, ancien sanctuaire d'un couvent de religieuses espagnoles, bâti par Charles V, dont les nobles armoiries bien conservées en font encore la décoration, pouvait contenir cent personnes au plus. On doit y construire un hôpital pouvant recevoir quatorze cents malades; il y aura une chapelle.

» J'ai comblé les vœux des habitants de Mers-el-Kébir, ils sont déjà quatre cents vivant à terre, et trois cents demeurant dans des barques. L'hiver dernier, pour exaucer leurs vœux sans cesse renouvelés, la messe avait été célébrée sur un trois-mâts; dans la belle rade qui est abritée par le fort; tous les bâtiments s'étaient rapprochés; sur le pont, sur les mâts, sur les vergues, c'était une multitude d'heureux fidèles qui s'unissaient aux sacrés mystères avec de vifs transports de joie; aussi, comme ils ont été consolés, quand dans quarante heures, et grâce à leur élan unanime, chapelle, presbytère, école, autel, tout a été prêt; la cloche était incessamment agitée; tous avaient des habits de fête. Un vieux marin, sa boutonnière ornée de la croix d'honneur, faisait l'office de sacristain!..

» En résumé, j'ai cinquante mille diocésains catholiques; dans dix mois, j'en aurai soixante mille, tous habitants civils, et quatre-vingt mille militaires. D'après de précieux renseignements, on évalue à cinq ou six millions la population totale. O mon Dieu, que d'âmes à sauver!.. J'ai bientôt plus de cinquante

¹ Dans cette visite pastorale, le couvent des Trappistes de Staouéli ne fut point oublié: nous avons reporté à cet article les détails de cette visite.

églises ou chapelles ; j'ai un commencement de grand séminaire , une école de jeunes clercs , quatre-vingt seize orphelins ou orphelines chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul ou ailleurs , trois sociétés de dames de Charité , seize maisons religieuses d'éducation , de secours , de refuge , d'expiation , de travail , contenant soixante-quinze sœurs , et en y comprenant les frères de la Trappe , soixante-douze frères et soixante-six prêtres.

» A qui tous ces trésors ? A Dieu , parce qu'ils viennent de lui. A qui après Dieu ? A l'œuvre de la Propagation. Bénissons tous le Seigneur , et répétons tous une nouvelle , une dernière , une perpétuelle fois : *Laudate Dominum omnes gentes.*

» Aussitôt qu'il nous sera possible de le faire , nous espérons dédier à Notre-Dame des Martyrs la célèbre mosquée de Sidi-Abderramann , le plus fréquenté de tous les pèlerinages mahométans : car c'est là , à ce lieu de sainte mémoire , que , durant plusieurs siècles , un nombre prodigieux de chrétiens captifs souffrirent et moururent pour la foi. Que de touchants récits on trouve dans les vieilles chroniques des religieux rédempteurs de la Merci , dans la vie de saint Vincent de Paul , etc. ! Ce fut en le couvrant de pièces d'or et d'argent , qui devaient servir à sa rançon , qu'un illustre captif acheta ce cimetière , dans lequel reposent ses ossements bénis , préférant généreusement à sa liberté , à la terre de sa patrie , le bonheur de faire désormais partager sa sépulture sanctifiée à ceux de ses frères qui moururent dans l'esclavage.

» A Dely-Ibrahim , une église sera bientôt dédié à sainte Félicité et à sainte Perpétue. A droite est Statouéli. L'année dernière , au mois de mai , j'eus la consolation de célébrer les saints mystères sous l'épais feuillage d'un figuier qui ombrageait , il y a neuf ans , de ces mêmes rameaux un jeune héros , Amédée de Bourmont , blessé mortellement. Quelques pas en avant , un humble et rustique autel avait été dressé à la hâte ; une peau de panthère , étendue sur le gazon , servait de tapis et de trône

épiscopal : j'y donnai la communion pour la première fois à un grand nombre de pauvres enfants, dont les cantiques, en langue de la patrie, se mêlèrent à nos prières ardentes ; je leur donnai en même temps la confirmation. Que de souvenirs à la fois ! Ils étaient rangés en couronne autour de l'autel, et ne pouvaient se décider à rompre cette espèce de guirlande sacrée ; moi-même je fus quelque temps sans pouvoir m'arracher à cette scène touchante.

» Une fois la construction de l'église de Dely-Ibrahim achevée, nous espérons pouvoir poser et bénir la première pierre de Saint-Ferdinand de Boufarick. En attendant, depuis quinze jours, une ambulance en planches, et assez vaste pour former une chapelle et un presbytère, nous a été donnée par le génie militaire ; une chétive maison est destinée provisoirement à servir d'église ; nous y avons même célébré la messe et baptisé.

» A Douera, nous avons essayé de jeter les fondements d'une église de Saint Antoine : la guerre avec ses misères nous a forcé d'ajourner ce projet. Et cependant le nombre des malades est considérable à l'hôpital de Douera, et il n'y a pas encore de chapelle ; et quand, chaque semaine, malgré cinq grandes lieues de distance, bravant les plus ardentes chaleurs, un de nos prêtres accourt d'Alger auprès de ses pauvres et bien-aimés malades, il ne sait où prier, ou bénir : heureusement que Notre-Seigneur habite toujours, et partout, dans ceux qui souffrent et qui gémissent.

» A Koléa, à Blida, par toute cette contrée, à peine si la religion a pu un instant dresser sa tente amie. Désormais, celui de nos prêtres qui campe à Bouffarick, profitant des convois militaires, pourra du moins, de temps en temps, visiter l'hôpital si intéressant de Blida.

» A la pointe Pescade, au Boujareick, Kouba, etc., pour toutes ces contrées fort peuplées, nous n'avons pas encore pu, faute de fonds suffisants, planter la croix de Notre-Seigneur ; tout au plus, de temps à autres, quelqu'un de nous les par-

court-il, administrant les secours aux malades, baptisant les enfants, semant sur ses pas le peu de bien en son pouvoir. S'il nous était possible d'y bâtir quelques pauvres chapelles en bois.

» La nouvelle église de Mustapha nous a été offerte par un colon d'Alger, sous les auspices d'un illustre personnage ; c'est une sorte de voûte qui peut contenir trois à quatre cents personnes.

» Telle est, imparfaitement sans doute, la situation de la religion dans la ville d'Alger et de la province. Nous vous ferons connaître successivement deux autres provinces, et avec le temps le reste de la colonie. Priez et faites prier beaucoup pour nous. »



Ajoutons quelques détails intéressants sur les établissements dans lesquels la religion a sa part et son action.

« L'hôpital civil d'Alger, non encore achevé, mais dont la belle construction se poursuit avec beaucoup d'activité, pourra contenir six cents malades : il est desservi par les sœurs de l'Apparition. Dans aucun des hôpitaux, il n'y a de chapelle proprement dite; même à celui du dey, il n'est pas possible de célébrer les saints mystères : sa distance de Mustapha, qui est d'une demi-lieue environ, en rend le service pénible, l'administration n'y ayant pas encore logé les prêtres consacrés à cet admirable ministère. Il est consolant de penser que la mortalité n'est point en rapport avec le nombre prodigieux des malades ; plus consolant encore de savoir qu'aucun de ceux qui succombent ne meurt sans avoir reçu les sacrements de l'Eglise.

» La prison civile est dans un état tellement provisoire et déplorable, qu'il n'est pas permis d'en parler : heureusement la

religion veille, et il ne dépendra pas d'elle qu'il n'en soit bientôt autrement.

» Alger possède un collège moitié missionnaire moitié militaire, en ce sens que l'administration en est soumise à l'autorité souveraine du ministre de la guerre. Depuis cinq mois, un prêtre a pu donner enfin quelques soins religieux à cet établissement, dont la destinée peut avoir tant d'influence sur celle de l'Algérie tout entière. Cent cinquante élèves fréquentent la classe de ce collège; l'école d'enseignement mutuel compte environ cent soixante enfants; quatre écoles privées en réunissent cent quatre-vingt-quatre; cent trente-sept jeunes filles sont admises dans l'école des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition; cent quatre-vingt-quinze dans quatre écoles ou pensionnats particuliers. D'ici à peu de temps s'ouvriront, nous en avons plus que la confiance, les classes des frères dans la ville même d'Alger, et à Mustapha le pensionnat des religieuses du Sacré-Cœur. A Mustapha aussi, ont été jeté les fondements du petit séminaire de Saint-Augustin, en novembre 1839. Depuis le mois de juin dernier, la direction en est confiée aux prêtres auxiliaires de Sainte-Croix du Mans. Les excellentes dispositions des premiers petits-cleres de Saint-Augustin nous font espérer qu'ils seront toujours dignes d'un tel patronage; ils sont élevés de manière à pouvoir parler plus tard indistinctement le français et l'arabe.

» Indépendamment de leur école et de l'ouvroir qu'elles y ont joint, les sœurs dirigent à Alger l'établissement des pauvres orphelins des colons, fondé en novembre dernier, et une salle d'asile de cent dix-neuf petits enfants. D'ici à peu de mois, d'autres orphelins seront confiés aux dames du Sacré-Cœur, et un refuge pour les jeunes filles exposées, aux sœurs de Saint-Joseph. Comme nous le disons au commencement de cette lettre, les frères de Saint-Joseph du Mans ont été chargés de l'établissement des orphelins de Saint-Cyprien à Mustapha; leur nombre a été fixé à vingt-cinq, en mémoire des vingt-cinq pièces d'or que cet illustre prince des évêques et des

martyrs d'Afrique fit donner au bourreau qui allait lui trancher la tête.

» Le 19 mars 1839 , une association de dames de Charité fut fondée à Alger, à l'évêché : elle se compose de cent dames, présidées, dès le commencement, par madame la baronne de Sales, fille du maréchal gouverneur-général; elles se distribuent toutes les bonnes œuvres. A l'exemple des sociétés maternelles, quatre fois l'an elles se réunissent au lieu de la fondation, sous la présidence de l'évêque. Chaque année, le 5 juillet, en mémoire de la prise d'Alger, a lieu une loterie pour les pauvres et les malades.

» Alger ne compte encore que deux églises, dont l'une, à proprement parler, est plutôt une chapelle qu'une église; c'est l'ancienne mosquée extérieure de la Casbah (palais du dey), bénite et consacrée à la Sainte-Croix le 5 mai 1859. Là, tous les ans à pareil jour, et le 3 décembre, se tiennent les assemblées de la Propagation de la Foi; là encore, et de façon à dominer du pied de la croix la ville des pirates devenue chrétienne, s'élèvera bientôt, sur une colonne tirée des ruines de Ruscucurium, une magnifique statue de Marie immaculée; elle est en bronze, d'un travail achevé, digne enfin et à tous égards de la piété de la Congrégation des enfants de Marie de Lyon qui l'a offerte. L'église principale d'Alger, à qui le pape Grégoire XVI a donné pour patron l'apôtre saint Philippe, dont elle possède une très-précieuse relique, était autrefois, ainsi qu'une autre mosquée voisine détruite depuis, consacrée à la Vierge. Sur cet autel repose une statue de Marie, trouvée lors de la conquête dans le port d'Alger, sans qu'on ait jamais pu découvrir d'où elle venait et à qui elle était adressée. La piscine en marbre de l'ancienne mosquée sert de fonts baptismaux. Dans ces derniers temps elle a reçu des ornements précieux, touchante offrande de la piété royale, ou souvenirs non moins touchant de la foi de nos frères de France, et des membres de la Propagation de la Foi.

» Chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul, deux chapelles ont été dédiées à saint Joseph et au saint et immaculé Cœur de Marie. Il serait difficile de donner une idée même imparfaite de la beauté, de la richesse de ce dernier sanctuaire. Bâti par les Maures, il fut longtemps le vestibule du palais devenu l'évêché. On dirait une chapelle gothique; tout est marbre ou dentelle de pierre. On compte sept portes de différentes grandeurs, sculptées d'une manière admirable, vingt colonnes torsées en marbre blanc, ornées de chapiteaux d'une délicatesse infinie en soutiennent la voûte, et la partagent en douze niches dédiées à la mémoire des plus illustres évêques d'Afrique. Un ange, de forme antique, y repose sur un monument de marbre blanc de Canarie, tirée des ruines sacrées d'Hippone; l'inscription, admirablement conservée, rappelle qu'il fut élevé à la mémoire d'un enfant couché à ses pieds avant la fin de son printemps. Au milieu du sanctuaire, et sous la lampe de bronze, une grande rosace en mosaïque, arrachée aux mêmes ruines, représente par ses deux anneaux l'union des deux églises. Dans l'autel a été déposé le corps entier de saint Modeste, jeune martyr de douze ans, dont nous apportâmes les reliques insignes des lointaines catacombes de Rome. Au-dessus est un beau tableau de l'Assomption, donné par la reine Marie Amélie; aux deux côtés, deux anges adorateurs, les mêmes que ceux du maître-autel de Saint-Sulpice à Paris. Sur une porte à droite sont écrites en lettres d'or ces paroles plus précieuses que l'or le plus pur : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis* : Venez à moi, vous tous que la fatigue et les fardeaux accablent. Au-dessus est suspendue une madone de grand prix : capturée au temps des pirates par un corsaire algérien, elle est retombée providentiellement entre nos mains. Enfin, en forme de table de communion, deux magnifiques rampes de colonettes de marbre blanc incrustées de fleurs du plus précieux travail, restes d'une chaire de Mahomet, y vont être placées. L'autel est surmonté d'une coupole par où descend un jour religieux. A la

porte et dans son turban creusé à cet effet, le tombeau d'un dey garde l'eau bénite¹. Sanctuaire béni mille fois ! mille fois plus précieux par le trésor des grâces qu'il renferme déjà, par ceux qui s'y multiplient tous les jours, que par le marbre et l'airain, par les prodiges de la toile et du ciseau !

» Trois chanoines, le curé de Saint-Philippe et ses deux vicaires, avec le seul vicaire-général reconnu, composent le personnel d'Alger proprement dit. Sans les secours de l'association pour la Propagation de la Foi, qui me permettent d'ajouter quelques ouvriers de plus, il ne pourrait suffire à tout le travail. Deux mille communions pascales², six cents baptêmes, environ cent cinquante mariages, le chiffre douloureux des extrêmes-unctions et des morts ; le soin des hôpitaux militaires et civils, des condamnés, des enfants des communautés ; la parole de Dieu annoncée en cinq langues différentes : maltaise, mahonnaise, italienne, allemande et française ; non, encore une fois, il n'eût pas été possible d'y suffire. Souvent même, en y réfléchissant aux pieds de Notre-Seigneur, nous sommes étonnés, profondément touchés de ce qu'il a daigné faire autour de nous en ces dix-huit mois si vite enfuis. »

La maison des orphelins d'Alger est l'une des plus intéressantes fondations qui soient dues à notre conquête ; elle a pris dans ces derniers temps un développement remarquable, grâce à ces faveurs dont l'entoure avec raison le gouvernement. Quelques sœurs de charité, qui s'étaient précédemment rendues en Algérie pour accomplir la mission pieuse qui les porte successivement sur tous les points du globe, avaient reçu un petit nombre d'enfants que la perte de leurs parents réduisait à un complet abandon ; mais leurs ressources étaient faibles, et les orphelins

¹ Ainsi l'on fait servir à la religion véritable tout ce qui fut consacré au culte de Mahomet ; ainsi l'on purifie tout ce qui a été souillé pendant tant d'années par les sectateurs de l'islamisme.

² A Alger seulement, avant la conquête, on ne comptait que deux mille chrétiens.

manquaient de tout. Quelques dames eurent connaissance de cette tentative et s'émurent de la situation du naissant institut. Une société, une œuvre, comme on dit à Paris, se forma; madame la maréchale duchesse d'Isly, dont les vertus privées sont connues, s'inscrivit en tête de la liste. Des démarches furent faites pour obtenir un bâtiment; et bientôt, par suite d'un arrangement avec l'évêque d'Alger, on put transférer les orphelins dans la maison dite du consulat de Danemark, dont monseigneur se trouvait possesseur. Tous les travaux d'appropriation avaient été faits promptement par nos soldats.

Cette maison est située à une demi-lieue d'Alger, sur une éminence; des bois d'orangers et de dattiers l'environnent. Sa position n'est pas moins agréable que salubre. L'établissement est à présent en pleine activité; dix sœurs de Saint-Vincent de Paul, avec une supérieure, y sont envoyées pour en prendre possession et le diriger sous l'inspection du comité des dames. Elles trouveront réunis, à leur arrivée, deux cent quatorze enfants qui n'ont ni père ni mère, et qui appartiennent à toutes les régions du territoire algérien comme à toutes les races qui l'habitent. Le nombre en sera porté bientôt à trois cents, et plus tard même à cinq cents. Ces enfants, qu'on admet tout à fait en bas âge, seront élevés dans la religion chrétienne, et leur éducation sera dirigée de manière à faire de bonnes ménagères et de futures compagnes pour nos colons. Cette vue est sage et doit être encouragée: on sait qu'au début des créations coloniales, ce qui manque surtout, ce sont des femmes de la classe ouvrière, sages et honnêtes, propres à fonder une population saine et laborieuse; car la mère-patrie n'en envoie guère en général de telles. Un établissement connu dans ce but sera donc éminemment utile, et l'on peut en attendre les plus heureuses conséquences pour l'avenir de notre colonie.

« La pensée du gouvernement, déjà en partie réalisée, est de créer sur le terrain qui entoure les maisons, et qui n'a pas moins de trente hectares d'étendue, d'autres établissements de bien-

faisance qui seront desservis par les Lazaristes, dont le supérieur est en même temps, comme on le sait, supérieur-général des sœurs de Saint-Vincent de Paul. Ce sera comme un petit village hospitalier, avec lequel les communications seront faciles ; car on y a établi une ligne de voitures-omnibus dont les Maures commencent à faire usage¹. »

Voici en quels termes un voyageur chrétien faisait connaître à ses parents l'établissement d'une église, celle des religieuses de Saint-Joseph, dans une des principales villes de l'Algérie :

Constantine, avril 1839.

« Vous apprendrez avec une satisfaction bien vive, ma chère Marie, que notre sainte religion est enfin venue rétablir son règne dans l'Algérie. Un saint évêque, Mgr Dupuch, récemment installé à Alger, ne néglige rien pour étendre de tous côtés les bienfaits de la foi. Il a envoyé à Constantine, il y a peu de temps, un prêtre instruit et zélé, M. l'abbé Suchet ; c'est le premier ministre de l'Eglise qui ait paru dans ces lieux depuis quatorze cents ans. Nous l'avons accueilli avec une joie bien sincère, et il est appelé à faire le plus grand bien parmi les indigènes, dont il lui a fallu peu de temps pour s'attirer l'estime et l'affection. Tous l'appellent le *marabout français*, et c'est à qui aura l'honneur de le recevoir dans sa maison.

» Nous avons donc le bonheur aujourd'hui d'avoir une église catholique, où nous pouvons nous réunir pour prier et assister à la célébration du plus auguste des sacrifices. Les Arabes se pressent en foule à nos cérémonies, où ils montrent un recueillement vraiment édifiant ; je ne doute pas que la religion ne fasse bientôt de nombreuses conquêtes dans cette province.

» Dans l'intérêt même de la politique et de la puissance française en Afrique, il était nécessaire que les ministres du Dieu de paix apparussent sur cette plage africaine, qui sert depuis si longtemps de théâtre à tant de scènes de violence et de barbarie.

¹ *La Semaine*, 16 novembre 1845.

Un des plus grands griefs que les Algériens conservaient contre les Français, un des reproches qu'ils nous adressaient le plus souvent, c'est qu'ils ne nous voyaient pratiquer aucun acte religieux. Aux yeux de ce peuple si vivement attaché à son culte mensonger, des hommes qui ne manifestent aucun sentiment religieux ne méritent pas de confiance et ne peuvent être animés de bonnes intentions. Suivant leur bon sens naïf, une entreprise à laquelle la religion n'a pas présidé ne peut avoir de résultats durables. En ne nous voyant ouvrir aucune église, fonder aucun établissement religieux, les Arabes ne pouvaient pas croire que nous eussions la volonté ni le pouvoir de créer un établissement permanent sur leur rivage; ils considéraient notre occupation comme l'agression passagère d'un peuple abandonné du ciel, sur lequel les fidèles sectateurs de Mahomet devaient toujours reprendre tôt ou tard l'avantage. Aujourd'hui qu'ils verront les ministres du vrai Dieu bénir nos armes, ils ne nous regarderont plus comme un peuple sans croyance et sans foi; en voyant nos monuments religieux se fonder au milieu de nos cités, ils acquerront la conviction que nous voulons nous faire en Afrique une seconde patrie; ils sauront bien enfin que nous n'élevons pas des autels sur cette plage avec la pensée de les abandonner un jour. D'ailleurs les Arabes ne connaissent de la France que le courage de ses soldats et l'avidité de quelques spéculateurs; n'est-il pas temps qu'ils sachent que nous possédons aussi des hommes de paix et de science, tout prêts à s'exposer à de grands dangers pour appeler de nouveaux frères à la vraie foi et à la vraie civilisation? La conquête du pays par les armes semble maintenant assurée; il est temps d'essayer à conquérir les esprits par l'exemple des vertus que les Arabes ne soupçonnent pas chez nous. Dès leurs premiers pas sur cette terre, nos prêtres ont inspiré à tous les indigènes un profond respect et une entière confiance qui leur présagent pour l'avenir une récompense digne de leur dévouement et de leurs sacrifices.

» Les sœurs de la Charité, connues sous le nom de religieuses

de Saint-Joseph, que M. l'abbé Suchet a installés ici, font partout la plus grande sensation. Leur zèle à soigner les malades, à instruire les enfants, les rend chères aux Arabes. Leur nom a déjà été porté au loin, et des habitants du désert de Sahara sont accourus les prier de venir habiter parmi eux, leur promettant mille soins et une affection toute filiale. Elles font surtout beaucoup de bien parmi les femmes arabes, avec lesquelles elles peuvent s'entretenir, car elles connaissent la langue du pays. On leur demande sans cesse des médailles ou de petites statuettes de la sainte Vierge, qui est ici en grande vénération. Si je ne me trompe, le saint nom de Marie, auquel les Arabes ajoutent, dans leur simplicité, le titre de Madame, portera bonheur à la civilisation chrétienne en Algérie.

» Puisse le Seigneur hâter la conversion d'un peuple si bien disposé à recevoir les lumières de la foi ! Mais il faut que la France vienne en aide à ceux qui ont quitté leur patrie pour porter le divin flambeau de la religion en Afrique ; les églises naissantes de cette contrée sont pauvres : c'est à la mère-patrie à leur procurer les moyens de faire promptement beaucoup de bien. Il serait à désirer que les fidèles s'imposassent quelques légers sacrifices pour envoyer ici quelques dons et prendre ainsi part à la propagation de l'Évangile en ces pays. Je vous prie, ma chère Marie, d'intéresser toutes vos amies au sort de notre église de Constantine ; de petites sommes recueillies parmi elles en formeront une grosse qui rapportera au centuple et vous sera payée un jour dans le ciel. »

Et M. l'abbé Suchet donnait encore des détails les plus intéressants sur cette même ville rendue à la religion.

« Je vais mettre mon église de Constantine sous le vocable de Marie, notre bonne et tendre mère¹, et je vais avoir le bonheur

¹ Les habitants de la ville de Tours, qui ont eu le bonheur d'avoir pour curé M. l'abbé Suchet, ayant fait confectionner à Lyon une statue de la sainte Vierge, l'ancien curé de Saint-Saturnin fit préparer une belle niche pour recevoir l'offrande de ses anciens paroissiens.

d'y célébrer la première messe après-demain dimanche 3 mars. Ce sera une messe militaire à grand orchestre. Nous chanterons le *Veni Creator* avant de commencer, et nous terminerons par un *Te Deum* solennel et un *Sub tuum*. Quelle messe que celle-là !... Depuis peut-être plus de quatorze cents ans la Victime immolée pour le salut du monde n'est pas descendue à Constantine. Que de grâces à demander ! que de réflexions, que de sentiments se pressent en foule à la pensée de cette touchante cérémonie !... O mon Dieu, soyez béni ! Marie ! oh Marie, venez à notre secours !... Mon cœur bat bien fort ! mes larmes coulent ! je ne peux vous en dire davantage.

» J'ai fait venir ici quatre sœurs de Charité, dites religieuses de Saint-Joseph : Mgr l'évêque d'Alger est venu les installer, et ç'a été un véritable événement pour la ville et toute la province ; leur arrivée a même en ce moment un grand retentissement dans le désert. Le cheik El-Azab, qui se trouvait ces jours derniers à Constantine, voulait emmener ces bonnes sœurs dans le Sahara, dont il est le grand chef, pour y soigner les malades et les enfants.

» Il leur protestait qu'elles seraient chéries dans le désert comme dans les grandes villes de France, qu'elles y seraient comme des souveraines. Ces bonnes sœurs viennent de guérir ce grand et terrible chef d'une indisposition assez grave ; il allait se faire soigner chez elles, deux fois par jour, comme un enfant. Depuis qu'elles sont ici, il y a foule, du matin au soir ; de malades indigènes de toutes les couleurs, et deux d'entre elles sont continuellement occupées à visiter les malades à domicile ; partout on se les arrache, surtout les dames arabes, les plus notables de la ville, qui ont pour elles l'affection la plus tendre. Comme ces pauvres dames arabes ne sortent jamais, elles sont enchantées, enthousiasmées de voir auprès d'elles des religieuses françaises ; et comme ces religieuses savent parler arabe, elles causent beaucoup avec elles. Elles ne les quittent jamais sans que ces pauvres musulmanes demandent elles-mêmes

à baiser *Sidnaïssa Allah* (ou le Christ que les religieuses portent sur leur poitrine). C'est vraiment étonnant, la vénération et la confiance qu'elles ont inspirées dans la ville et dans toute la province, car des malades des tribus éloignées viennent aussi se faire soigner par elles. Leur présence ici produira, je n'en doute pas, un effet prodigieux et hâtera singulièrement la civilisation, si ce n'est la conversion, de ces pauvres peuples.

» L'évêque d'Alger, en 1840, après avoir fait faire la première communion à quelques enfants catholiques et les avoir confirmés, bénit la chapelle que la reine Amélie a fait ériger dans l'église de Constantine en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs¹.

» La salle de spectacle de Bougie, sur la demande de la garnison et des colons, a été transformée en église, ils ont pensé que les prières et les cérémonies de la religion véritable leur seraient plus avantageuses que les représentations théâtrales.

» Au lever du soleil, le dimanche 13 juillet 1840, la messe fut célébrée² à l'église de la Calle³; les corailleurs napolitains, qui la veille avaient vaqué à la pêche, et regagné le fort à force de rames, chantant en mesure les litanies de la Vierge, invoquant la douce étoile de la mer et la suppliant de guider heureusement leur frêle barque au port, assistèrent au saint sacrifice. Le commandant supérieur, le capitaine des spahis, les autres officiers de la garnison, avec un détachement de la troupe de ligne, se réunirent aux pêcheurs. A l'évangile, j'adressai quelques mots à mon auditoire, à l'occasion de l'installation du nouveau curé, qui prit lui-même la parole à la fin de la messe. Nous chantâmes les vêpres à trois heures. J'avais exposé sur l'autel une jolie petite statuette, celle-là même qui fut la pre-

¹ On sait quelle est la dévotion de la reine, si éprouvée pendant sa vie, pour Marie au pied de la Croix, et comme elle se plaît à répandre les représentations de cette scène touchante.

² On avait eu le bonheur de retrouver dans les ruines une pierre sacrée:

³ Ville et fort sur la côte, pour la pêche du corail.

mière vénérée à Constantine. C'est, je pense aussi, la première statue qui ait été exposée à la Calle au respect des fidèles depuis la destruction de cette ville et de son église, en 1626, par l'ordre du dey d'Alger.

» L'abbé Lemauffe, prêtre du diocèse de Vannes, a été le premier curé de Philippeville. C'est un jeune homme rempli de science et de piété, qui fera beaucoup de bien dans cette ville naissante, qui s'est élevée comme par enchantement ; il y a huit mois, il y avait à peine cinquante colons ; maintenant leur nombre s'élève à près de deux mille. Ce sont la plupart des Provençaux, des Maltais, des Italiens. Il n'y a pas encore d'église proprement dite : la messe se célèbre provisoirement dans un vaste rez-de-chaussée qui servait de magasin, au bord de la mer. Le prêtre et les fidèles prient au bruit des vagues qui viennent se briser presque à la porte ; rien n'est plus solennel. On va construire, au centre de la ville, une petite église de ving-cinq mètres de long sur douze de large.

» L'une de mes consolantes occupations à Philippeville fut encore de préparer à la première communion des enfants que le bon curé avait déjà instruits avec zèle pendant une partie de l'année. Le jour de la Toussaint j'eus le bonheur de les conduire à la sainte table : ils étaient douze tant garçons que filles, en nombre égal. C'est la première fois que cette touchante cérémonie a lieu sur ce coin de terre d'Afrique depuis plus de mille quatre cents ans que *Rusicada* chrétienne n'était plus. Cette angélique fête, à laquelle présidait Marie, la patronne de Philippeville, et à laquelle assistaient tous les saints du ciel, causa une joie universelle. Presque toute la ville voulut y assister et semblait heureuse du bonheur de ces enfants. Une procession se fit le soir hors de l'église, dans les rues de la ville et sur les bords de la mer, en chantant les litanies de la sainte Vierge. La foule s'était rendue à l'église comme au matin ; un grand nombre d'hommes, Italiens et Maltais, et quelques Français, se rangèrent spontanément en procession à la suite de ces enfants,

et unirent leurs voix aux nôtres, pour invoquer Marie, la reine des anges, le refuge des pécheurs, la douce étoile de la mer. Ces femmes, dont la plupart tenaient leurs petits enfants par la main ou les portaient dans leurs bras, suivaient en foule par derrière. C'était un saint enthousiasme. En rentrant dans l'église, je fis la cérémonie de la rénovation des promesses du baptême, et la consécration à la sainte Vierge. C'était comme en France, à Tours, un beau jour de première communion !.. Je terminai par la distribution des prix et des souvenirs de première communion. Parmi les filles, il n'y avait qu'une seule Française »

Écoutons maintenant un voyageur français (M. L. Veillot), qui nous fait part de ses impressions sur la terre d'Afrique :

« Une petite fille mahonaise m'indiqua le presbytère de Mostaganem. J'y trouvai M. l'abbé G'stalter ; sa demeure est digne d'un apôtre : un maigre lit, quelques volumes sur une planche, toute sa garde-robe et tout son linge dans un panier, toute sa vaisselle sur une table boiteuse, où il reste assez de place pour écrire, un crucifix de cuivre à la muraille. Il me conduisit à l'église pour y attendre qu'il se fût préparé, et sonna lui-même sa messe, en agitant une cloche destinée pour Oran, et qu'il a arrêtée au message, espérant qu'on ne la lui reprendrait pas.

» L'église de Mostaganem est une des chambres du presbytère ; la plus belle il est vrai. Deux chaises, les deux seules chaises qu'il y ait dans la maison, en forment le mobilier ; hélas ! souvent il y en a une de trop. L'acanthé qui fleurit en mai, et qui donne une longue grappe de fleurs blanches entourées de vertes alvéoles, avait fourni des bouquets pour parer l'autel fait d'une planche accrochée de chaque côté à la paroi de l'étroite cellule. Pas de tapis sous les pieds du prêtre, pas de pupitre pour placer le missel, deux restes de bougies dans des chandeliers de fer. O Dieu de France, quelle pauvreté ! voilà le presbytère, voilà l'église, voilà le culte !

» Pendant que le bon prêtre allait et venait, disposant tout lui-même avec un visage paisible, je l'admirais, je le plaignais ; cette indigente chapelle , combien je l'aurais trouvée riche et opulente, si seulement les quinze personnes qu'elle aurait pu contenir s'y étaient entassées ! mais j'y restai seul à prier pour la France. La messe commença, je l'écoutai en demandant à Dieu de toucher tant d'âmes égarées. Les paroles latines qui frappaient mon oreille me donnaient quelque espérance , quand je songeais à la longueur des siècles écoulés depuis le jour qu'elles ont cessé de retentir sur ces rivages , où la voix sacerdotale murmure de nouveau ; puis, quelques roulements de tambours emportaient cette espérance , en me rappelant vers quel but se tournaient les cœurs ; et je sortis percé comme d'un glaive de ces paroles du dernier évangile : *In propria venit, et sui eum non receperunt.*

» Hélas , il faut le dire , pour que ce cri de douleur retentisse aux oreilles des dépositaires de l'autorité , rien ne peut-égaler le sort du curé de campagne en Algérie , c'est-à-dire d'un homme qui , jeté au milieu des plaines brûlantes et stériles , campe sous une baraque de bois mal affermie, exposé aux chances de la guerre, aux attaques des animaux féroces , en proie à l'isolement et à la misère. Espérons qu'à mesure que notre pouvoir s'affermira dans ces contrées, le ministre du Seigneur , si nécessaire pour consoler , pour instruire , pour édifier les populations arabes et les soldats de notre armée , aura sa petite église solidement bâtie, décentement ornée , son toit capable de le mettre à l'abri des intempéries de l'air et de la poursuite des lions et des tigres, et un modique traitement qui lui permettra de vivre et de faire le bien.

» Aussitôt que les ministres de la religion chrétienne pénètrent dans une contrée, les héroïques sœurs de la Charité marchent sur leurs pas. Alger était à peine occupé par nos troupes , et le culte établi dans la ville, que les filles de Saint-Vincent de Paul sont arrivées, pour soigner nos soldats dans les hôpitaux

et sur les champs de bataille, et en même temps pour instruire les enfants de toutes les familles pauvres. A présent elle possède une maison, une chapelle ; elles sont établies dans d'autres villes de l'Algérie ; et partout les Français, les colons de toute l'Europe, et jusqu'aux Arabes, aiment et respectent ces femmes courageuses et dévouées aux malheureux et à tous ceux qui souffrent. En même temps qu'elles rendent de si éminents services à la religion et à l'humanité, on les voit encore accoutûmer l'enfance au travail, à l'ordre, à l'économie : leur présence dans la colonie est, comme partout, un immense bienfait ; leur vertu, si douce et si aimable, les bons exemples qu'elles donnent aux citoyens et aux soldats, aux Européens et aux Arabes, porteront leurs fruits ; c'est la goutte d'huile qui s'introduit peu à peu à travers le rocher le plus dur.

» Dès l'année 1839, voilà comment le grand-vicaire d'Alger s'exprimait au sujet de ces saintes filles, dont il s'honorait d'être l'*aide-major* : « Les bonnes sœurs continuent à visiter les malades à domicile, et à les recevoir dans une espèce d'infirmierie improvisée ; c'est la salle du grand conseil des *ulémas* (lettrés) et des *muphtis* (grands-prêtres) qui fait partie de la mosquée catholique disposée pour cet usage ; et tous les jours il s'y présente plus de quatre-vingts à cent malades pour se faire soigner... Toute la ville vient voir un spectacle si nouveau ; car vous savez que les Arabes n'ont point d'hôpitaux, et dans leurs maladies point de médecins. Ils avaient jusqu'ici souffert avec résignation et mouraient de même ; aussi la mortalité était effroyable... Maintenant qu'ils ont des *sœurs médecins* qui les soignent et les guérissent, l'amour de la vie et surtout de la santé leur est revenu, et ils se font soigner comme nos chrétiens... Mais l'effet moral que la tendre charité de ces bonnes sœurs produit sur les Arabes est vraiment prodigieux. On voit se manifester en eux des sentiments de piété, de reconnaissance, d'admiration, qu'ils avaient semblé ignorer jusqu'ici. Surtout, ils ne peuvent se lasser de bénir ce Dieu,

cette religion qui a inspiré à ces saintes femmes de leur faire tant de bien : que penser de cela ?... Il faut que je vous dise quelque chose de plus admirable encore : c'est que ces malades, riches ou pauvres, demandent des médailles ou petites statuettes de la sainte Vierge.

» Il est vivement à désirer que les frères des Ecoles chrétiennes, aux habitudes si simples et si paisibles, que ces descendants du bienheureux abbé de la Salle, dont la canonisation se poursuit à Rome, viennent aider les sœurs de la Charité dans une partie de leur utile ministère, l'éducation de la jeunesse, et donner l'enseignement chrétien et moral, dont ils possèdent si bien le secret, aux enfants du sexe masculin. Ils sauront se faire aimer de leurs élèves, à quelques nations qu'ils appartiennent, et ainsi le germe de la religion, des sentiments honnêtes, l'amour du travail, passeront de cette génération naissant aux pères et aux mères, et la religion s'introduira par les voies les plus naturelles dans le cœur même de la société.

» Durant le carême de 1839, on a vu avec bonheur des fidèles se presser dans l'église et rester debout pendant plusieurs heures, écoutant avec avidité la parole sainte, annoncée trois fois par semaine par l'évêque. La cathédrale était habituellement remplie, quoiqu'aucune cloche ou signe extérieur n'annonçât l'heure des offices. Chaque dimanche, avaient lieu des instructions en quatre langues, et elles seront continuées... Il n'appartient qu'à la religion de rappeler des hommes de toute tribu, de toute langue, sous une même bannière, pour en former un peuple de frères. On a vu avec joie, aux dernières solennités, un millier de fidèles s'approcher de la table sainte, et peut-être ce nombre sera-t-il doublé jusqu'à la clôture du temps pascal !

Tous les offices de la semaine sainte ont été suivis avec recueillement et sans confusion. Treize pauvres de divers pays de l'Europe se présentèrent au lavement des pieds, et le prélat voulut les servir à table. Le vendredi saint, tout le monde se

présenta pour l'adoration de la Croix ; et le jour de Pâques , l'église , remplie complètement depuis cinq heures du matin , ne se désemplit point jusqu'à une heure après midi ; la bénédiction papale fut reçue en silence et avec un profond respect ; tant de fronts courbés et marqués du signe de la croix témoignaient qu'on sentait le prix de cette grâce.

» En 1839 , le saint Viatique n'était pas encore porté ostensiblement , et le clergé n'accompagnait pas les convois au-dehors.

» Le jour de Pâques 1839 , huit soldats ont fait leur première communion dans l'église d'Alger et ont reçu la confirmation ; le discours prononcé par le prélat dans cette pieuse cérémonie est un des plus touchants qu'on ait entendus de la bouche du pieux évêque.

» Deux de ces soldats , qui avaient perdu la vue à l'assaut de Constantine , excitaient surtout un vif intérêt.

» Les bienfaits de la religion se font sentir à quelques protestants : une vingtaine ont demandé à rentrer dans le sein de l'Eglise. Ce qui les touche le plus , ce sont les consolations que la foi procure à l'article de la mort. Quant aux musulmans , on est encore loin de la fusion , sans doute ; mais il y a plus d'éléments de rapprochement qu'on ne pourrait le croire : Abd-el-Kader , outre les obstacles qui s'opposent à la conversion des Arabes , entretient dans tout le pays une propagande active et puissante.

» Le zèle et le dévouement des prêtres de l'Algérie sont au-dessus de tout éloge : le digne prêtre administrateur de la cathédrale de Saint-Philippe d'Alger , malgré les occupations nombreuses de son ministère et les visites continuelles qu'il fait aux malades de la ville et des hôpitaux , va deux fois la semaine , visiter ceux de la plaine et des ambulances , qui sont à cinq ou six lieues de la route , et cela au péril de sa vie. Il y a peu de jours encore , les Arabes tuèrent à vingt pas de lui un cultivateur ; et lui-même , couché en joue , ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

» Que de choses restent encore à faire pour achever l'établissement de la religion en Algérie, au milieu d'une population composée d'éléments quelquefois si corrompus ! Mais peu à peu les Lazaristes chargés du séminaire établi à Mustapha, et qui n'ont eu d'abord qu'un seul élève, formeront un nombre de prêtres nécessaires pour les besoins de la colonie.

» Peu à peu, nous l'espérons, chaque régiment, ou au moins chaque division, aura son aumônier.

» Il est triste de penser que nos pauvres soldats malades ou blessés vivent presque tous dans la misère et l'abandon. Combien de fois n'ai-je pas entendu répéter autour de moi ces tristes paroles, sorties de la bouche des moribonds : « Ah ! si la France le savait ! elle ne souffrirait pas qu'on nous laissât mourir ainsi au sein des privations de toutes sortes, sans avoir même les secours de la religion.... » Nous n'avons point (1845) de prêtres pour consoler nos mourants et adoucir leurs derniers instants par des paroles de paix, par une salutaire réconciliation avec le Seigneur. Que d'infortunés ont réclamé vainement la présence d'un ministre de Dieu ! Le général Caraman, mort il y a peu de temps, demandait avec instance, avant d'expirer, les secours de notre sainte religion ; et, s'en voyant frustré, il se plaignait amèrement, et rendait son dernier souffle dans une profonde tristesse. »

Jean-Louis-Emile de la Morlière, sergent-major, est le premier, depuis quatorze cents ans, inhumé à Constantine, avec la pompe des cérémonies religieuses de l'Eglise catholique.

Plusieurs personnes ont demandé que le ministre établît dans les hôpitaux une petite bibliothèque formée de livres moraux et récréatifs, pour distraire et occuper utilement les malades et empêcher les concierges de louer des ouvrages pour la plupart mauvais....

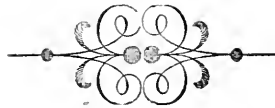
On a aussi commencé à fonder des bibliothèques dans les paroisses, pour contrebalancer et détruire les effets de la propagande protestante.

Espérons que tous ces germes, si faibles encore, fécondés par le souffle divin, se développeront peu à peu, et que le grain de sénévé deviendra dans peu d'années un arbre majestueux à l'ombre duquel se pourra reposer une foule pieuse.

Tout le secret de l'établissement du christianisme en Afrique se trouve exprimé dans une charmante gravure ¹ faisant partie d'une importante publication sur l'Algérie : on y voit la Religion sous les traits d'un ange qui conduit un lion... c'est la douceur triomphant de l'instinct féroce ².

¹ *Algérie historique, etc.*, de Brenbrugger, membre associé de l'Institut, etc., 3 vol. in-folio atlantique, avec planches.

² On peut consulter l'*Ami de la religion*, avril et mai 1839, sur l'état consolant de la religion dans notre colonie.



CHAPITRE VII

Monastère des Trappistes à Staouéli.

La divine Providence, dont les desseins miséricordieux sont cachés à nos yeux, pour rétablir la religion et la morale chrétienne au milieu de notre nouvelle conquête, s'est servie d'un moyen dans lequel les hommes n'ont vu qu'une chose matérielle, le perfectionnement de l'agriculture; mais l'établissement des révérends pères trappistes à Staouéli doit avoir des effets bien autrement avantageux : en même temps que les enfants de saint Bernard remplaceront « les ronces, les stériles bruyères, les troncs calcinés des oliviers brûlés dans les batailles, et les tristes et spirituels bouquets de palmiers nains, » par les arbres de la patrie mariés à ceux de l'Afrique, par une culture intelligente et féconde, par des irrigations habiles, et que des ateliers, des troupeaux, mille industries, comme à la Meilleraie et à Aiguebelle, couvriront un sol autrefois stérile, comme le disait éloquemment l'évêque d'Alger dans la lettre pastorale à l'occasion de la consécration de l'église de Staouéli : leurs prières incessantes, l'exemple de leurs vertus, de leurs mortifications, le travail accompli dans le silence, leurs aumônes abondantes, malgré leur pauvreté, parleront éloquemment aux chrétiens froids et paresseux et aux mahométans de bonne foi qui, trouvant dans ces religieux une perfection dont ne peuvent

approcher leurs marabouts les plus scrupuleux , finiront par ouvrir les yeux à la lumière. Ces pauvres religieux , en mettant le pied en Afrique , ont payé le tribut, et neuf d'entre eux ont trouvée la mort dans cette Trappe à peine commencée : mais aujourd'hui plus de cinquante , aguerris aux ardeurs du climat et façonnés au travail , jouissent d'une bonne santé , et peuvent vaquer à tous les besoins que leur commande la règle.

On trouvera dans la lettre suivante , adressée par un des chefs de cette maison au président de l'association des *Annales de la Propagation de la Foi*, les détails les plus exacts sur cette pieuse fondation , sur les premières difficultés qu'il a fallu vaincre , et sur son état actuel , fondation pour laquelle une administration bienveillante autant qu'éclairée n'a pas hésité de faire de nobles et patriotiques sacrifices.

Il était bien naturel que les détails les plus circonstanciés trouvassent leur place dans les archives de la Propagation, puisque cette association si utile à la religion a tant fait pour les Trappistes d'Algérie.)

Dans le compte-rendu , en 1843 , des aumônes réparties entre les diverses missions , en 1844 , on trouve :

| | |
|--|------------|
| Pour les établissements des orphelins et orphelines, et autres œuvres et institutions dans le diocèse d'Alger. | 50,000 fr. |
| Pour l'établissement des révérends pères trappistes dans le même diocèse. | 9,000 fr. |

Mais en même temps ce compte nous apprend que les chrétiens de cette colonie ont voulu venir, autant qu'ils le pouvaient, au secours des missions disséminés dans le monde entier ; en 1844, l'offrande du diocèse d'Alger a été de 2,687. Ce denier de la veuve , offert par les Algériens , Eglise naissante , Eglise qui n'est que d'hier , est d'un grand prix.

Voici cette intéressante lettre :

« Nous sommes bien en retard pour les renseignements que

vous nous avez demandés sur la Trappe de Staouëli lors de notre passage à Lyon : aussi nous allons tâcher de réparer aujourd'hui nos délais , en vous donnant l'analyse de la fondation et du progrès de cette intéressante maison :

» En 1842 , le gouvernement songeait sérieusement à ramener le peuple infortuné de l'Afrique vers les mœurs sociales et les croyances du christianisme... Plusieurs religieux partent donc pour examiner sur les lieux les chances de l'établissement projeté... Malheureusement ils sont contraints de revenir bientôt en France sans avoir rien conclu , et même après avoir abandonné cette entreprise , à cause des difficultés suscitées par la malveillance.

» Néanmoins le maréchal Soult , stimulé par des membres influents de l'une et de l'autre chambre , renoue l'affaire , mande à Paris le supérieur général des Trappistes , et nomme une commission pour stipuler d'autres conditions moins défavorables. Elle arrête de nouvelles propositions , présentées au supérieur général , qui , de retour à la grande Trappe , lieu de la résidence , se hâte d'écrire à l'abbaye d'Aiguebelle , pour informer le révérend père Orsise , abbé de cette maison , du nouvel état des affaires. Il fait connaître les intentions de la commission nommée par le ministère de la guerre , les clauses de la concession en Afrique , et demande les noms des religieux destinés à former la société , car cette concession devait être accordée aux religieux par forme d'un contrat sociétaire. Il demande aussi le révérend père Régis , religieux d'Aiguebelle , pour supérieur de la colonie. Le révérend père Orsise consent à tout , et détermine ceux de ses religieux qui doivent signer le contrat. Le supérieur général mande à Paris le père Régis , qui part le soir même , et arrive à Paris le 4 août. Il était question non-seulement de signer l'acte par lequel les religieux d'Aiguebelle , destinés pour Staouëli , formaient ensemble une vraie société civile , mais d'accepter les conditions proposées par le gouvernement. Point de difficultés pour le contrat. Les religieux , représentés par

leur supérieur à la grande Trappe, se sont constitués le 23 juin 1843, en association civile, pour remplir les vues du gouvernement, s'adjoindre de nouveaux associés et déterminer les conditions légales qui seraient nécessaires à la conservation de la société pendant cinquante années.

» Quant à l'acte de la concession même, il a été dressé le 11 août 1843, dans les bureaux du ministère de la guerre en forme d'ordonnance.

» Il assigne 4020 hectares de terre et de broussailles aux sociétaires, mais qui ne seront donnés définitivement à titre de propriété, qu'à certaines conditions, dont voici les plus importantes : La société, dans le délai de dix années, mettra en culture les terres qui en seront susceptibles. Elle plantera deux mille arbres par chaque période de deux années, en tout dix mille dans les dix ans... En cas d'inexécution des conditions ou de la dissolution de la société, le ministre ordonnera la résolution de la société et en règlera les effets. Le titre est signé par six mandataires au nom de trente-neuf autres sociétaires, qu'une ordonnance ministérielle autorisait à faire adjoindre aux premiers. M. le maréchal duc de Dalmatie terminait ainsi cette pièce, adressée au révérend père François Régis, le 8 juillet 1843 :

« Monsieur, avant de vous mettre en route pour Toulon, il » sera nécessaire que vous me fassiez connaître quelles sont les » personnes qui doivent vous accompagner, afin que je leur » délivre immédiatement leur permis de passage. Recevez, etc. »

» Pendant que le courrier portait en Algérie ce traité du gouvernement avec les Trappistes, le révérend père François Régis accompagna le supérieur général à la grande Trappe pour y recevoir ses dernières instructions sur la mission difficile qui lui était confiée. De son côté, et dans le même temps, le ministre donnait aux autorités administratives d'Alger, et surtout au directeur de l'intérieur, des instructions pour favoriser et faire réussir l'établissement des Trappistes. Des lettres pleines

de bienveillance les précédaient et tendaient à leur obtenir toutes les facilités possibles pour organiser une exploitation rurale, comme un certain nombre de bestiaux, provenant des prises sur l'ennemi, des vivres délivrés à charge de remboursement, et les semences de la première année.

» Après un séjour de quelques semaines à la grande Trappe, le révérend père François Régis, muni de notes, de plans, mais surtout encouragé par les nombreuses félicitations de tous les vrais amis de la religion, reprit la route de la capitale. A Paris, plus que partout ailleurs, ses amis, et les principaux comme les plus éclairés bienfaiteurs de l'Afrique, ne furent qu'un même cœur et une même âme pour le féliciter de son dévouement à une si noble cause. Le ministre lui offrit, pour lui et ses compagnons de voyage, des permis de passage. A Lyon et à Maube, les religieuses trappistines, aux prières desquelles le révérend père François Régis désirait recommander l'œuvre dont il était chargé, reçurent avec attendrissement le voyageur, et semblèrent regretter de ne pouvoir, elle aussi, être associées au bonheur de travailler à l'œuvre projetée. Plusieurs, parmi ces vierges de la solitude, lui disaient avec une édifiante simplicité : « Mon révérend père, si le gouvernement voulait envoyer des » trappistines en Afrique, pensez à nous. » Enfin le révérend père F. Régis arriva à Aiguebelle. Cette abbaye, plus à portée de l'Algérie et destinée à faire les frais du personnel de la fondation de Staouéli, accueillit avec bonheur celui que le révérend père Orsise avait choisi pour être le supérieur. La plupart des religieux témoignaient à l'envi le désir d'être envoyés en Afrique, et de contribuer à une œuvre que leur piété envisageait comme de la plus haute importance pour la religion. Deux ou trois religieux seulement devaient venir de la grande Trappe ; de ce nombre était le père Gabriel et le cher frère Gérard, qui a déjà moissonné l'année suivante la palme et la couronne dues à son dévouement.

» Le révérend père Orsise, père immédiat de la nouvelle fon-

dation, institue canoniquement prieur le révérend père F. Régis et lui en fait remettre les lettres authentiques. Le père F. Régis et le père Gabriel partent seuls pour préparer toutes choses... Nos deux voyageurs s'embarquèrent à Toulon, le 10 août, à bord de l'*Étna*. La traversée fut belle et heureuse. Nous débarquâmes à Alger, ajoute le narrateur, le 12, en moins de cinquante heures. Toutes les autorités, déjà prévenues de notre arrivée, nous firent un accueil bienveillant. M. le maréchal Bugeaud lui-même, qui n'avait d'abord pas trop goûté le plan d'introduire si tôt des colons célibataires, mais qui aurait voulu des familles et des ménages, se prononça tout de suite et proclama tout haut que puisque les frères de la Trappe étaient venus, il fallait les aider. Aussi, dès le lendemain, il nous convoqua au rapport; nous y assistâmes tous. Tous les divers chefs de service s'y trouvaient. M. le maréchal y parla des trappistes arrivés et envoyés par le ministre. Il engagea ces messieurs à faire, chacun dans leurs attributions, ce qu'ils pourraient pour favoriser cet établissement. Tous s'y montrèrent très-disposés... M. le chef du génie fut chargé de faire livrer par ses propres fournisseurs, et d'après les tarifs, tout ce qui serait nécessaire pour monter nos ateliers. Ordre fut donné à six sapeurs du génie et à un sergent d'aller diriger les travaux. Enfin M. le général commandant la division dit qu'il enverrait un détachement de condamnés militaires et qu'il les mettrait à la disposition des nouveaux colons de Staouéli. M. le maréchal termina la séance en nous recommandant de le venir trouver dans toutes nos difficultés.

» Nous n'avions pas encore vu le sol où devait s'élever le monastère; nous choisîmes pour cela les premiers moments libres. Monseigneur fut empêché de se trouver de la partie, mais il nous prêta ses chevaux et sa voiture.

» Il nous fit présent aussi d'une petite croix de bois choisi sur les ruines d'Hippone; nous la plantâmes nous-mêmes sur le lieu le plus propre à la construction du couvent.... Les travaux

devaient commencer le lundi suivant, 21 août; nous eûmes le temps d'aller faire sur les lieux une seconde visite. Cette fois nous fûmes accompagnés de M. Renoux, capitaine du génie, et de M. le baron de Vialars, notre ami et notre compatriote, et de quelques notables de la ville, qui s'intéressaient à l'établissement. Tous ensemble n'eurent, dans leur contentement, qu'à désirer et à appeler les bénédictions du Ciel sur cette entreprise.... On allait célébrer la fête de saint Bernard, l'ornement et la gloire de notre ordre, le 20 août. Ce jour fut choisi comme très-convenable pour aller planter à Staouéli le premier jalon de prise de possession. Plusieurs ecclésiastiques d'Alger, le révérend père Brumauld, directeur des orphelins; M. l'abbé Daydon, chanoine; M. Laudman, curé de Mustapha, et quelques ecclésiastiques, voulurent être de la fête: nous primes plusieurs frères coadjuteurs, qui devaient pourvoir aux premiers besoins. Le révérend père Brumauld voulut bien se charger de ces soins, et il s'en acquitta avec toute la sollicitude d'un vrai père de famille. La pieuse caravane se mit en marche un peu tard, à cause des offices d'Alger, où les principaux pèlerins devaient assister. Presque tout le monde marchait à pied et lentement; comme chef de la nouvelle colonie, je me chargeai de diriger la marche. Toutefois, connaissant à peine Staouéli, nous n'étions pas encore plus familiarisés avec les sentiers que nous devons parcourir. A l'approche de la nuit, nous hésitons, et bientôt nous confessons ingénument avoir perdu la voie, car nous ne découvrons ni la redoute ni le blockaus où l'on devait camper... En attendant, la marche devenait difficile, car dans les intervalles qu'on rencontre çà et là, entre les touffes de palmiers nains, la terre était sillonnée par de profondes crevasses dans lesquelles les bêtes de somme couraient risque d'enfoncer les pieds et de se blesser. En homme d'expérience, le révérend père Brumauld opine qu'il faut demeurer sur le lieu même où se trouvait la caravane, si elle ne veut pas s'exposer ou à tomber en quelques ravins profonds ou à s'éloigner beau-

coup de son chemin ; tous, d'un concert unanime, nous adoptons l'avis du préopinant. Aussitôt on décharge les bagages, on les range tout près les uns des autres, on attache les animaux tout autour, et les hommes, enveloppés dans leurs manteaux, se disposent à prendre leur sommeil. Peu rassurés sur la sécurité du pays, nous n'osâmes pas allumer du feu, dans la crainte d'être découverts. La nuit était belle ; les bêtes de somme, attachées par le pied à la manière du pays, broûtaient tranquillement la broussaille ; tout à coup une légion de chacals arrive sur nous au pas de charge, et semble vouloir disputer le poste aux nouveaux débarqués. Toutefois ces animaux se tinrent à distance respectueuse, et se bornèrent à pousser des cris perçants, comme auraient fait un millier d'enfants criant après leurs nourrices. Heureusement un des voyageurs, armé d'un fusil, montait la garde autour du camp. Depuis nous avons entendu, presque chaque nuit, les aboiements criards des chacals ; nous n'avons jamais reconnu que ces animaux fussent dangereux, du moins pour les hommes, car il leur arrive bien d'attaquer les agneaux et même les moutons. Cette fois nous ne laissâmes pas d'avoir une certaine peur, nous n'avions jamais entendu pareille musique... Quand le jour fut arrivé, nous ne tardâmes pas à reconnaître les chemins et les lieux. Après la ferme de Sidi-Halif, nous avons appuyé un peu trop sur la gauche, et nous avons ainsi perdu la route ; nous reconnûmes très-bien et les palmiers et le blockaus, nous nous mîmes en marche de bonne heure, et au lever du soleil nous étions arrivés.

» Au milieu d'un petit plateau, sur le courant d'une belle source, et en face de la modeste croix plantée quelques jours auparavant, s'élevait un antique palmier ; son tronc principal, que couronnait une belle gerbe de palmes, était entouré d'une famille de jeunes sujets qui le protégeaient comme une brillante escorte. C'est là que, lors du débarquement de l'armée française à Sidi Ferruch, en juin 1830, l'agha, gendre du dey

d'Alger , entouré de son état-major , avait dressé sa tente , et là encore , quelques jours plus tard , s'était livrée la fameuse bataille de Staouéli , qui décida du sort de l'Algérie.... Sous les rameaux tutélaires de ce palmier , on improvisa un autel champêtre ; la voûte des cieux lui servit de tenture , des tronçons de palmes brisés tinrent lieu de chandeliers.... Muni des pouvoirs nécessaires , on aspergea d'eau bénite ce lieu désert , nous nous revêtîmes d'ornements sacerdotaux , et par l'immolation de la Victime sainte , nous consacraâmes au Seigneur les prémices de la fondation.

» Il est difficile de prévoir l'avenir de cette belle cérémonie. Elle a été touchante ; c'était le premier acte de religion au milieu du désert de Staouéli , où le nom du vrai Dieu n'avait peut-être pas été pieusement prononcé depuis les beaux jours de l'Eglise d'Afrique , c'est-à-dire depuis quatorze cents ans. Six prêtres, quelques religieux laïques et d'honorables chrétiens assistent un pauvre religieux trappiste offrant au Roi immortel des siècles le sacrifice auguste de son alliance. Elle a aussi été consolante pour les religieux , cette première page de Staouéli ; elle a mis au fond de leur âme la douce confiance que le Dieu de saint Bernard voudrait bien bénir leurs pénibles efforts et leur accorder quelque succès.

» Deux ans après , à la même époque , l'évêque d'Alger venait consacrer l'église de ce monastère , accompagné de son clergé , des lazaristes , des principaux chefs militaires et civils de la colonie , et d'une foule pieuse. Tous étaient accourus avec empressement , le maréchal gouverneur-général à leur tête. Entouré des religieux , j'ai posé la première pierre de l'église. Nos mains , unies comme son épée , leur charrue et ma croix , l'ont donc assise , cette vieille pierre carrée , façonnée par un ciseau romain¹ , sur son lit de fer et de bronze. J'ai répandu sur elle l'eau sacrée , avec nos prières les plus ardentes , et nos larmes

¹ Cette pierre très-belle faisait partie des constructions romaines retrouvées à la Redoute.

de bonheur; puis j'ai laissé mon âme attendrie s'exhaler, s'épancher dans l'âme de nos frères. J'ai offert la Victime du salut, j'ai béni ces champs fameux.

» Tout à coup les religieux se forment en couronne; ils sont prosternés devant l'autel de fleurs; tous ensemble nous redisons avec transport : *Laudate Dominum*.... Nous regardions au loin le tombeau de la Chrétienne, pieux témoin de tant de scènes merveilleuses; nous nous laissions aller à ce calme, à cette joie indéfinissable du cœur, sous le charme de Dieu; et voici qu'un des frères, un des quatorze qui étaient là prosternés tout à l'heure, racontait qu'en 1830, soldat du 26^e de ligne, il avait combattu dans ce même champ de Staouéli; qu'il avait, de ses mains intrépides, travaillé à cette même redoute, au milieu de laquelle il recevait aujourd'hui, avant l'aurore, la communion des mains du père François Régis. Dans cette redoute, dorment ceux que le Seigneur appela à lui du sein de ce cloître civilisateur.

» Dans une lettre pastorale publiée à ce sujet, l'évêque d'Alger faisait voir les avantages qui doivent résulter de l'établissement de cette pieuse colonie, « ruche sacrée, d'où ne cesseront de » s'échapper, dans la succession des âges, de nombreux et vigou- » reux essaims, protestation vivante et perpétuelle de foi, de » vérité, de charité, de prière, d'abnégation, de dévouement¹. »

il ajoutait : « Venez, venez, mes frères, parcourir, visiter » ces vastes cours, ces humbles cellules, ces réfectoires, ces » longs appartements dont les murailles elles-mêmes prêchent » si éloquemment; ce temple, ces autels, où les enfants de saint » Bernard ne cesseront plus de prier pour vous, pour ceux qui » vous sont chers... Venez, conduisez-y vos enfants, empressez-

¹ Il serait possible que des événements, des combinaisons politiques enlevassent à la France, dans un temps donné, cette belle conquête. Eh bien, les Trappistes, qui peuvent vivre sous tous les gouvernements, n'abandonneraient pas Staouéli : ce que la religion fonde est plus durable que ce que l'homme établit.

» vous, avant que les portes saintes se referment à jamais sur leurs infortunés habitants. »

» Dans ce mandement donné à Staouéli même, lieu consacré par la victoire qui précéda la prise d'Alger, lieu arrosé par le sang du fils du commandant de l'expédition, l'évêque ordonnait encore de chanter un *Te Deum*, en action de grâces, pour la fondation du monastère de Notre-Dame, et le *Salve Regina*, en l'honneur de la sainte Vierge, protectrice bien-aimée des Trappistes.

« Un prêtre dont le cœur est rempli d'excellentes intentions, M. Landmann, ancien curé de Constantine, s'occupe de l'Algérie avec un zèle apostolique ; il voudrait voir le christianisme, par son clergé même, jouer en Afrique le rôle civilisateur qu'il a joué jadis dans toute l'Europe ; ce serait en effet un beau réveil après un long sommeil. Est-ce possible ? Dieu le sait ; mais pour que cela fût possible, il faudrait, avant tout, que le clergé chrétien de l'Algérie se proposât directement autre chose que les pratiques religieuses de l'Eglise, et qu'il fût cultivateur, directeur modèle du travail colonial, qu'il fût un ordre de prêtres laboureurs, comme l'ordre de Malte était un ordre de prêtres soldats, comme plusieurs autres ordres religieux qui ont défriché l'Europe. Cette condition est difficile à remplir aujourd'hui ; mais tout ce qui s'en approcherait serait excellent ; il vaudrait mieux copier en Algérie l'ordre de Malte, les Chartreux, les Bénédictins, que d'y transporter une copie exacte de nos évêchés de France¹. »

L'heureuse révolution que les habitants du monastère de Notre-Dame peuvent opérer autour d'eux, et principalement sur les populations conquises, est indiquée dans une lettre confidentielle dont il nous a été donné de prendre communica-

¹ Le but qu'indiquait M. Enfantin, dans son ouvrage sur la *Colonisation de l'Algérie*, n'est-il pas atteint par la fondation des Trappistes ? Nous citons le passage de cet écrivain, dont nous n'approuvons pas toutes les idées.

tion. « Notre costume , presque en harmonie avec les accoutrements arabes , notre genre de vie , notre exactitude à certaines observations religieuses , tout leur convient assez. En peu de temps , la plaine de Staouéli vit s'attrouper , autour des constructions , de nombreux groupes d'individus qui arrivaient des tribus environnantes et des bords du Mazafran. Ces pauvres indigènes auraient volontiers séjourné avec nous , mais ils se laissèrent intimider par les soldats français employés aux divers travaux ; ils professent pour nous le même respect qu'ils ont pour leurs *marabouts* (prêtres mahométans). S'ils ont quelque denrée à vendre , quelque marché à conclure ; ils s'adressent volontiers aux *marabouts* de Staouéli , et donnent des preuves de la plus étonnante franchise ; leur confiance en nous est déjà sans bornes ; nous pourrions citer plusieurs traits à l'appui de ce fait. En voici deux seulement :

» J'avais délivré un Bédouin qu'un soldat voulait maltraiter , d'un châtimeut infligé trop sévèrement. Quelques jours après cette aventure , et en ayant perdu le souvenir , je revenais à pied d'Alger ; j'entends des cris derrière moi , je me retourne , et j'aperçois plusieurs indigènes courant après moi , montés sur leurs ânes. Quand ils m'eurent atteint , ce fut à qui me presserait davantage d'accepter sa monture ; je n'osai refuser ; je savais que ces pauvres gens sont bien peinés quand on n'accepte pas leurs services. Toute la caravane témoigna un vif sentiment de bonheur de m'escorter comme en triomphe jusqu'au monastère , où les ouvriers , qui ne comprenaient pas trop pareil spectacle , poussèrent des cris de surprise.

» Un autre jour , un habitant du pays traversait un ravin à quelques pas de moi ; je lui fis un salut ; sensible à ma politesse , il s'approche de moi d'un air joyeux , et me demande , dans son jargon semi-barbare , si j'étais un *marabout* de Staouéli. Sur ma réponse affirmative , il me prend les mains affectueusement , les baise avec respect et bonheur , et me répète , à plusieurs reprises , *bono , bono !* Après quelques mots échangés

comme il nous fut possible , nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre. »

Voici à présent la règle de conduite que se sont prescrite les religieux vis-à-vis des Arabes : elle annonce une grande prudence et une grande sagesse.

« Par de bons procédés à leur égard , par de bons exemples et des aumônes , nous espérons les amener insensiblement à comprendre qu'il y a des Français et des chrétiens qui sont honnêtes et religieux ; ce qu'ils ont de la peine à croire. Le bon Dieu fera le reste , déjà ils nous ont envoyé quelques-uns de leurs enfants. »

Autrefois les moines ont défriché le sol de la France ; ils ont élevé des temples , conservé les anciens écrits , recopié des manuscrits précieux , nourri les pauvres , donné l'exemple de toutes les vertus , et propagé les enseignements de la religion ; puissent les Trappistes de Staouëli , que des sentiments si louables ont conduits en Algérie , produire les mêmes fruits sur cette terre nouvelle !



CHAPITRE VIII

Hippone — Souvenirs de saint Augustin , abrégé de sa vie.

Le souvenir d'Hippone et de saint Augustin , évêque de cette ville africaine , durent plus longtemps et parlent davantage au cœur d'un chrétien que celui de la ville maritime de Bone¹ , bâtie à une si petite distance (une lieue environ) de la cité que le fils de sainte Monique évangélisa ; aussi c'est avec un grand bonheur , avec une piété fervente que Mgr l'évêque d'Alger a célébré la messe au tombeau de saint Augustin ; c'est à la première demande de ce prélat que tous les évêques de France se sont empressés de concourir à l'érection d'une église en l'honneur de saint Augustin. Voici comment Mgr Dupuch décrit les précieux moments passés sur ces débris célèbres.

« Je suis allé aux ruines du tombeau de saint Augustin , à Hippone , accompagné des sœurs de Saint-Vincent de Paul , que je conduisais à Constantine , et je leur ai donné la communion sur les débris encore étonnants de l'hôpital élevé , il y a quinze siècles , par la charité de mon illustre prédécesseur. J'avais dit

¹ Cette ville est restée plus qu'une autre fidèle à ses anciennes croyances ; elle menaçait sans cesse les rois de Tunis de se donner aux chrétiens. En 1830 et 1832, elle se rendit sans coup férir à une poignée de Français. — On trouve des détails très-intéressants sur cette ville et sur saint Augustin , dans un volume intitulé : *Voyage à Hippone*. Lille 1851 1 volume in-12.

la messe sous une des arcades assez bien conservées pour nous abriter. Des fleurs nous servirent de bouquets d'autel et de tapis. Sur cet autel si gracieux et si magnifique tout à la fois, j'avais placé un ossement du saint évêque d'Hippone, celui que m'a donné le souverain Pontife, ce présent revenu sur cette terre chérie après 1240 ans. La messe terminée, je bénis le peuple pressé autour de moi, avec cette relique sacrée à tant de titres; ensuite nous récitâmes l'admirable prière que le saint adresse à Dieu, en terminant ses *Confessions*, où il se répand dans les plus tendres et les plus vives actions de grâces. Nous ne pouvions nous retirer de ces ruines ¹ »

« Les habitants de Bone nous réservaient leur accueil ordinaire, celui d'une véritable fête de famille. Aussi bien c'était le lendemain la fête de saint Augustin; nous en venions célébrer les premières joies avec eux. Nous devons bénir, poser la première pierre d'un monument bien touchant, celui que tous les évêques de France, réunis à leur nouveau frère d'Afrique, élèvent en ce moment même, en 1839, à la mémoire de l'illustre évêque d'Hippone. La confusion me saisit quand il me vient sous la plume un nom que je n'ose pas même prononcer dans un épanchement d'amitié.... Pourtant ne suis-je point son vrai, son véritable successeur? O mon Dieu, ayez pitié de moi!

» Il fallait déjà nous arracher à leurs premiers embrassements et gravir la colline d'Hippone; nous devons repartir le 28 au matin. Cent malades, que nous devons embarquer à Philippeville; nous attendaient, et rien n'était prêt parmi les ruines étonnées de notre empressement, de nos cris, de nos larmes de joie, du cliquetis des pioches.

Et le lendemain (oh! quel jour! car Dieu y était), au lieu de repartir à huit heures du matin, nous pûmes rester jusqu'au soir; nos frères, nos enfants l'avaient obtenu par leurs ferventes

¹ Lettre de Mgr l'évêque d'Alger aux membres de la commission de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

pières, au moment de la bénédiction préparatoire, le soir, après les premières vêpres.

» Je croyais que, seul avec deux ou trois pauvres prêtres et quelques ouvriers, je ferais humblement cet acte prodigieux ; mais non, dès cinq heures du matin, vous eussiez rencontré, le long de la grève, sur le vieux pont romain, dans les mille sentiers de myrtes, de jujubiers et d'oliviers¹ qui parcourent en tous sens les immenses ruines, une foule de pèlerins empressés, en habits de fête, le bonheur peint sur le visage ; à leur tête, marchaient les troupes d'élite, avec la musique guerrière, le général et l'état-major, des magistrats, des officiers de marine et de cavalerie, etc., etc. A six heures j'arrivais, intérieurement ému. Un autel était déjà dressé au-dessus des magnifiques citernes de l'hôpital de Saint-Augustin, dans la plus admirable position, et sur le terrain même où s'éleva le monument filial et fraternel. Au milieu de cet appareil si extraordinaire à cette heure, de pauvres sœurs de charité achevaient de parer l'autel, où je célébrai immédiatement, en habits pontificaux et avec la pompe la plus solennelle, le sacrifice qu'Augustin, à cette même place, y avait, il y a quatorze cent onze ans, célébré pour la dernière fois... Et depuis ces quatorze siècles, que s'était-il passé ?

» C'était la même colline et la même mer, les mêmes échos ; ce jour, ce même jour, on entendait là-bas, au-delà du pont, les cris des barbares, les gémissements, les sanglots du peuple d'Augustin. Aujourd'hui, des fanfares guerrières, le hennissement des chevaux des chrétiens vainqueurs, les acclamations d'un peuple nouveau. Et pendant cette messe, à laquelle s'unissaient tous les évêques, nos frères de France, quelle prière ! Les sœurs y communiaient ; les Arabes eux-mêmes étaient accourus, étaient agenouillés et priaient. J'essayai de parler : ma

¹ Ce qu'on appelle à Boue les Jardins de saint Augustin, situés à un mille de l'ancienne Hippone, sont des allées bien alignées de jujubiers, de cerisiers, d'amandiers, de citronniers, d'orangers, etc.

mitre étincelait au feu du soleil qui montait à l'horizon, au-dessus des flots ; j'appuyai mon bâton pastoral sur le gazon, sur des pierres, où peut-être... Ne me demandez pas ce que j'éprouvai, ce que je dis, ce qui nous transportait tous, quels vœux nous formâmes, quels serments furent renouvelés, je ne pourrais pas vous le dire ; oh ! non, mille fois.

» Puis, aux accords d'une musique triomphale, je descendis quelques pas, toujours revêtu de mes plus riches ornements, et accompagné de ce cortège étrange, je bénis la première pierre, déjà façonnée il y a deux mille ans et plus ; je la scellai ; après moi, nos heureux prêtres, le général, le sous-diaque, le maire l'affermirent avec transport sur sa base sanctifiée¹.

» Je bénis solennellement cette multitude qui était tombée à genoux, et Bone, et l'Afrique, et la France ; et une dernière fois, les trompettes et les clairons saluèrent cette matinée, aurore de tant de saints et beaux jours, car vraiment le doigt de Dieu était là.

» Le reste du jour nous le passâmes en prières, en actions de grâces, en épanchements d'amitié, parmi les ruines, à l'église (la chapelle de Bone peut être appelée ainsi), partout et toujours, sous cette même impression inexprimable en aucune langue. A neuf heures, la première communion des enfants ; à trois heures, les vêpres et le panégyrique de saint Augustin, par son indigne successeur. Je croyais rêver, mon émotion me suffoquait : par intervalle, je croyais que le ciel s'ouvrait ; il me semblait que des torrents de lumière, que de douces ardeurs en descendaient ! Mon Dieu ! quels sentiments me font éprouver encore ces souvenirs ! »

Écoutez maintenant M. l'abbé Suchet, l'un des apôtres les plus zélés de l'Algérie.

« Le 28 août 1840, Mgr Dupuch visita de nouveau les lieux rendus si vénérables par la mémoire de saint Augustin. Les

¹ Mgr Dupuch distribua, ce jour-là, une somme de mille francs aux pauvres de la ville. La religion chrétienne marche toujours avec la charité.

Maltais dressèrent un autel sur l'emplacement même du monument que les évêques de France font élever à la mémoire de saint Augustin. Les murs commencèrent déjà à sortir de terre ; c'est une petite rotonde dont le pourtour sera fermé par des colonnes en marbre blanc qu'on fait venir d'Italie. Mgr l'évêque d'Alger célébra une messe pontificale, et fit l'ordination d'un curé et d'un sous-diacre. Quelles durent être les pensées de ceux qui assistaient à une pareille cérémonie, dans un lieu et dans un jour pareil, faite par un Français, évêque d'Hippone. Monseigneur, dans ses touchantes allocutions, fit ressortir toutes ces circonstances. Le concours des fidèles était assez grand, la musique militaire et un détachement de la garnison de Bone donnèrent aussi de l'éclat à cette mémorable et touchante cérémonie. C'est là que j'exerçai, pour la première fois, ma charge d'archidiacre d'Hippone. Mon émotion en ce moment serait difficile à décrire ; elle ne fit que s'accroître pendant la sainte messe que j'eus le bonheur de célébrer là aussi pour la première fois : à la fin, j'étais dans une espèce d'anéantissement. Nous passâmes le reste de cette sainte journée sur ces ruines d'Hippone. Le soir, nous ne pouvions pas nous en arracher¹... »

« Je ne saurais vous dire le saisissement et la sainte émotion que j'éprouvai en embrassant cette terre que le grand saint Augustin avait arrosée de ses larmes et de ses sueurs. Monseigneur d'Alger m'avait confié la relique de ce grand saint, que le pape lui a donnée : c'est la seule qu'il y ait en Afrique ; je la plaçai sur un monceau de ruines, là où les indigènes mahométans vont tous les mercredis prier le grand *Roumio chrétien*, qui leur apparaît, disent-ils, souvent avec sa longue tunique blanche, et qu'ils regardent comme le protecteur de leurs biens, de leurs enfants, etc. J'ai trouvé là des fleurs, de petites branches de lauriers-roses et des charbons éteints placés dans un plat de terre, que ces pauvres gens avaient déposés en cet endroit pour honorer le grand Roumio. J'ai pensé que ces

¹ Lettre de M. l'abbé Suchet.

ruines étaient peut-être celles de son église ou de son modeste palais épiscopal. J'ai pris un peu de cette terre, et j'ai cueilli une feuille d'acanthé qui s'élevait au milieu d'une crevasse de mur renversé. Je vous envoie une partie de cette feuille d'acanthé dans cette lettre. Je restai trois jours à Bone, et tous les trois jours j'allais prier et me promener pendant plus de deux heures sur les ruines de ma chère Hippone. Je la quittai en pleurant, un soir par un beau clair de lune; et de la mer, sur cette frêle barque qui m'éloignait d'elle, je lui disais adieu comme à un ami qu'on quitte après avoir lié avec lui une première et vive amitié.

« Nous parcourions tous deux, Mgr l'évêque d'Alger et moi, ces saintes ruines, le livre des *Confessions* et des *Soliloques* de saint Augustin à la main; et, au moment où nous demandions avec émotion en quel endroit pouvaient être l'église et le modeste palais de ce grand saint, Monseigneur ouvrit le livre des *Confessions*, et ses yeux tombèrent sur le passage isolé : *et ipse est ante nos*, le voici, il est devant nous. Ces mots nous frappèrent et nous remplirent de joie, et nous décidâmes que la sainte messe serait célébrée dans cet endroit. Auparavant, je demandai à me confesser pour communier à la messe, et surtout pour pleurer mes péchés et en recevoir le pardon, là où le grand saint Augustin avait tant pleuré les siens, et où il avait sans doute écrit le livre admirable de ses *Confessions*. Monseigneur voulut aussi recevoir de son indigne serviteur le sacrement de pénitence.... Nous pleurions tous deux.... Comme nos larmes coulaient douces sur cette terre que saint Augustin avait arrosée des siennes... Nos cœurs étaient comme dans une sainte ivresse. J'ouvris le livre des *Soliloques*, et je retombai sur une page qui renfermait les plus beaux sentiments d'actions de grâces que saint Augustin ait pu jamais écrire. Monseigneur en fut ému, et résolut de réciter à haute voix ces prières d'actions de grâces après la messe. Ce fut un pan de mur qui nous servit d'autel; les sœurs religieuses qui nous avaient accompagnés,

et quelques pauvres Maltais , cueillirent des fleurs sur ces ruines pour en parer notre saint autel. Les religieuses communiquèrent avec moi à la messe. Monseigneur adressa quelques mots à ce petit nombre de fidèles qui nous avait accompagnés ; il y avait quelques Arabes et un seul Français. »

« Tous les jours, je vais passer une heure ou deux sur le beau côteau d'Hippone, c'est-à-dire que je vais dire mon bréviaire, réciter mon chapelet, faire ma lecture spirituelle sur les *Soliloques* ou *Confessions* de saint Augustin. Comme aujourd'hui, 2 décembre, jour de la fête de saint Ambroise, qui a enfanté saint Augustin à Jésus-Christ, j'ai prié ardemment ces deux saints à ma messe ; je confondais leurs deux noms. Le soir, en m'acheminant joyeux vers Hippone, et m'arrêtant un peu à la porte de la ville en ruines, je jetai les yeux du côté de la mer, et je me dis : Saint Augustin voyait souvent de là ce beau golfe ; il a parcouru souvent ces rivages : il s'est embarqué là, à deux pas d'ici, pour les courses apostoliques qu'il faisait soit en Italie, soit à Carthage, soit sur le littoral de l'Algérie ; car il est allé visiter les évêques de Rusicada et de Julia-Cæsarea (Vacur), près d'Alger. Arrivé à l'endroit de ces ruines où je m'étais confessé lors de ma première visite, je me jetai à genoux, je m'excitai de nouveau à la douleur de mes péchés, je récitai le *Miserere*, que saint Augustin a récité jusqu'à son dernier soupir dans ces mêmes lieux où j'étais prosterné ; je cueillis quelques brins d'herbe sèche, un peu de mousse ; je coupai aussi, à cet endroit, une branche de l'olivier qui nous ombrageait ; je veux faire de cette branche d'olivier de petites croix pour mes amis.... Que de touchants souvenirs me vinrent alors ! que de douces larmes ils me firent répandre ! Je n'ai pas non plus oublié, la veille du second dimanche de l'Avent, fête de saint Saturnin, de prier pour tous nos chers paroissiens et surtout pour toutes les âmes que j'avais le bonheur de diriger.

Un abrégé de la vie de saint Augustin, qui, à lui seul, fait toute la renommée d'Hippone, nous semble ici trouver sa place.

On ne peut, en effet, parler de Tagaste et d'Hippone sans rappeler le souvenir de celui qui, né dans la première de ces deux villes d'Afrique, en 354, après s'être abandonné à ses passions, après avoir suivi les erreurs des manichéens et contristé sa mère, fut un homme chaste, un évêque plein de science, une des lumières de l'Eglise, et réjouit, par sa pénitence et sa piété, les derniers instants de celle qui lui avait donné le jour. Trois choses contribuèrent à la conversion de saint Augustin : le peu de solidité que lui offrit le raisonnement de Fauste, chef de la secte des manichéens, la perte de son meilleur ami, qu'il vit mourir avec les consolations chrétiennes, et enfin les discours éloquentes de saint Ambroise, archevêque de Milan, joints à la philosophie de Tatien, qui remplit son âme d'une noble flamme. Il faut ajouter que les larmes et les prières de Monique, sans cesse prosternée aux pieds des autels, commencèrent et achevèrent enfin cette œuvre difficile. Il était encore trop enclin à l'amour profane, quoique ému puissamment par la lecture de l'Evangile. Ayant quitté son ami Alype, il alla se coucher sous un figuier, se roulant par terre, versant des torrents de larmes, et demandant à Dieu de lui donner plus de force. Alors il lui sembla entendre une voix qui disait *Prenez et lisez* ; il se leva, et prenant les *Epîtres* de saint Paul, il les ouvrit au hasard avec une inexprimable angoisse ; il y lut : « Ne vivez pas dans les festins ni dans l'impudicité ; revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair suivant les désirs de votre sensualité. » Dès ce moment, il se sentit tranquille et soulagé, son sort fut fixé. Cette scène, la plus sublime peut-être qui puisse se passer dans le cœur d'un homme, est dépeinte d'une façon admirable dans les *Confessions*, chap. VIII, de celui qui devait un jour gouverner l'Eglise d'Hippone : on ne saurait rien lire de plus vrai et de plus élevé. Cette époque de sa vie a paru si intéressante, si édifiante, que l'Eglise, par un privilège que saint Augustin ne partage qu'avec l'apôtre saint Paul, l'a consacré par une fête

particulière qui se célèbre le 5 du mois de mai, le lendemain du jour où elle honore la mémoire de sainte Monique.

Dès lors saint Augustin ne s'occupa plus qu'à vivre saintement ; il se retira à la campagne avec quelques amis qui, se réglant toujours sur lui, étaient devenus de pieux chrétiens. Sa mère présidait à cette pieuse société, qui se livrait sans cesse à de religieux entretiens et à des études assidues. Dans cette retraite, il composa divers ouvrages, entre autre ses *Soliloques*, qui sont une peinture de l'état de son âme et de la jouissance qu'il éprouvait à dompter le reste de ses passions pour servir et aimer Dieu uniquement. Ce fut ainsi qu'il se rendit digne du baptême ; il reçut ce sacrement qui nous lave de toutes nos fautes, en même temps qu'Alype et Adéodat ; il résolut alors de quitter Milan et de retourner en Afrique. Ce fut à cette époque qu'il perdit sa mère ; ce lui fut une cruelle douleur, que la religion seule put adoucir. Il passa encore quelque temps à Rome, où, continuant sa vie studieuse, il s'occupa de nouveaux ouvrages sur des sujets religieux. De retour en Afrique, il vendit ses biens pour en donner le produit aux pauvres, et conserva seulement de quoi vivre frugalement en commun avec quelques amis. Cependant ses écrits et ses travaux sur la religion allaient toujours se multipliant. Il vivait ainsi depuis trois ans, lorsqu'un jour, étant à l'église d'Hippone, l'évêque, qui était vieux, témoigna le désir d'ordonner un prêtre propre à l'aider et à lui succéder. Le peuple se saisit alors d'Augustin, qui, cédant à la force, promit d'entrer dans l'état ecclésiastique : il se faisait une idée si sévère des devoirs du saint ministère, qu'il n'obéit à la voix publique qu'avec crainte et douleur. Dès ce moment il commença à prêcher avec un incroyable succès : la piété se répandait partout à sa voix ; l'Afrique s'emplissait de monastères, une foule de disciples se pressait autour du prédicateur, qui exerçait à la fois le triple empire de la religion, de la philosophie et de l'éloquence. Il rassembla, comme à Tagaste, dans une maison contiguë à l'église, des

serviteurs de Dieu, que son exemple porta bientôt au renoncement des choses de ce monde. Ces communautés de prêtres et de clercs ont servi de modèles, dans ces derniers temps, pour l'établissement des séminaires. En 393 (il avait alors trente-neuf ans), un concile de la province d'Afrique se rassembla dans la ville d'Hippone, et saint Augustin y parut avec un grand éclat; peu après il commença à combattre les donatistes, qui, sous de vains prétextes, persécutaient l'Eglise et se livraient à mille désordres. En 394, il fut fait évêque d'Hippone, et coadjuteur du vieillard Valère, que jusque-là il avait simplement aidé dans ses fonctions. Sa piété, sa douceur... son savoir, son zèle à convertir les hérétiques, sa charité envers les pauvres, en même temps que ses soins éclairés pour les affaires civiles, lui attiraient la vénération de toute l'Afrique. Plus jaloux d'éteindre le schisme causé par les donatistes, qui avaient gagné la province et qui comptaient plus de cinq cents évêques, par des mesures pacifiques que de s'acquérir la gloire d'un triomphe, il chercha tous les moyens de douceur propres à les ramener : « Au nom de Dieu, leur disait-il, cherchons ensemble et de bonne foi la vérité. — Dans les causes importantes où il s'agit de détruire de grandes scissions et de faire cesser de grands scandales, il faut savoir se relâcher d'une trop rigoureuse sévérité et employer tous les remèdes que la charité suggère. » C'est par ces maximes dignes d'un évêque chrétien, qu'il parvint à calmer des murmures, à ranimer les esprits et à mériter l'admiration de la postérité. Grâce à saint Augustin, après la conférence ouverte le 1^{er} juin 411, où se trouvèrent plus de cinq cents évêques de part et d'autre, plusieurs prélats rentrèrent dans le sein de la véritable Eglise, et l'on apprit, par la conduite de ce grand homme, quelle est la voie qu'on doit suivre pour éteindre les guerres religieuses. A peine saint Augustin avait-il remporté ce triomphe sur les donatistes, qu'il fut appelé à défendre la croyance de l'Eglise contre les pélagiens. Il les attaqua dans des sermons

publics et dans des écrits, avant qu'ils eussent été condamnés, sans toutefois nommer les chefs, dans l'espérance de les gagner par la modération de ses procédés. Mais quand le chef de l'hérésie eut surpris le concile de Diospolis par une confession captieuse; quand ses disciples, vaincus en Afrique, eurent trouvé des protecteurs à Rome, alors saint Augustin électrisa tous ses collègues, devint le régulateur de toutes leurs démarches, et fit condamner les pélagiens par les conciles.

Lorsque, en 410, Rome fut prise par Alaric, et que la plus belle partie du monde civilisé fut en proie aux barbares, saint Augustin, pour raffermir les fidèles ébranlés, explique dans son admirable livre de la *Cité de Dieu*, ce que c'est que la Cité céleste, c'est-à-dire l'Eglise de Dieu, qui subsiste là-haut dans toute sa gloire et dont quelques fragments sont dispersés parmi la cité terrestre. On retrouve dans ce livre la plus noble peinture de la religion chrétienne; elle y est présentée, comme dans tous ses écrits, avec une douceur pénétrante. En 429, le comte Boniface, gouverneur d'Afrique, appela les Vandales et leur roi Genséric. La contrée fut bientôt livrée à mille maux par cette incursion, et les derniers jours d'Augustin, qui pour lors avait soixante-quinze ans, furent rendus bien amers par la vue de cette invasion. En vain Boniface se repentit de sa trahison et voulut arrêter tous ceux qu'il avait appelés; il fut plusieurs fois vaincu, et fut par s'enfermer dans Hippone, où les Vandales vinrent l'assiéger¹. Le saint évêque, dans cette circonstance malheureuse, ne se laissa point abattre, et prodigua des secours et des consolations à son troupeau, dont il ne pouvait assez déplorer le sort. Cependant il demandait à Dieu de ne pas lui laisser voir la ruine de sa ville épiscopale, et il obtint cette grâce; car il mourut le troisième mois du siège, le 24 août 430. On rendit de grands honneurs à sa mé-

¹ Possidius, disciple de saint Augustin, évêque de Calame, a tracé un tableau déchirant des maux causés par les Vandales.

moire, autant que les embarras et le trouble du siège purent le permettre, Sa bibliothèque, qui était précieuse, avait été épargnée par les ennemis.

Saint Augustin a continué d'obtenir la vénération de toute l'Eglise. On peut dire parmi les Pères de l'Eglise, il y en a eu de plus savants, de plus habiles dans le langage et d'un goût plus pur; il y en a eu aussi qui ont eu occasion de souffrir davantage pour la foi; il n'en est point qui attire plus à la religion, qui la fasse plus aimer, qui pénètre plus dans le cœur de l'homme. Il a été surnommé le *Docteur de la grâce*; et les peintres dans leurs tableaux, lui ont donné pour symbole un cœur enflammé.



CHAPITRE IX

Rachat des chrétiens captifs. — Ordres religieux adonnés à ce pieux ministère. — Saint Vincent de Paul en esclavage.

L'esclavage subi par les chrétiens en Afrique depuis tant de siècles, la peinture des tourments incroyables qu'ils ont endurés ; toute cette vie passée dans les prisons souterraines , dans des bagnes infects ; cette nourriture si pauvre et si rare ; ces rudes travaux accomplis alors qu'une lourde chaîne les accablait de son poids , sous un soleil dévorant, et menacés sans cesse de devenir la proie du lion et du tigre : tout ce hideux tableau de la brutalité des maîtres, de la misère des captifs , serait digne à lui seul d'ouvrir la plume éloquente d'un écrivain religieux. On y verrait avec intérêt , et comme compensation à tant de maux , à tant de scènes qui affligent l'humanité , le zèle , la charité , le dévouement héroïque des pauvres prêtres qui sont venus de plusieurs points de l'Europe chrétienne , bravant la mer et ses tempêtes, stipuler, quelquefois aux dépens de la vie et de la liberté , le rachat de leurs semblables, qui se sont condamnés à passer bien des années dans les villes de Tanis, d'Alger, de Maroc, au milieu d'une population ennemie , pour consoler , soulager, instruire leurs frères en religion et en patrie. Nous sommes forcés de nous borner à présenter une rapide esquisse de cet esclavage et des courageux efforts tentés pour en arracher un plus grand nombre de victimes. Tout ce qui a été fait en faveur des captifs est un hommage à la religion ;

et sans le secours des Trinitaires , des pères de la Mercy et des autres religieux exerçant leur courageux et saint ministère dans les Etats barbaresques , le dernier rayon de la véritable lumière s'y serait éteint tout à fait , et cette partie de l'Afrique serait retombée dans d'éternelles ténèbres.

Après l'extinction de la religion en Afrique , où tant de temples furent autrefois élevés au vrai Dieu , où un si grand nombre d'évêques , de religieux , de martyrs et de saints de toutes les classes édifiaient et consolait l'Eglise , nul spectacle ne contristait si douloureusement un cœur chrétien que de penser à ces malheureux captifs , nos frères , nos concitoyens , portant de lourdes chaînes , condamnés aux plus rudes travaux , privés non-seulement de tous les secours de la religion , mais encore entourés de séduction , exposés à trahir la foi et à devenir des persécuteurs de leurs anciens coréligionnaires. Aussi , rien ne touche et n'intéresse comme le zèle , le dévouement des religieux qui , depuis bien des siècles , ont consacré leur vie à la rédemption des captifs : œuvre difficile , œuvre sainte , qui les conduisait quelquefois eux-mêmes , comme nous l'avons dit , à l'esclavage et à la mort.

Aussi nous semble-t-il que l'histoire abrégée de ces ordres religieux , de leurs saints fondateurs et de leurs courageux efforts , la protection que leur accordaient les souverains et principalement les rois de France , et le retour des malheureux captifs dans leurs foyers , après une longue et cruelle captivité , devait figurer dans *l'Algérie chrétienne* , puisque la religion seule pouvait inspirer aux ministres du Seigneur la charité , la patience , le zèle nécessaires pour remplir un devoir si pénible.

Exposons d'abord en quelques mots le sentiment des Pères de l'Eglise sur le mérite de cette œuvre de la rédemption : saint Cyprien , ce célèbre évêque de Carthage , plaçait à la tête des actions les plus chrétiennes la nécessité de contribuer à la rançon des chrétiens. Nous voudrions pouvoir citer sa lettre aux évêques de Numidie à ce sujet : il l'accompagna de deux mille

cinq cents écus d'or , produit des aumônes reçues des cleres et du peuple pour la délivrance des prisonniers.

En 1713 , on a imprimé à Rouen un petit volume intitulé : *Tradition de l'Eglise dans le soulagement ou le rachat des esclaves*. Il se trouve à la suite de l'Histoire du règne de Mouley-Ismaël , le roi de Maroc , etc. , par un des commissaires pour la rédemption des captifs dans les Etats de Maroc. L'auteur qui est inconnu fait voir , d'après les textes sacrés , combien c'est une œuvre méritoire de travailler à la rédemption des pauvres captifs , Jésus-Christ ayant pris lui-même le nom de Rédempteur. Dès les premiers siècles de l'Eglise , des indulgences étaient accordées à ceux qui assistaient les captifs ¹. Saint Ambroise , saint Césaire et d'autres évêques ont recommandé cette sainte action ; et ç'a été un effet admirable de la Providence d'avoir institué un ordre qui s'occupe sans cesse de délivrer ceux de nos frères qui languissent dans l'esclavage.

La prière ardente , humble et constante , est un moyen puissant d'obtenir de Dieu la liberté des captifs. On cite le trait d'une femme dont le mari voyait de temps en temps tomber ses chaînes miraculeusement. De retour dans ses foyers , il sut , calculant les époques de sa délivrance passagère , qu'elles coïncidaient avec les jours où sa pieuse femme avait prié avec plus de ferveur. On parle aussi d'un prêtre qui , pendant qu'il offrait le saint sacrifice pour son frère , obtenait que ses fers tombassent quelquefois des mains du malheureux captif.

Rien n'est attachant comme l'*Histoire de l'Ordre royal et militaire de Notre-Dame de la Mercy* ¹. Saint Pierre de Nolasque , qui en fut le fondateur , entra d'abord dans la *Congrégation de la Miséricorde* , fondée par des gentilshommes aragonais , pour la rédemption des captifs ; il ouvrit sa carrière en rachetant quatre détenus à Valence , qui alors appartenait aux Maures ; il retourna plusieurs fois dans cette ville , et la der-

¹ Elles n'existaient même à cette époque que pour cette bonne œuvre.

² Amiens , 1685 , in-f^o.

nière fois il y demeura en ôtage , n'ayant pas de quoi satisfaire aux demandes des infidèles. On le vit encore délivrer un évêque de Valence , que l'on avait chargé de chaînes.

Rendu à la liberté , il ne l'employa que pour recommencer ses charitables travaux. Débarqué dans la ville d'Alger, après une effroyable tempête , il put y racheter cent soixante chrétiens, qui rentrèrent avec lui dans le port de Barcelone , aux acclamations de toute la ville.

En 1248, Louis IX , de sainte mémoire , écrivait à ce religieux pour se recommander à ses prières. Ce religieux prince voulut emmener avec lui dans la Terre-Sainte quelques-uns de ses charitables collaborateurs ; et quand le roi de France fut lui-même chargé de liens , parce qu'il n'avait pas voulu se racheter honteusement , on vit les frères de la Mercy travailler avec un grand zèle pour obtenir sa liberté ; s'offrant même en ôtage pour le fils de Blanche de Castille , pour le chef des Croisés.

Saint Sérapion , autrefois militaire, et depuis religieux de Notre-Dame de la Mercy, une des gloires de cet ordre que l'on ne saurait trop louer, ne se contenta pas de donner tous ses soins à la rédemption des malheureux esclaves : pour prix de sa charité, il recueillit encore les palmes du martyre dans la ville d'Alger, et on le vit, étendu sur la croix comme Jésus-Christ son maître , prier pour les pauvres captifs.

Saint Jean de Matha , issu d'une famille noble et pieuse , naquit à Faucon , sur les frontières de la Provence. Il fit ses études à Aix , et répondit par son application aux soins de ses maîtres. Il se montra dès sa jeunesse très-zélé pour la pratique des vertus chrétiennes. Sa charité pour les pauvres avait quelque chose d'extraordinaire.

De retour dans sa patrie , il obtint la permission de se retirer dans une espèce d'ermitage qui n'était pas éloigné de Faucon. Mais les fréquentes visites de ses amis lui donnant des distractions continuelles , il pria son père de l'envoyer à Paris pour y faire son cours de théologie et y prendre les degrés ordinaires.

Quelque temps après, il fut ordonné prêtre, et célébra sa première messe dans la chapelle de l'évêché de Paris.

Ce fut le même jour où il dit sa première messe, que notre saint forma la résolution de travailler à racheter les chrétiens infortunés qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il envisageait deux choses dans cette bonne œuvre, la délivrance des corps et le salut des âmes, qui courent les plus grands risques parmi des peuples barbares. Il ne voulut rien entreprendre avant d'avoir consulté le Seigneur d'une manière spéciale. Il se retira auprès d'un saint ermite, nommé Félix de Valois, qui vivait dans une forêt, près du bourg de Gandelu, au diocèse de Meaux. Il serait impossible d'exprimer jusqu'où nos deux ermites portèrent l'esprit d'oraison, et avec quel zèle ils embrassèrent les plus rigoureuses austérités.

Un jour qu'ils s'entretenaient ensemble, Jean s'ouvrit à Félix sur la pensée qui lui était venue le jour de sa première messe, de se consacrer à la délivrance des chrétiens captifs chez les mahométans. Félix, ne doutant point qu'un tel projet ne vint de Dieu, en loua l'exécution, et s'offrit même pour y concourir autant qu'il serait en lui. Il n'était plus question que du choix des moyens qu'il faudrait employer pour réussir. Les deux saints se recommandèrent à Dieu, et redoublèrent leurs mortifications et leurs prières, afin d'obtenir de nouvelles lumières sur la conduite qu'ils avaient à tenir. Quelque temps après, ils partirent pour Rome. Le souverain pontife, instruit de leurs vertus et de leur pieux dessein par les recommandations de l'évêque de Paris, leur donna plusieurs audiences particulières. Enfin, ne pouvant douter que les deux ermites français ne fussent conduits par l'Esprit de Dieu, il forma, de l'institut proposé, un nouvel ordre religieux. L'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Victor furent chargés d'en dresser la règle, et le pape l'approuva en 1198. Jean de Matha fut déclaré premier ministre général des nouveaux religieux, qui prirent le nom de *Frères de l'ordre de la Sainte-Trinité*.

De retour en France, les deux saints se présentèrent devant le roi Philippe-Auguste, qu'ils informèrent de ce qui s'était passé. Ce prince agréa l'établissement de leur ordre dans son royaume, et le favorisa même par ses libéralités. Gaucher III, seigneur de Châtillon, leur donna dans une de ses terres un lieu pour y bâtir un couvent. Il leur donna depuis celui dit *Cerfroid*, qui était précisément l'endroit où avait été concerté le premier plan du nouvel institut; le monastère qui y fut bâti a toujours passé pour le chef-lieu de l'ordre des Trinitaires. Jean et Félix fondèrent encore plusieurs autres maisons en France, tant on avait d'ardeur pour étendre un ordre fondé sur la plus pure charité.

Notre saint ayant envoyé deux de ses disciples au roi de Maroc; en 1201, il rachetèrent quatre-vingt-six esclaves chrétiens. L'année suivante, il alla lui-même à Tunis, où il en délivra plus de cent. Il se rendit ensuite en Provence, et y ramassa des sommes considérables, qui lui servirent à procurer la liberté à un grand nombre de malheureux qui gémissaient dans les fers des Maures d'Espagne.

En 1210, Jean de Matha fit un second voyage à Tunis. Il eut beaucoup à souffrir de la part des mahométans, irrités de l'ardeur avec laquelle il exhortait les captifs à supporter leurs maux avec patience et à mourir plutôt que de renouer à leur foi. Le trait suivant donnera une idée de la barbarie de ces infidèles. Lorsqu'ils virent le saint s'embarquer avec les cent vingt esclaves qu'il avait rachetés, ils ôtèrent le gouvernail du vaisseau et en déchirèrent les voiles, afin qu'il périt au milieu des flots. Jean, plein de confiance en Dieu, ne perdit point courage. Il pria le Ciel de prendre la conduite du vaisseau; puis, ayant étendu les manteaux de ses compagnons en forme de voiles, il se mit à genoux sur le tillac, le crucifix à la main, chantant des psaumes durant le trajet. L'événement prouva qu'une foi vive n'est jamais sans récompense. Le vaisseau aborda en fort peu de jours au port d'Ostie en Italie. Comme la santé du saint déperissait

sensiblement, il fut obligé de passer à Rome le peu de temps qu'il lui restait à vivre.

Quant au bienheureux Félix de Valois, il travaillait en France avec un merveilleux succès à la propagation de son ordre. Ce fut vers ce temps-là qu'il lui procura un établissement à Paris. Le monastère fut bâti sous l'invocation de saint Mathurin, et c'est de là qu'est venu le nom de *Mathurins* aux Trinitaires de France : c'était de cette église que partait tous les ans la procession des captifs rachetés.

Jean de Matha vécut encore deux ans à Rome, uniquement occupé à exercer les œuvres de miséricorde et à prêcher la nécessité de la pénitence. Il mourut le 21 décembre 1213, à l'âge de soixante et un ans. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 8 de février.

Il s'est trouvé jusqu'à de simples et faibles femmes, qui se sont associées aux religieux rédempteurs, et qui s'engageaient par des vœux à faire tout ce qui serait en elles pour le rachat des captifs, et même à donner leur vie pour eux, s'il était nécessaire. Elles recueillaient des aumônes, préparaient des vêtements, et surtout vaquaient incessamment à la prière, pour attirer les miséricordes divines sur les malheureux prisonniers.

En 1272, le bienheureux Guillaume de Sagiano, italien de naissance, envoyé vers les esclaves d'Alger, les reprit de leurs vices énormes, leur prêcha publiquement l'Évangile, leur démontrant la fausseté, l'absurdité de l'Alcoran ; il fut brûlé hors la ville par ordre du vice-roi, furieux du mépris que ce saint religieux osait faire de Mahomet.

D'autres prêtres ont marché sur les traces de leurs prédécesseurs, et jusqu'à nos jours le zèle et la charité n'ont pas manqué aux victimes de la cruauté mahométane.

Il faut lire les relations touchantes du père Dan, supérieur des Mathurins de Fontainebleau au dix-septième siècle, et auteur du premier ouvrage publié sur la piraterie, et la description qu'il a laissée d'un hôpital fondé dans la ville d'Alger, par ses

soins, où huit lits, scellés dans la muraille, recevaient les pauvres malades. Son industrieuse charité suffisait à tout. Chaque matin, au lever du soleil, on disait la messe de la sainte Vierge; un religieux exhortait les chrétiens, dont les uns mettaient leurs chaînes par terre, tandis que les autres, enferrés pieds et mains, avaient bien de la peine à fléchir les genoux. Ces bons prêtres encourageaient de leur mieux les captifs à garder les commandements de Dieu, et faisaient en sorte que tous, hommes et femmes, eussent recours aux sacrements de l'Eglise. Il y avait alors quatre chapelles à Alger. Il s'en trouvait encore d'autres dans les villes du littoral africain; celle de Saint-Antoine surtout, hors la ville de Tunis, était fort grande et fort belle; tous les esclaves chrétiens pouvaient s'y rendre sans empêchement; les prêtres et les religieux sont plus libres dans cette résidence que partout ailleurs en Afrique.

A Tripoli, se voyait également une petite chapelle dans le bague, où l'on disait la messe quand un prêtre faisait partie des esclaves.

On ne voit aucun oratoire dans la ville de Salé; seulement dans les caves, appelées matamores, où sont enfermés les esclaves, se trouvaient deux tables en forme d'autels, ornées de quelques images de papier, où soir et matin les captifs faisaient leurs dévotions publiques et récitaient les litanies de la sainte Vierge.

Pendant que les mahométans traitaient leurs captifs et les ministres de la religion avec tant d'inhumanité, ceux-ci ne cessaient d'adresser à Dieu des prières ferventes. Ainsi, en 1612, quand une longue sécheresse régnait dans la plaine d'Alger et détruisait toute espèce de récolte, le frère Bernard de Mouroy demandait la permission de sortir processionnellement avec les captifs et les chrétiens libres; et cette permission lui ayant été accordé, le samedi, à cinq heures du matin, il fut célébré une messe de la Vierge, à qui l'on voua neuf messes hautes pour obtenir la fin de la calamité qui désolait le pays. Le len-

demain , la procession commençait ; et l'on adressa de ferventes prières à Dieu , afin qu'il daignât exaucer les vœux de ses serviteurs. Le père Jean de l'Aigle dit la première messe de la très-pure Conception de la Vierge , où assistaient plusieurs esclaves ; la procession eut lieu ensuite ; on y chanta les litanies. Le père Pierre du Palais célébra la seconde pendant la procession. Le troisième jour des prières, mardi 8 juin , sur les huit heures du matin , Notre-Seigneur commença à montrer les effets de son infinie miséricorde , envoya de la pluie en abondance , et la terre se trouva si abreuvée d'eau , que les infidèles croyaient qu'ils en auraient de reste. On ne laissa pas cependant que d'achever la neuvaine , si bien que le quatorzième jour du mois , et le dernier jour du vœu , la messe dite et la procession faite , Dieu , par le mérite et l'intercession de sa très-sainte Mère , fit tomber encore du ciel une si abondante quantité d'eau , durant tout le jour et toute la nuit , que les barbares commençaient déjà à se plaindre de l'excès ¹.

Écoutons comment un de ces pieux religieux raconte la pompe avec laquelle il put célébrer les offices de la semaine sainte et de la solennité de Pâques sur cette terre barbare :

» Le jour des Rameaux , nous assistâmes tous les captifs , fîmes la procession et l'office entier avec toute la solennité qui nous fut possible.

» Le mercredi saint , nous chantâmes ténèbres , où se trouvèrent plusieurs chrétiens , les uns marchands , les autres esclaves , dont les plus dévots demeurèrent à notre discipline ² , et couchèrent chez nous , parce que le bagne , qui est le lieu de notre retraite , se ferme ordinairement au soleil couchant.

» Le jeudi nous fîmes l'office ; je prêchai ; les chrétiens communierent ; et nous portâmes le saint Sacrement dans un

¹ Le P. Dan , *Histoire de la Barbarie* , etc.

² Les religieux , par humilité et pour compatir aux souffrances de Jésus-Christ , s'infligent plusieurs coups de lanières ou de cordelettes en cuir terminées quelquefois par des morceaux de plomb.

oratoire curieusement embelli ; quelques Turcs et renégats nous ayant prêté des tapisseries et d'autres ornements , nous le gardâmes avec toutes sortes de révérences , y ayant tout à l'entour et sur les marches plus de cent cinquante lampes et flambeaux de cire , disposés de telle sorte que , leur clarté ayant je ne sais quoi qui donnait de l'admiration, ils attiraient là quantité de Turcs de Juifs et de Maures. Quelques-uns même y demeurèrent au sermon, sans rien dire , ni troubler le service divin : ce qui devait suffire pour les faire sortir de leur aveuglement , si leur malice n'eût déjà pris de trop profondes racines.

» La nuit, nous dîmes ténèbres , et il n'y eut point d'autre discipline que celle qui s'était faite à la procession du matin , avec effusion de beaucoup de sang , par le même moyen. Il fut mis ordre que , pendant la nuit , quelqu'un des chrétiens eût à lire tout haut la passion de Notre-Seigneur , assisté à diverses heures de l'un de nous , pour maintenir la dévotion.

» Le vendredi nous dîmes l'office , et sur le soir nous chantâmes ténèbres , à la fin desquelles commença la discipline des dévots de la solitude, et de plusieurs autres qui, le soir précédent, n'en avaient pas eu le loisir.

» Le samedi fut faite la bénédiction du cierge pascal, et l'on dit tout l'office comme les autres jours.

» Le dimanche , jour de Pâques , nous dîmes matines de grand matin, comme aussi la messe et le sermon fondé sur les joies de la très-sainte Vierge. Là je rendis grâces aux chrétiens de leur assistance et de la grande dévotion qu'ils témoignaient à ces bonnes Pâques ; puis nous portâmes en procession le saint Sacrement , qui fut découvert et en évidence , selon la coutume de notre pays.

» Tous les esclaves chrétiens qui étaient aux champs pour travailler à l'ordinaire y sont venus en foule. Aussi avons-nous tâché de les consoler de tout notre possible , les entendant en confession et donnant la communion à ceux qui étaient bien

disposés. — Voilà comme nous avons célébré la Pâque en cette horrible prison d'Alger, dans laquelle, favorisés de l'assistance divine, nous prendrons en patience toute sorte de travaux et de maux, jusqu'à perdre la vie pour la gloire de notre Dieu, tâchant au reste de conserver en autrui et d'augmenter en nous la sainte foi, comme fils et très-humbles et très-fidèles de Marie et de la sainte Trinité'. »

A présent, il est curieux de suivre d'époque en époque les encouragements donnés par nos rois aux pères de la Mercy. Nous avons déjà vu quelle affection, quel respect leur portait saint Louis. Philippe-Auguste se fit un devoir d'accueillir en France l'établissement fondé par Jean de Matha et Philippe de Valois; il le favorisa par de grandes libéralités. Ses successeurs ne les oublièrent pas non plus. Louis XIII, touché de compassion au récit des misères éprouvées par ses sujets esclaves à Salé, dans le Maroc, etc., envoya une escadre de ses vaisseaux pour contraindre les infidèles à les lui rendre; ce qu'ils firent. Par un traité de paix; ils lui en délivrèrent cinq cents. A cette époque et toujours, les religieux étaient les négociateurs choisis pour opérer cette rédemption. En 1681, son fils, le grand Louis XIV, contraignit encore par ses armes victorieuses les puissances infidèles d'Afrique à rendre la liberté aux esclaves chrétiens, et à cette occasion, un ambassadeur d'Alger fut envoyé à la cour de Versailles.

Depuis, les rois très-chrétiens ne négligèrent aucun moyen d'être utile aux pauvres esclaves par les consuls qu'ils entretenaient dans les diverses résidences, par la protection et les secours pécuniaires accordés aux religieux rédempteurs.

On sait quels loüables efforts tenta Charles V, roi des Espagnes et empereur d'Allemagne, en faveur des esclaves chrétiens d'abord à Tunis, où il parvint à opérer la délivrance des captifs, puis, quelques années après, devant Alger. Monté sur le vaisseau royal, où le crucifix était arboré, accompagné d'un grand

nombre de troupes, et secondé puissamment par les chevaliers de Malte, il put effectuer sa descente sur le point où fût bâti le fort l'Empereur : mais sa flotte ayant été battue par une violente tempête survenue tout à coup, ce grand prince fut forcé de se retirer avec une perte considérable d'hommes et de munitions : ayant la grandeur d'âme de ne s'embarquer qu'après avoir assuré le salut de ceux qui l'accompagnaient.

Le cardinal Ximenès, ce grand politique, ce ministre tout-puissant, affligé de la perte d'une armée espagnole, presque entièrement détruite par les Maures, du préjudice que leur établissement d'Oran, portait au commerce espagnol, et plus que tout cela, sans doute, animé par l'espoir de propager la foi chrétienne en Afrique, conçut l'idée d'une expédition qu'il offrit de solder et de diriger lui-même. L'armée se rassembla bientôt sous les ordres de ce prélat septuagénaire, médiocrement secondé par l'astucieux Pierre Navarre. Oran, surprise avant l'arrivée des secours, fut rapidement enlevée, la ville saccagée, et les habitants presque tous massacrés, au grand regret du cardinal, qui reprocha à Navarre une conduite si cruelle envers des hommes qu'il venait pour convertir. A peine Ximenès fut il en possession du château, qu'il se dirigea vers les cachots de la Casauba, dans lesquels étaient renfermés trois cents esclaves chrétiens, et lui-même voulut les mettre en liberté.

A une époque bien plus rapprochée de nous, lorsque l'Angleterre voulut châtier l'insolence des pirates algériens, et que lord Exmouth brûla leur flotte dans le port même, son premier soin fut de stipuler la délivrance des prisonniers chrétiens. Lorsque nos troupes conquérantes s'emparèrent de ce nid de pirates, les marchés d'esclaves se tenaient encore à Alger. C'était un triste spectacle, auquel le maréchal de Bourmont mit immédiatement un terme, que celui que présentait la vente des esclaves rassemblés comme des bêtes de charge dans un marché public. C'était bien là le degré d'avilissement où pût être réduite l'espèce humaine !

» Les courtiers se promenaient par le marché , l'un après l'autre, en proclamant à haute voix la qualité , la profession et le prix de chaque esclave : toutes les nations étaient admises à enchérir ; quand il ne se présentait plus d'enchérisseur , un commis de la douane inscrivait sur un registre le nom du plus offrant et le prix proposé.

» Cette première vente n'était jamais poussée bien haut , parce qu'il s'en faisait une seconde dans le palais même du dey et en sa présence ¹. Chaque esclave y était de nouveau mis à l'encan , et délivré au dernier enchérisseur. Ces malheureux étaient ensuite employés aux travaux les plus conformes à leurs aptitudes ou à la convenance de leurs maîtres.

» Le prix de la première enchère appartenait au propriétaire et à l'équipage du bâtiment qui en avait fait la capture , tout ce qui excédait cette somme, lors de la seconde vente , tournait au profit du gouvernement. Les acheteurs qui savaient que la livraison de l'esclavage ne s'effectuait que par la seconde enchère , s'empressaient peu de faire des offres élevées ; aussi souvent la part revenant à la douane dépassait celle attribuée aux équipages de corsaires. Ces criminels trafics se faisaient expressément au comptant.

» On prélevait encore d'autres droits pour la douane, pour le dey, pour le secrétaire d'Etat et le capitaine du port.

» Les marchands qui se livraient à ce commerce honteux cherchaient, par de belles paroles , à savoir des esclaves qu'ils avaient achetés, s'ils étaient de famille distinguée ou riche , et s'ils présumaient qu'on pourrait payer pour leur rançon ; et , pour vérifier l'exactitude de leur déclaration , ils examinaient leurs dents , les paumes de leurs mains , afin de juger, par la délicatesse ou la dureté de leur peau , s'ils étaient gens de loisir

¹ Quel infâme trafic pour un souverain ! quels honteux trésors amassés dans le palais de ces rois pirates ! Ils ne rougissent pas de dépouiller leurs propres sujets qui avaient , au péril de leur vie et de leur liberté, capturé ces pauvres esclaves.

ou habitués à des travaux grossiers. Ils observaient surtout ceux qui avaient les oreilles percées, d'où ils inféraient qu'ils n'étaient pas d'un étage inférieur, puisqu'étant enfants, ils avaient porté des pendants d'oreilles.

» Lorsqu'à force d'or et d'argent ¹, les religieux étaient parvenus à obtenir la liberté d'un certain nombre de captifs, ils revenaient en France avec leur précieuse proie, et leur arrivée à Paris était une sorte de fête. »

Voici la description de la procession qui eut lieu en 1634, à ce sujet, telle que nous l'empruntons à un narrateur contemporain :

« On y vit figurer quatre-vingts confrères de la confrérie de Notre-Dame de la Délivrance, pieds nus, revêtus d'aubes de lin, portant couronne de laurier en tête et un grand panache blanc, les religieux, les archers de la ville. Le cortège se dirigeait vers l'église de Sainte Marie, faubourg Saint-Antoine; il y rencontra quarante jeunes enfants bien faits, revêtus d'aubes ou de rochet de fin lin, ayant un chapeau verdoyant et aussi une branche de laurier. On rencontra aussi tout un corps de musiciens de la Sainte-Chapelle de Paris. La foule était telle que la procession pouvait à peine se frayer un passage. Cependant, elle se mit en chemin, précédée du guidon aux armes du pape Urbain VIII et du roi de France, qu'accompagnaient des trompettes, ayant des banderoles de camelot blanc avec une grande croix rouge et bleue: ces trompettes sonnaient de temps en temps, mais principalement aux grandes avenues et carrefours. L'un des enfants dont nous avons parlé, portait un guidon de taffetas blanc, sur lequel étaient dépeints deux anges agenouillés, tenant une croix rouge et

¹ Il fallut, en 1553, quarante mille écus d'or pour délivrer cinq cents captifs; à la fin du dix-huitième siècle, le rachat d'une personne de marque à Alger ne coûtait pas moins de cent mille francs! Notre grand peintre Granet, avec son talent ordinaire, a représenté ce rachat des captifs; on voit des Arabes assis devant un comptoir, et pesant des pièces d'or que comptent les religieux. Près de là sont des caisses, sur lesquelles on lit: *Argent de France*. Ce tableau fait partie de la galerie du Luxembourg.

bleue , avec cette devise au-dessus : *Redemptionem misit Dominus populo suo*. Le corps des musiciens en grand nombre faisait les *résonnants* les plus ravissants.

» Ayant dépassé la porte Saint-Antoine , les religieux rencontrèrent les quarante-deux captifs et les rédempteurs , qui , devancés de quatre esclaves , finissaient la procession deux à deux et en espace égal. Ces pauvres gens , hâves , brûlés par le soleil et couverts de haillons de Barbarie , portant chacun sa chaîne sur son épaule , tiraient les soupirs et les larmes du cœur par les yeux des regardants ; tous ces captifs portaient un seapulaire de drap blanc , venant jusqu'à sa ceinture , ayant une croix rouge et bleue sur l'estomac ; le premier desquels captifs portait une bannière de damas blanc , et sur icelle était dépeint , d'un côté , un ange revêtu de l'habit de l'ordre , et ayant les bras croisés l'un sur l'autre , tenant les chaînes de deux captifs qui étaient à genoux à ses côtés ; et de l'autre , la représentation comme les religieux rachetèrent les captifs d'entre les mains des Turcs. Tous les derniers , marchaient les chefs de l'ordre , portant tous en mains un bouquet de fleurs et revêtus de leurs chapes blanches.

» Après avoir traversé la rue Saint-Antoine , le pont Notre-Dame et la rue Saint-Jacques , la procession se rendit en l'église du couvent des Mathurins , dans la rue de ce nom , entre trois et quatre heures. Le chœur d'icelle église était vénérable par la présence du très-saint Sacrement patent et à découvert , et il était rempli de quantité de personnes de grande qualité : Mgr le garde-des-sceaux de France y faisait voir la pureté de son zèle et de sa dévotion ; les évêques de Nîmes et d'Auxerre donnaient un grand lustre à l'assemblée ; des conseillers d'état , maîtres des requêtes et dames de grande condition y avaient place : et la nef et le cloître se trouvaient si pleins du peuple pressant et flottant , qu'il était impossible aux archers d'y donner ordre.

» Le révérendissime père Louis Petit , général et grand-mi-nistre de tout ledit ordre , etc. , était assis dans une chaire sur

le plus éminent degré du grand autel, et les captifs approchèrent. Il descendit à la dernière marche, les reçut et les embrassa tous les uns après les autres, et ils se rangèrent à l'entour de l'autel; et ledit père général embrassa aussi les pères rédempteurs, dit les prières accoutumées; puis le *Te Deum* fut solennellement chanté en musique.

» A l'issue d'un sermon, les chrétiens rachetés furent conduits dans le réfectoire pour y souper, et suivis d'une grande quantité de peuple qui assistait au repas.

» Et comme il n'y a pas de doute que la Mère du Rédempteur n'ait contribué à la délivrance des captifs, il était juste de lui adresser des louanges et des actions de grâces. Ainsi, le lundi 21 dudit mois, la même procession en pareil ordre, sauf la musique, fut conduite à l'église métropolitaine de Notre-Dame, et les pauvres captifs furent présentés à la sainte Vierge par un *Regina cæli lature*; puis on se rendit à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, dans laquelle une grand'messe fut célébrée par les religieux du couvent des Mathurins, qui conduisaient le cortège; la messe achevée, les religieux et les captifs reprirent le chemin de la rue des Mathurins. »

En 1785, les élèves du collège de Sainte-Barbe, renommés par leurs talents, célébrèrent dans une pièce de vers latins le rachat des captifs. La procession traversa la cour de l'archevêché sous les yeux de M. de Juigné. Dans cette pièce de cent seize vers, on remarque le passage suivant, qui peint bien l'âme aimante du jeune poète :

Jam sacros inter cantus longo ordine turba
 Proccedit, nec ut ante graves gerit illa catenas,
 Sed tenues collo vittas, sed vincula florum,
 Qualia dilecta Lodoix dat vincula Genti¹.

¹ Parmi les chants sacrés, la nombreuse cohorte
 Marche et ne fléchit pas sous le poids de ses fers;
 Guirlandes, liens de fleurs, ce sont ceux qu'elle porte,
 Tels que Louis les donne à ses peuples si chers.

La dernière procession eut lieu en 1790.

On jugera de la joie que devaient éprouver nos compatriotes en recouvrant la liberté, quand on parcourra l'histoire d'un pauvre jeune homme qui est demeuré plus de trente ans dans l'esclavage, et que l'expédition du lord Exmoth devant Alger a délivré de ses chaînes; par ce récit, recueilli de la bouche du captif, on pourra juger du sort des autres prisonniers.

Longtemps avant que la France songeât à la conquête d'Alger et à punir les Arabes de leurs cruautés envers les Européens, un domestique, né à Paris, embarqué sur un bâtiment de la marine royale, *le Lièvre*, commandé par M. de Montméry, et jeté sur la côte par une tempête, était tombé entre les mains des Koubals, peuplade féroce et indomptable, aux environs d'Oran. Il se nommait Dumont. Malgré les cruels traitements qu'il a éprouvés pendant trente-quatre ans, ce généreux jeune homme n'a point été séduit par les offres de ses maîtres. Un jour qu'il était aux genoux du dey et qu'il en sollicitait une charité pour l'amour de Dieu, « Pourquoi as-tu renié la loi, lui dit-il, croyant que c'était un arabe fait chrétien, vois-tu comme Dieu te punit? Il répondit avec assurance : Non, monseigneur, je ne suis point arabe, je suis chrétien. — Quel est ta nation? — La France. — Ah! tu es Français, Français sans foi, sans loi, mâtins et diables; écoute, si tu veux renier ta religion et embrasser celle de Mahomet, je te ferai du bien. — Non, monseigneur, je suis homme et chrétien, et je veux mourir au sein de la religion. Celui qui renie sa foi n'en connaît aucune. » Le prince se tourna vers son aide-de-camp, et dit à haute voix : « Il a raison; » et il lui fit compter cent sequins (mille francs) pour lui et ses compagnons. Ce généreux chrétien fut délivré en 1816; il y avait à cette époque, deux à trois mille esclaves chrétiens sur cette terre inhospitalière.

A peine débarqué, M. de Bourmont fit signifier, par un transfuge, au dey d'Alger, que s'il arrivait le moindre mal aux

Français de ses équipages en s'emparant d'Alger, il mettrait tout à feu et à sang.

Le jour même de l'entrée de nos troupes dans la ville, le 5 juillet, nos marins prisonniers furent remis avec quelques hommes de terre. « Les captifs ne sortaient autrefois d'Alger que sur quittance; un bulletin de victoire, voilà aujourd'hui la quittance de liberté de nos frères! » Dans sa dépêche du 8 juillet, le comte de Bourmont s'empessa d'annoncer que tous les prisonniers français qui se trouvaient dans la ville seraient rendus avant que nos troupes prissent possession de la ville.

A une époque bien plus rapprochée de nous, alors que nous possédions Alger et quelques points du littoral africain, en 1836, voyons comment, sous les yeux mêmes d'Abd-el-Kader, un officier de la marine française était martyrisé, ainsi que ses compagnons.

Dans *les Prisonniers d'Abd-el-Kader, ou Cinq Mois de captivité chez les Arabes, par M. A. de France, enseigne de vaisseau*, ce jeune officier trace le récit des mauvais traitements qu'il eut à subir avec ses camarades : coups de bâtons et de crosse de fusil, injures, vexations, cruautés de toute espèce envers les prisonniers. En voici un exemple entre beaucoup d'autres. Comme M. de France, dans sa conversation, avait laissé soupçonner que le roi de France était plus puissant qu'Abd-el-Kader, l'un des officiers, l'appelant *fils de chien* et lui ordonnant de mieux garder sa langue, accompagna cette invitation d'un coup de bâton sur les jambes du pauvre Français, et d'un crachat sur sa figure.

M. de France a vu un prisonnier à qui l'on coupa les mains et les pieds et qui, ainsi mutilé, étendu sur des branches d'arbres et de broussailles, fut brûlé à petit feu.

Nous aurions voulu, après les traits de dévouement et de charité donnés par les anciens religieux, faire voir que, de nos jours, un prêtre a renouvelé l'héroïsme des Trinitaires et des pères de la Mercy; mais l'excursion de M. l'abbé Suchet au

camp d'Abd-el-Kader se trouvant dans les *Annales de la Propagation de la Foi* et dans plusieurs ouvrages sur l'Algérie, nous nous contenterons d'y renvoyer le lecteur.

Il est douloureux de penser que les traitements infligés aux prisonniers, et quelquefois l'espoir d'un poste lucratif et honorable, ou l'envie de se livrer sans frein à des passions honteuses, entraînent des esclaves à l'abandon de leurs croyances. Le nombre de ces renégats, peu estimés des mahométans mêmes, n'est que trop considérable; il entre pour un cinquième dans la population de la seule ville d'Alger. Voici les cérémonies qui se pratiquaient lorsqu'un esclave abjurait sa religion¹.

« Quand un chrétien veut se faire ture, s'il est esclave et s'il continue à l'être, il ne s'exempte, par son infâme apostasie, que de quelques traitements rigoureux; on ne fait à cette occasion presque aucune cérémonie. Mais un chrétien affranchi ou qui s'est racheté, et qui, dans un vil but d'intérêt, renonce à sa religion, est mené à une assemblée, devant laquelle il lève le doigt d'après le pouce vers le ciel, pour témoigner par là qu'il ne croit qu'un Dieu qui fait sa demeure dans les cieux; et en même temps faisant profession de sa nouvelle foi, il prononce des paroles exécrables qui signifient: Dieu est Dieu, et Mahomet son prophète est près de lui. Incontinent, on lui rase les cheveux à la mahométane, lui laissant seulement un petit flocon au haut de la tête; il quitte les habits à la mode des Chrétiens et en prend d'autres, à la façon des Turcs; on l'habille, le même jour ou le lendemain, d'une veste de parade; on lui met sur la tête un beau turban, et il monte sur un barbe (petit cheval du pays), richement caparaçonné. En cet équipage, il fait plusieurs tours par la ville, tenant une flèche toute droite avec deux doigts, pour faire entendre qu'il veut désormais combattre pour la loi et le turban.

» Plusieurs officiers, chiaoux et gardes du bacha, l'accom-

¹ Nous extrayons ces détails d'un ancien ouvrage qui renferme des documents très-intéressants sur les mœurs et les coutumes des Etats barbaresques.

paguent à cette pompe , tenant leurs cimenterres nus à la main ; et s'il fût arrivé fortuitement à ce nouveau renégat de laisser tomber par terre la flèche qu'il tenait , ils se seraient tous jetés sur lui et l'auraient assommé de coups , comme s'il eût fait cette action au mépris de la loi. On a coutume , en de telles rencontres , de faire une quête avec des bassins pour le nouveau renié ; même la bacha , pour donner l'exemple aux autres , lui fait présent d'une veste et d'un caftan : mais aujourd'hui (1735) cette libéralité se fait aux dépens de la douane. Peu de jours après , ce renégat s'étant enrôlé pour recevoir la paie comme les autres , s'alla retirer dans une caserne , où , selon la loi , il fut circoncis par un chirurgien préposé à cette opération religieuse.

» Quand un juif se fait renégat , comme les Turcs croient qu'entre la loi de Moïse et celle de Mahomet , celle de Jésus-Christ occupe le milieu , ils obligent le juif d'embrasser le christianisme avant la loi musulmane , de sorte qu'après avoir mangé de la chair de porc , il prononce hautement ces paroles en sa langue : *Jésus est le véritable Messie*. Ensuite il lève le doigt vers le ciel et répète encore les mêmes paroles ci-dessus rapportées que prononce le renégat chrétien : *Dieu est Dieu , et Mahomet , son prophète , est auprès de lui*. Et il y a cette différence entre eux , qu'un chrétien qui renie a la même solde que le Turc , au lieu que le juif qui a renié n'en a que la moitié.»

A côté des renégats , il faut placer le soldat lâche et traître qui abandonne son drapeau pour passer à l'ennemi ; toutefois sa trahison lui profite rarement.

Au camp des Arabes , on prodigue l'insulte et la menace aux déserteurs chrétiens , et on leur refuse le plus souvent la nourriture et les vêtements nécessaires. Comme ils refusent de marcher au combat , ils traînent leurs haillons et leur faim de tribu en tribu , de ville en ville , et finissent par succomber de fatigue et de besoin. — Un transfuge aura beau abjurer le christianisme , raser sa tête , et envelopper son corps dans un kaïk , parler l'arabe , il entendra toujours retentir à ses oreilles ces

paroles qui expriment admirablement et d'une façon aussi brève qu'énergique, les sentiments de ses hôtes à son égard : *Chien de chrétien*.

Si la défection de quelques chrétiens affligeait trop souvent les ministres de la religion, que les souverains catholiques entretenaient auprès de nos consuls dans les provinces barbaresques de loin en loin et bien secrètement, des arabes ouvraient les yeux à la lumière et renonçaient au culte insensé du prophète. Nous avons découvert, en nous livrant à nos recherches, un petit cahier imprimé en 1507, intitulé : *Nouvelle de la venue de la reine d'Alger à Rome, et du baptême d'icelle, de ses six enfants, etc.* (traduit de l'italien). Cette histoire, racontée avec le style naïf du temps, intéressera, je l'espère, le lecteur, et fera voir comment la divine Providence agit sur les cœurs les plus durs.

« Monseigneur ¹, dimanche dernier, jour de saint François, prit part au lieu du Tibre, appelé Ripa, un brigantin tout neuf, dans lequel était une très-belle et très-vertueuse dame, que l'on dit être la reine d'Algérie, accompagnée de vingt-deux personnes, c'est à savoir, de huit esclaves chrétiens et six enfants avec leurs nourrices et autres dames ses gouvernantes et un frère de son mari. Cette dame, poussée de l'esprit de Dieu, ne se souciant des grandeurs et dignités mondaines, pourvu qu'elle pût acquérir le royaume éternel du paradis, se résolut, depuis naguères, de quitter son mari, duquel elle était fort aimée. Ayant donc communiqué son désir à huit chrétiens esclaves employés à son service, et eux ayant remercié Dieu pour avoir donné à leur maîtresse une si sainte résolution, promirent de lui garder secret et fidélité. Elle depuis requit son mari qu'il lui plût de commander un brigantin pour s'en aller promener et s'égayer sur mer : ce qui lui fut accordé, sans penser à pareille demande. Le roi, par une heureuse circonstance, fut appelé à la cour du sultan à Constantinople, dit adieu à sa femme bien-

¹ On ignore à quel personnage cette relation est adressée.

aimée , à ses enfants , avec promesse de revenir bientôt. Quelques jours la reine fit le semblant d'aller se promener pour passer l'ennui et fascherie que lui causait l'absence de son mari : mais son frère l'accompagnait dans cette course. Alors les esclaves chrétiens l'encouragèrent à poursuivre son entreprise , lui promettant que Dieu viendrait à son secours. Elle crut à leurs paroles , s'habilla richement , se couvrit de ses pierreries et prit une forte somme d'argent. Le brigantin cingla bientôt en haute mer. Dès qu'on vit le navire prendre le large , l'alarme fut donnée et le bâtiment poursuivi , mais en vain. Son beau-frère , s'en apercevant , commença de se douter du fait de la reine , et transporté de colère , menaça les esclaves de la mort s'ils ne retournaient vers Alger ; mais ils lui désobéirent , et l'auraient précipité dans les flots sans les supplications de la reine. Elle lui fit comprendre le but de son voyage , combien elle l'aimait , puisqu'elle voulait lui faire conquêter un royaume plus grand que celui de son frère et plus durable. Il ne se rendit point à ces paroles ; sa colère augmenta au point qu'il fallut le lier et le mettre de son beau long au brigantin. Ses femmes de service furent plus dociles. On arriva par un beau temps à Majorque , où l'évêque reçut les passagers en grande joie et fête , et les baptisa tous , excepté le beau-frère qui demeura obstiné dans sa religion. Le navire ensuite cingla vers Rome pour y recevoir la bénédiction du saint Père , aux pieds duquel elle fut conduite par la vénérable archiconfrérie du Gonfalon de Notre-Dame. La reine a tout aussitôt donné la liberté et de l'argent à ses esclaves des deux sexes. »

Quand viendra-t-il un temps où la loi évangélique , devenue celle du peuple conquis et des nations qui les avoisinent , adoucira leurs mœurs , et nous fera oublier cette longue série de cruautés trop longtemps exercées contre les chrétiens , nos parents , nos amis et nos frères !



CHAPITRE X

Réception des reliques de saint Second, ancien évêque d'Afrique. — La première communion des matelots. — La religion élément civilisateur. — La charité dominatrice des cœurs. — Mgr Pavy succède à Mgr Dupuch. — Situation du diocèse d'Alger.

Terminons par quelques faits honorables et consolants pour l'Eglise d'Afrique, dont nous devons le récit à la plume élégante et facile d'un de nos meilleurs écrivains¹.

« Une ville du royaume de Naples, Troïa, gardait les restes vénérés d'un des saints confesseurs et évêques d'Afrique. Un bras de saint Second fut donné à l'Eglise d'Alger, comme un bras de saint Augustin avait été donné à Hippone renaissante. Ces bras, sortis de leurs vieux sépulcres pour reparaitre en Afrique, sont comme de sublimes travailleurs qui aideront à reconstruire l'édifice de la foi chrétienne en ces contrées.

» J'étais dans la cathédrale d'Alger, lorsque les reliques, enfermées dans une châsse, sont venues solennellement prendre possession de l'autel qui leur était destiné. Un évêque du cinquième siècle, revenant en Afrique dans le dix-neuvième siècle, et reçue par un évêque français dans une mosquée convertie en église, c'est toute une merveilleuse histoire. Ces rapprochements, ces contrastes, qui laissent voir l'accomplissement d'événements immenses, ont une façon d'éloquence dont

¹ M. Poujoulat.

l'âme est fortement saisie. Mgr l'évêque d'Alger a trouvé quelques chaudes paroles en harmonie avec la pensée des assistants ; et le spectacle lui-même était au-dessus du discours le plus expressif.

» Quand la renaissante Eglise d'Afrique aura avancé sa mission et que les besoins religieux seront partout satisfaits , quand chaque chose sera entrée dans une voie bonne et sûre , et que l'Algérie chrétienne aura atteint le degré de gloire auquel il sera permis de la voir monter , alors une belle fête pourra être donnée au monde. On convoquerait des divers points de l'Afrique , de l'Italie et des Gaules , les évêques de l'ancienne Eglise africaine ; on interrogerait tous les temples, tous les débris, pour leur demander ce qu'ils gardent des ossements de Cyprien , des Aurèle , des Alype , des Sévère et des Fulgence. De toutes parts ces morts tirés des sanctuaires où les vénère la piété , des coins de terre où ils reposent ignorés et sans gloire , s'achemineraient , au milieu des pompes chrétiennes , vers Alger ou vers Hippone , devenus le rendez-vous du saint épiscopat d'autrefois ; ils arriveraient pour être les témoins heureux d'une nouvelle moisson chrétienne dans un pays jadis fécondé par leur sueur ou même par leur sang. Placés dans un monument qui serait comme le panthéon du catholicisme africain, ils représenteraient un passé plein de génie , de courage et de vertu , et leur muet langage aurait toute la grandeur de l'histoire. De même que les fils s'excitent à l'amour des belles choses par le souvenir de leurs ancêtres , par la vue des images de leurs aïeux , ainsi les évêques et les prêtres de l'Afrique nouvelle sentiraient se rallumer le feu de leur zèle , en présence des restes sacrés de leurs glorieux ancêtres dans la foi....

» Il est dans la vie un jour religieux dont le moins croyant ne perd point le souvenir, jour qui garde la blancheur du lis et la pureté des rayons de l'aube, tout rempli des sourires du ciel, des émotions du cœur et de la foi, du doux bruit des cantiques et du parfum des fleurs, jour heureux où les enfants conversent

avec les anges, où sur chacun de ces fonts bénis semble briller une étoile : c'est le jour de la première communion ! Lorsque la tête s'incline sous le poids des douleurs nées d'espérances brisées, parfois la pensée va se reposer sur le jour déjà lointain où tout paraissait si beau, comme on chercherait à se consoler d'un affreux désert par le souvenir d'un ravissant paysage. Si les tourments ou les ravages du doute ont passé sur votre vie, vous reportez un mélancolique regard sur les paisibles sérénités du jour où la croyance forte et naïve nous faisait toucher les invisibles réalités des mystères chrétiens. On est alors comme le navire parti du port avec la poupe ornée de fleurs, avec des chants joyeux, les voiles arrondies par un vent propice, et qui, à peine arrivé à la moitié du voyage, se voit battu, rompu, mis en pièces par l'ouragan et les flots ! Heureux ceux dont la marche en ce monde ne dément point cette fête séraphique du premier printemps de l'âme, et qui n'ont jamais participé qu'au bien, à la vérité, à la beauté morale, à l'ordre divin ! Cette première alliance complète d'une jeune créature avec son Dieu se célèbre le plus souvent dans l'église où nous reçûmes le titre glorieux de chrétiens, autour des champs, des prés, des collines où notre enfance s'écoula ; et c'est ainsi que la première communion se confond avec les suaves images de la terre natale. Mais c'est tout un nouveau monde, tout une source d'impressions profondes et nouvelles, quand des enfants de la France, des adolescents jetés à travers les rudes labeurs de la navigation, se trouvent amenés à faire la première communion sur la rive africaine, dans l'ancienne métropole du pillage, de la servitude et du meurtre. Ce que la première communion a de plus touchant se mêle ici aux plus saisissantes idées de la conquête.

» Représentez-vous donc une cinquantaine de matelots de nos bâtiments de guerre, dans leur tenue la mieux soignée, rangés, sur plusieurs bancs, au milieu de la cathédrale d'Alger, pénétrés de respect, recueillis, les bras croisés, ou tenant ouvert à la

main un livre de prières. De pieux camarades s'étaient réunis à ceux qui allaient communier pour la première fois. La plupart des matelots assemblés pour le festin des anges avaient plus de vingt ans. Ils n'étaient pas de ceux qui ont sucé le christianisme avec le lait ; des années s'étaient passées sans qu'ils fussent instruits des vérités de la foi. Ces matelots n'avaient connu de Dieu que le nom, quoiqu'ils véussent au milieu de ses plus formidables merveilles ; ils n'avaient pas découvert la grandeur divine dans les belles nuits d'Afrique, d'Orient ou d'Amérique, ni dans la magnifique étendue des flots, ni dans les terribles colères de l'Océan ; ils n'étaient jamais descendus un seul moment dans les profondeurs de leur âme pour y étudier ses besoins infinis, ses misères et sa destinée ; la vie humaine n'était pour eux qu'un livre fermé, et le plan divin de la création n'existait point pour eux. Nulle lumière n'était venue traverser la nuit de leur existence mêlée de durs travaux, d'asservissements sévères et de jouissances brutales. C'est à Alger que la pensée religieuse les attendait.

» Il y avait alors à Alger un prêtre dont le zèle fécond en bonnes œuvres se faisait sentir de toutes parts : c'était l'abbé Tissier. Il se montrait, à bord de nos bâtiments de guerre qui arrivaient à Alger, comme un missionnaire d'amour religieux ; sa parole, à la fois grave, douce et familière, instruisait, touchait les matelots. Les devoirs du bord n'étaient jamais négligés ; ce sont les heures de l'oisiveté qu'on donnait aux entretiens sur les intérêts les plus élevés de la destinée humaine. C'est ainsi qu'une portion de notre marine de guerre a été évangélisée à Alger. Il est possible que quelques matelots trompent le prêtre, mais des actes partiels d'hypocrisie infâme ne sauraient détruire la valeur morale de l'ensemble d'une œuvre. On admire comment des marins touchant à tant de contrées diverses, et se trouvant fréquemment en France, vont renaître à la religion précisément sur cette terre africaine où le christianisme renaît. Ne semble-t-il pas que ce rivage d'Alger ait particulièrement

reçu une mission chrétienne ? C'est là que la foi attend une foule d'hommes longtemps retenus dans les ténèbres de l'ignorance ou du vice ; c'est là qu'on devient chrétien, *fuit christiani*, comme aux derniers temps du paganisme. Souvent des matelots se disent adieu à Toulon, partent pour des expéditions lointaines, et se donnent de pieux rendez-vous à Alger. On est séparé de longs mois par l'Océan et les tempêtes, et l'on se retrouve au pied d'un autel en Afrique, en présence de Celui qui tient les mers dans le creux de sa main et qui arrête ou déchaîne les orages. »

Tels sont les admirables effets de la religion. C'est là l'élément civilisateur qui doit consolider notre conquête et féconder le chaos de ce monde naissant qu'on nomme l'Algérie. Les institutions catholiques qui ont jadis vivifié cette terre, sont appelées à la vivifier une seconde fois et pour toujours. La gloire du catholicisme, comme puissance civilisatrice, a éclaté par tant d'œuvres depuis dix-huit siècles, qu'on ne peut douter des admirables résultats qu'elle produira encore.

« Ce que les Arabes comprendront le mieux de notre religion, c'est la charité. Or la charité, le dévouement aux misères de l'homme, voilà les plus solides bases de la domination d'un peuple. Il faut que les établissements de charité s'élèvent en grand nombre dans nos trois provinces de l'Algérie, et que nous accoutumions les Arabes et les Kabyles à recevoir nos soins. L'art de guérir est un merveilleux moyen d'influence sur les Arabes. Nous leur montrerons une science plus difficile, la science du dévouement inspiré par le christianisme.

Le respectable évêque d'Alger comprenait admirablement cette vérité, et son âme ardente ne pouvait supporter les entraves qui étaient apportées à sa charité et à son zèle. Pour venir en aide aux nombreuses fondations qui lui semblaient de nécessité urgente, il se créa des difficultés et des embarras financiers qui brisèrent sa carrière apostolique. Après avoir créé, sous sa propre responsabilité, une multitude d'établissements utiles,

il résigna ses fonctions d'évêque d'Alger, pour aller continuer dans la retraite une existence toute consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

En mai 1846, Mgr Pavy, doyen de la faculté de théologie de Lyon, fut sacré deuxième évêque d'Alger. A peine arrivé en Afrique, il ne songea qu'à consolider et à étendre les institutions fondées par son prédécesseur.

Le 30 décembre 1846, il adressa à son clergé une lettre qui fait connaître la situation de son diocèse; en voici quelques extraits :

« Nul plus que nous, dit-il, n'apprécie à leur juste valeur les services rendus à l'Algérie par le clergé actuel. C'est lui qui a fondé nos autels; lui qui, à travers mille périls et mille fatigues, a définitivement assis nos trente et une paroisses que l'année prochaine verra s'augmenter d'un tiers; lui qui a donné l'impulsion aux œuvres de charité qui couvrent déjà notre colonie; lui enfin qui a rendu le nom du Christ glorieux et adoré sur cette vieille terre qui reniait sa divinité depuis quatorze siècles.

» A notre arrivée en Afrique, nous avons trouvé soixante-treize prêtres employés aux diverses fonctions du ministère; aujourd'hui le ministère actif de l'Algérie en compte quatre-vingt-quatre. Ce nombre est de beaucoup insuffisant. Des centres déjà nombreux de population restent encore sans prêtres. Pour remplir cette lacune, qui ne peut que s'agrandir avec l'accroissement de la population, il fallait de toute nécessité prévoir le moment où nous ne pourrions plus compter sur de suffisantes recrues arrivant du dehors; il fallait donner immédiatement à notre grand séminaire un développement proportionné aux besoins, et fonder un petit séminaire. »

Le grand séminaire, transféré dans un vaste local, réunit aujourd'hui vingt-deux élèves. Le petit, créé le 20 novembre, est placé à l'ancien consulat de France à la Bouzaréah. C'est de là que partit, il y a seize ans, la dépêche qui provoqua les

vengeances de la France et amena la conquête de l'Afrique. De là monteront désormais de tendres vœux qui appelleront sur elle la miséricorde du Très-Haut et achèveront sa conquête morale par l'Évangile.

« Pourquoi l'Église d'Afrique, dit le prélat en terminant, autrefois si fertile en évêques et en prêtres, semée et cultivée maintenant par le zèle apostolique, ne reprendrait-elle pas son ancienne fécondité? Pourquoi ces germes naissants ne se développeraient-ils pas un jour au soleil de la Foi? Pour nous, grande est notre confiance dans l'avenir religieux de cette providentielle conquête. Agissons chacun dans la plénitude de nos forces, de notre charité et de notre dévouement, et l'Église se réjouira, et la France s'énorgueillira, et le monde s'étonnera de la rapidité et de la multiplicité des triomphes de l'Évangile. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| INTRODUCTION. | 5 |
| CHAPITRE I. L'Algérie sous le point de vue religieux. | 9 |
| CHAP. II. Souvenirs religieux de l'Afrique. — Premiers établissements de la religion dans ce pays. — Martyrs et autres saints de cette contrée. — Conciles. | 18 |
| CHAP. III. Archéologie chrétienne. | 48 |
| CHAP. IV. Mœurs, habitudes religieuses des Arabes; leur haine profonde pour les chrétiens, etc. | 56 |
| CHAP. V. Erection de l'évêché d'Alger. — Bulle de Grégoire XVI. — Mandement de Mgr l'évêque. — Installation, cérémonies, etc. — Catéchisme de saint Augustin. | 65 |

| | |
|--|-----|
| CHAP. VI. Etablissements religieux fondés en Algérie depuis l'occupation. — Lettre de l'évêque d'Alger à ce sujet. — Sa visite pastorale en 1843. | 75 |
| CAAP. VII. Monastère des Trappistes à Staouëli. | 105 |
| CHAP. VIII. Hippone. — Souvenirs de saint Augustin, abrégé de sa vie. | 118 |
| CHAP. IX. Rachat des chrétiens captifs. — Ordres religieux abandonnés à ce pieux ministère. — Saint Vincent de Paul en esclavage. | |
| CHAP. X. Réception des reliques de saint Second, ancien évêque d'Afrique. — La première communion des matelots. — La religion élément civilisateur. — La charité dominatrice des cœurs. — Mgr Pavy succède à Mgr Dupuch. — Situation du diocèse d'Alger. | 152 |

FIN DE LA TABLE.





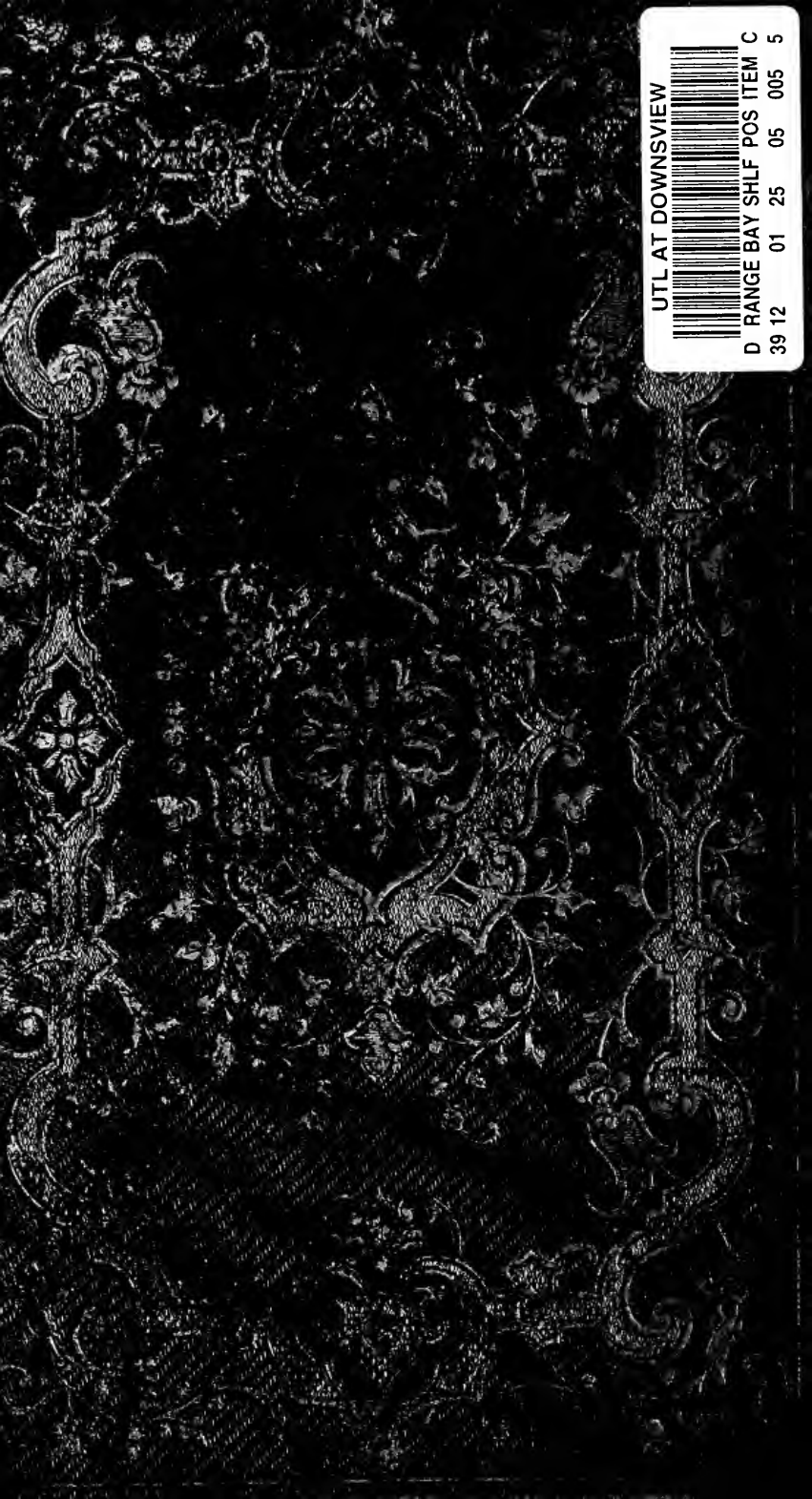
12-11-63 07140

BR
1400
E3
1859

Égron, Adrien César
L'Algérie chrétienne.
4. éd.

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 01 25 05 005 5